



UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI PADOVA

**DIPARTIMENTO DI SCIENZE STORICHE, GEOGRAFICHE E
DELL'ANTICHITÀ**

**LAUREA MAGISTRALE IN
TECNICHE, PATRIMONIO, TERRITORI DELL'INDUSTRIA -
TECHNIQUES, PATRIMOINE, TERRITOIRES DE L'INDUSTRIE**

MASTER ERASMUS MUNDUS TPTI

**TESI DI LAUREA
Mémoire de Master**

**Etude et valorisation des savoir-faire et du symbolisme
socioculturel chez les Niominkas (Iles du Saloum, Sénégal) par le
biais de la récolte des mollusques.**

**Study and valorization of know-how and socio-cultural symbolism
among the Niominkas (Saloum Islands, Senegal) through shellfish
harvesting.**

Relatore: Prof. Ferdinando FAVA

Laureanda : Khady SARR

Matricola : 1211369

Anno Accademico : 2019/20

DÉDICACE

À toute ma famille au Sénégal

REMECIEMENTS

Nos remerciements vont à l'Union Européenne (U.E) qui grâce à une bourse Erasmus Mundus offerte, nous avons pu effectuer ces deux années de formation et vivre une expérience internationale extraordinaire dans le domaine de la gestion du patrimoine culturel et technique.

A toute la coordination du Master TPTI en occurrence, le Professeur Valérie Nègre, le Professeur Giovanni Luigi Fontana et le Professeur Anna Cardoso de Matos. A la ainsi que la coordination technique et aux secrétariats du Master ainsi qu'aux enseignements du programme qui ont beaucoup contribué à notre formation.

Je tiens particulièrement à remercier le professeur Ferdinando Fava pour avoir accepté d'encadrer ce travail. Pour son enthousiasme, sa disponibilité, ses conseils, ses remarques et critiques qui ont été d'un grand apport dans mes recherches. Au professeur Armando de Guio qui est le co-encadreur de ce travail : qu'il en soit remercié. Mes remerciements à M. Ignacio GARCIA pour son encadrement au projet tutoré.

Je tiens également à remercier le professeur Virginia Barciela de l'Université d'Alicante en Espagne pour avoir encadré notre stage de mobilité avec tous ces collaborateurs.

Merci à tous mes camarades de la promotion XII TPTI (FIRMITAS) avec qui j'ai vécu cette belle expérience. Je veux ainsi nommer : Mactar Sidy Mbaye, Richard Epoh, Gustave Messie, Jean Paul Lawson, Hajer Khaldi...etc, je n'ai pas regretté de vous avoir connu.

A Mari, Djiba Camara ; même avec la distance il continue de me soutenir et de m'encourager dans la recherche. Merci à ma famille Sarr depuis le Sénégal, la famille Nyangado à Colombes et à mes amis Magueye Thioub et Rokhaya Diop qui m'ont accueilli avec les bras ouverts en France.

Merci à tous ce qui de près ou de loin ont participé à la réalisation de ce travail.

DEDICACE	i
REMERCIEMENTS	ii
SOMMAIRE	iii
LISTES DES SIGLES ET ABREVIATION	v
LISTE DES ILLUSTRATIONS	vi
GLOSSAIRE	viii
PREFACE	ix
RESUME	xi
ABSTRACT	xii
INTRODUCTION GENERALE	1
CHAPITRE I : CADRE PHYSIQUE ET HUMAIN	10
ABSTRACT	11
I) LE PAYS ET SES HABITANTS	14
A) LE PAYS	14
1-) contexte géologique générale du delta du Saloum	14
2) la pédologie	15
3) la végétation	16
4) le climat	17
5) l'hydrographie	19
6) la salinité	20
II : LES HABITANTS	21
ABSTRACTS	21
1) Historique du peuplement	22
2) les Niominkas	29
3) composition ethnique, religieuse et culturelle	30
4) l'économie rurale	34
CHAPITRE II : LE NIOMINKA ET LA MER	40
ABSTRACT	41
I : LA ROYAUTE DE LA MER	42
1. La cérémonie d'intronisation	42
2. Parenté entre Jaxanoora du loog et du Niombato	44
3. Parenté/ ressemblance culturelle entre Subalbés et Jaxanoora	45

Sigles et des abréviations

A.G.C.A.D. : Agence Canadienne de Développement

A.N.S. : Archives Nationales du Sénégal

A.O.F. : Afrique Occidentale Française

D.P.N. : Direction des Parcs Nationaux

F.I.B.A. : Fédération Internationale pour le Banc d'Arguin

G.I.E. : Groupement d'intérêt Economique

H.I.S.P.A.M. Histoire Préhistoire et Archéologie-Médiévale

I.F.A.N. : Institut Fondamental de l'Afrique Noire

I.R.D. : Institut pour la Recherche et le Développement

O.N.G. : Organisation Non Gouvernementale

O.R.S.T.O.M. : Office de la Recherche Scientifique des Territoires d'Outre-mer

P.R.D.I. : Plan Régional de Développement Intégré

R.B.D.S. : Réserve de la Biosphère du delta du Saloum

R.S.P.N.S. : Recherches Scientifiques dans les Parcs Nationaux du Sénégal

U.I.C.N.: Union Internationale pour la Conservation de la Nature

U.N.E.S.C.O.: United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation

LISTE DES ILLUSTRATION

Tableau1 : liste de différentes lignées maternelles	28
Tableau2 : liste des vasières recensées	82
Tableau3 : liste des différents campements saisonniers	86
Figure1 : carte physique des Iles du saloum	12
Figure2 : schéma illustratif de la société Niominka	22
Figure3: variétés de poissons pêchés à Niodior	52
Figure4: crevettes fraîches	53
Figure5 : crevettes séchés	54
Figure6 : crabes pêchés à Bétenti	55
Figure7 : offrandes déposés au pied d'un baobab à Sanghomar	61
Figure8 : puits d'eau pour les libations à Sanghomar	61
Figure9 : espace de prière à Sanghomar	62
Figure10 : moment de prière et d'offrande	62
Figure11 : la source aux lamantins	63
Figure12 : pèlerins se purifiant avec l'eau de la source	63
Figure13 : des arches	77
Figure14 et 15 : variétés de Murex	77
Figure16 : Huitres des palétuviers	78
Figure17 : Cymbiums dans leurs coquilles	79
Figure18 : campement saisonnier de Jimsaan	87
Figure19 : initiation/immersion des étudiants	89
Figure20/21/22 : femmes récoltants de coquillages	89/90
Figure23/24 : techniques de plongé des mains	91
Figure25 : technique du jet d'eau	92
Figure26 : le triage des arches	94

Figure27 : le matériel pour le triage des arches	95
Figure28 : la cuisson des arches	98
Figure29 : le décorticage des arches	99
Figure30 : le décorticage des huitres	100
Figure31 : les déchets de cuisson des arches	100
Figure32 : le séchage	101
Figure33 : schéma de la transformation du Murex et du Cymbium	102
Figure34 : transformation industrielle a Niodior	103

Glossaire

Alkali : terme socé qui désigne le chef de village chez les Niominkas

Bolon : terme d'origine socé qui signifie un bras de mer

Boumak : terme wolof qui signifie « le grand »

Boundaw : Terme wolof qui signifie « le petit ».

Buur : Terme wolof qui désigne le roi.

Daaka : campement saisonnier en socé

Ditax : fruit ou arbre du *Ditarium Senegalensis*.

Faro : appellation socé pour désigner le une rizière

Gandul : l'ensemble formé par les îles situées au nord des îles du Saloum.

I Mbokin : Terme sérère qui désigne le vase.

Jooyé : village temporaire en socé

Kaad : Village temporaire.

Pangol : Appellation sérère qui désigne les divinités. Ils sont les esprits des ancêtres.

Rog : Chez les sérères c'est l'être suprême.

Sakuur : terme sereer pour désigner le roi de la mer

Tanne : Terme d'origine sérère et wolof désignant des étendues de terres salées tantôt submergées par les eaux de mer tantôt immergées.

Tim ou Sii: appellation sérère qui, désigne la ligne maternelle.

Thiangoor : coquille du *Cymbium* en sereer

Touffa : mot wolof et sérère qui désigne le *Donax rugosus*.

Xirena : appellation du groupe formé par les trois villages : Dionewar, Falia, et Niodior

Préface

Le Master Erasmus Mundus TPTI (Techniques, Patrimoine et Territoires de l'Industrie) est un programme financé par l'Union Européenne et qui se déroule trois pays entre la France, l'Italie et le Portugal. Ce programme réunit des étudiants de formations divers tel que des architectes, des historiens, des géographes des archivistes... etc, venant de pays différents. Ces derniers sont admis sur la base de critères comprenant un projet personnel. C'est dans ce cadre que j'ai choisi de travailler sur le sujet suivant : « **Etude et valorisation des savoir-faire et du symbolisme socioculturel chez les Niominkas (Iles du Saloum, Senegal) par le biais de la récolte des mollusque** ».

Le premier semestre du master se déroule à l'Université de Paris 1 Panthéon Sorbonne sous la direction de Mme Valérie Nègre également coordonnatrice du Master. Les enseignements fondamentaux de ce cursus concernent l'histoire de techniques, les grandes évolutions scientifiques, les environnements techniques et scientifiques avec souvent des interventions de spécialistes de terrain.

Sous la houlette du professeur Giovanni Luigi Fontana à l'université de Padoue lors du second semestre, la formation s'est centrée sur le patrimoine industriel. Le cursus de padoue a donné l'occasion de sortir du cadre théorique des salles de classes classiques et passer à l'observation d'éléments concrets avec les visites pédagogiques qui illustrent les fondements théoriques de la construction des villages ouvriers, la conservation, réutilisation et la valorisation du patrimoine industriel italiens. Nous y avons également eu droit à des cours en gestion de projet muséographique, en gestion des archives d'entreprise et en anthropologie urbaine.

Au troisième semestre à l'Université d'Evora au le Portugal sous la direction de madame Anna Cardoso de Matos, nous avons eu l'opportunité de suivre des cours sur les paysages et les innovations techniques, les écosystèmes et paysages naturels, sur la muséographie, la construction du patrimoine ainsi que les approches liées à leur valorisation. Au-delà de la théorie, nous avons eu droit à la pratique méthodologique de la recherche, à travers des travaux en classe et un workshop portant notamment sur les projets personnels des étudiants. Ce fut également l'occasion de faire des visites de terrains du sud au nord du Portugal.

Le cursus TPTI consiste également affecter un stage de mobilité de spécialité d'un (1) mois dans l'une des universités partenaire du programme. C'est dans ce cadre que nous avons été affectés à l'université d'Alicante en Espagne. Loin des belles plages sableuses de cette ville,

nous avons eu à faire un tourisme assez particulier : un "**tourisme archéologique et culturel**". Avec la professeur Virginia BARCIELA nous avons fait des visites de site archéologiques, des environnements industriels et des initiations à la préparation d'une exposition temporaire dans les musées.

Au projet individuel s'ajoute le projet tutoré qui consiste en mettre en pratique nos capacités de travailles en équipe sur un sujet collectif. Grace à la multidisciplinarité du programme notre groupe de travail est composés par : des architectes, un archiviste et moi-même historienne à la base sur le sujet portant sur « **Dunes et changement des paysages** » sous la direction de M. Ignacio GARCIA. Cette thématique de recherche est en partie liée à la première partie de mon projet personnel car elle traite des paysages de dunes côtières et maritimes dans la mesure où ma zone de recherche se situe dans une espace maritime.

Résumé

Situé au confluent des fleuves Sine et Saloum, le delta du Saloum constitue un enchevêtrement de palétuviers (Arbustes tropicaux vivants en colonie le long des rivages marins et formant de véritables forêts amphibies souvent très denses) : La Mangrove. A ce titre il est érigé réserve de Biosphère par l'UNESCO en 1981 et en zone humide d'importance internationale ou site Ramsar depuis 1984. Dans le passé, les mollusques ont fait l'objet d'une collecte à grande échelle, marquée par des tas de déchets coquilliers s'étendant parfois sur des hectares et atteignant une épaisseur de plusieurs mètres. Ces amas remontent au néolithique pour les plus anciens et se sont constitués également pendant les temps protohistoriques. Sur la base de cette présence de nombreux amas et tumulus coquilliers témoins d'une histoire vieille de 3000 ans et de ses atouts naturels, le Delta du Saloum est inscrit sur la liste du patrimoine mondiale de l'UNESCO en 2011.

Le Bas-Saloum, est la seule zone où se pratique encore de manière intensive la collecte des mollusques sur le littoral sénégalais. Cette collecte, signalée par les premiers voyageurs européens il y a cinq siècles, est restée une activité traditionnelle des populations insulaires du delta du saloum dites Niominkas.

Le concept de « savoir endogènes » constitue actuellement l'un des axes majeurs de la réflexion autour de la problématique de la conservation de la biodiversité. En effet, on se rend de plus en plus compte que l'activité de conservation de la diversité biologique, qui met à contribution les organisations locales, les structures étatiques et les ONG environnementales, ne peut pas seulement s'appuyer sur les connaissances scientifiques. La réflexion autour des savoirs écologiques locaux, et leur valorisation, apparaît comme une solution pour une gestion durable et viable des écosystèmes de mangroves.

C'est dans cette perspective ethnologique que ce travail s'intéresse à la question des pratiques et croyances qui tournent autour de la récolte des mollusques chez les populations Niominkas et les rapports sociaux entre la population et son environnement immédiat. Ainsi, nous avons pu dégager les aspects techniques, socioculturels et économiques d'une activité directement liée à la mangrove.

Mots clés : Niominka, croyance, mollusque, Saloum, savoir-faire.

ABSTRACT

Located at the confluence of the rivers Sine and Saloum, the Saloum delta is a tangle of mangroves (tropical shrubs living in colonies along the marine shores and forming true amphibious forests often very dense): The Mangrove. As such, it has been a UNESCO Biosphere Reserve since 1981 and a Wetland of International Importance or Ramsar site since 1984. In the past, molluscs have been collected on a large scale, marked by heaps of shellfish waste sometimes extending over hectares and reaching a thickness of several meters. These piles date back to the Neolithic period for the oldest and were also formed during protohistoric times. On the basis of this presence of numerous shellfish piles and mounds that bear witness to a 3000 year old history and its natural assets, the Saloum Delta is inscribed on the UNESCO World Heritage List in 2011.

The Bas-Saloum is the only area where shellfish harvesting is still intensively practiced on the Senegalese coast. This collection, reported by the first European travelers five centuries ago, has remained a traditional activity of the island populations of the Saloum Delta known as Niominkas.

The concept of "endogenous knowledge" currently constitutes one of the major axes of reflection on the issue of biodiversity conservation. Indeed, there is a growing realization that the activity of conserving biological diversity, which involves local organizations, state structures and environmental N.G.O, cannot rely solely on scientific knowledge. Reflection on local ecological knowledge, and its valorization, appears to be a solution for a sustainable and viable management of mangrove ecosystems.

It is in this ethnological perspective that this work focuses on the question of practices and beliefs that revolve around shellfish harvesting among the Niominkas populations and the social relations between the population and its immediate environment. Thus, we were able to identify the technical, socio-cultural and economic aspects of an activity directly related to the mangrove.

Key words: Niominka, belief, mollusc, Saloum, know-how

INTRODUCTION GENERALE

" La démarche anthropologique de base, celle que tout chercheur considère aujourd'hui comme incontournable, quelles que soient par ailleurs ses options théoriques, procède d'une rupture initiale par rapport à tout mode de connaissance abstrait et spéculatif, c'est-à-dire qui ne serait pas fondée sur l'observation directe de comportements sociaux à partir d'une relation" (Laplantine, F.1993 :147)

Elle s'intéresse aux aspects de la vie des hommes des femmes comme les rites, les coutumes, les mœurs.

La modernité est présente partout aujourd'hui, et les traditions le sont également, on est face à une combinaison de ces deux éléments. L'ethnie est également une invention et une production de la modernité. L'anthropologue emploie le terme groupe culturelle. L'anthropologie sociale et culturelle est aussi appelée « ethnologie ». Ainsi se présente notre démarche d'étude.

1) Le contexte d'étude.

Le contexte d'étude est« La réserve de la biosphère du delta du Saloum avec un écosystème de mangrove avec des vasières riche en matière organique, la présence d'une multitude de chenaux servant de tampon entre la mer et l'océan et assurant l'interaction avec le réseau hydrographique en amont, une diversité spécifique tant animal que végétal, présence d'ensembles marin amphibie et continental » (U.I.C.N, 2003 : 1).

Les îles du delta du Saloum se trouvent dans un dédale de mangrove.

Le choix porté sur la récolte des mollusques et la population Niominka des îles du Saloum n'est pas fortuit.

Ce domaine insulaire abrite des amas coquilliers qui datent de la période protohistorique (*Dioron Boumak, Dioron Boundaw, Faboura, Ndiamon Mbadat* etc.); dont les résultats de fouilles sont présents dans la littérature archéologique et « *les datations des coquilles par le radiocarbone s'échelonnent de 400ans avant notre ère à 1600 après pour les amas anciens¹* ». Conçus à l'origine comme des formations naturelles car totalement intégrés à l'environnement, les amas coquilliers ont été identifiés comme résultant de l'activité anthropique de récolte de coquillage et comme tumulus funéraire par J. de Saint-Seine en

¹ Thilmans, (données sur l'édification de l'amas coquillier de Dioron Boumak, Sénégal) bulletin A.S.E.Q.A 1996 :2

1930. Ils forment un paysage illustrant une ou des périodes significatives de l'histoire humaine qui a été inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco en juin 2011.

Même si les populations qui ont érigé les amas et tumulus protohistoriques ont aujourd'hui disparu, la cueillette des coquillages se poursuit encore de nos jours. La place assignée à la récolte des mollusques marins dans le système économiques et social des Niominkas est très importante car elle constitue un facteur déterminant dans l'organisation de la société. Elle est perçue comme une culture ancestrale autour de laquelle les Niominkas ont bâti un ensemble de connaissances, d'expériences et de techniques qui vont au-delà de simple acte de cueillette. Ce qui est particulièrement remarquable, c'est que malgré qu'elle soit une activité féminine, tous les membres de cette communauté, y compris les enfants maîtrisent parfaitement la technique et la culture de la cueillette des mollusques. C'est pourquoi nous avons choisi de nous intéresser au savoir et savoir-faire afin d'apporter notre contribution à l'étude de la culture Niominka.

2) La problématique

Dans un monde dominé par la modernisation, la recherche sur le passé des peuples est devenue cruciale. Le passage d'une société traditionnelle à une société moderne entraîne la perte d'une grande partie de la culture, et la société Niominka n'échappe pas à cette modernisation que nous pouvons désigner aujourd'hui sous le vocable de "*mondialisation*".

Etant donné que la culture est ce qui change le moins rapidement dans l'évolution de tout groupe humain, il nous semble nécessaire de s'appuyer sur le fond culturel des Niominkas pour appréhender le sens de la récolte des coquillages. Dans la mesure où la relation entre technique et imaginaire est historiquement analysable², il est important de tenir compte du fait que les cultures et les habitus techniques, tout comme la pensée opératoire se construisent et évoluent dans le temps.

Ces insulaires ont un riche savoir-faire mais ne trouvent pas les moyens de le valoriser. La pérennité de la cueillette, la conservation de la biodiversité et la gestion de l'environnement doivent leur état actuel à des pratiques endogènes en matière de gestion des ressources naturelles et de la biodiversité. En effet, au-delà de l'image exotique de la cueillette de mollusques, résident une incroyable source de savoir, une organisation complexe et une création artisanale où traditionnelle et modernité se côtoient.

En effet, les Niominkas ont pratiqué un système de repos biologique par l'interdiction à l'exploitation de certains espaces à la pêche et à la cueillette des mollusques pendant une

² Garçon, A. F. 2005 « les techniques et l'imaginaire, une question incontournable pour l'historien », in HV.fr: 3

période bien déterminé pour permettre aux espèces de se reproduire et de grandir. Il s'agit d'une parfaite illustration de ce qu'on appelle actuellement des "*aires marines protégées*" (AMP).

Nous pouvons également parler de la technique artisanale de construction des pirogues dont les formes se différencient de celle des autres groupes sociaux du littoral sénégalais. Cette pratique a beaucoup évolué surtout avec l'arrivée du moteur qui a marqué un tournant décisif dans la navigation.

Cependant, rare sont les études qui ont une connotation ethnographiques et anthropologiques pour essayer de comprendre les pratiques et techniques des populations édifiatrices des amas coquilliers à travers les comportements des populations d'aujourd'hui. En dehors des travaux de Michel. Waly Diouf, d'Adama. Djigo, d'Ahmed Tidiane Cissé, et de cheikh Sadbhoun Sakho, tous les autres se sont focalisés sur l'aspect archéologique des amas coquillier. C'est pourquoi nous jugeons nécessaire de faire une étude descriptive, d'enregistrer, de protéger les savoirs et le savoir-faire particuliers qui sont le reflet de la culture de cette communauté encore isolé dans la mangrove.

Les édificateurs des amas et tumulus coquilliers sont-ils les ancêtres des Niominkas qui occupent aujourd'hui l'archipel saloumien ? Si tel n'est pas le cas, comment s'est fait le transfert des cultures et techniques de cueillettes ? Quelle est la valeur symbolique et sociale des coquillages à tel point qu'elle soit perçu comme un mécanisme de construction identitaire de la société Niominka ?

Telles sont les questions majeures auxquelles nous allons tenter de répondre.

3) L'état de la question

La littérature concernant la question de la récolte des mollusques chez les Niominkas et des amas coquilliers est diverse et variée comprenant entre autre d'ouvrages et d'articles historiques, géographiques, archéologiques, anthropologiques etc.

Le portugais Valentim Fernandes³ a été le premier à mentionner les amas coquilliers du littoral sénégalais. Il informait dès 1506 que les amas coquilliers résultent d'une exploitation intense des mollusques destinés non seulement à la consommation locale, mais aussi à la commercialisation vers l'intérieur du pays. Il a ainsi fait état de la collecte, du traitement et du commerce à longue distance dont les mollusques ont fait l'objet. Les écrits de Fernandes se confirment non seulement par ce qui se retrouve en contexte archéologique mais aussi en contexte ethnographique (*in vivo*).

³ Description de la côte occidentale de l'Afrique. 1506- 1510

Les recherches de J. de Saint Seine effectuées dans l'amas de Dioron Boundaw en 1939 permettent de mettre en évidence, la fonction funéraire des amas et comme résultante de l'activité humaine.

Dans la même année, Theodore Monod entame une campagne de fouille sur l'amas de Dioron Boumak. Les trouvailles issues de ces fouilles ont permis à Monod de publier en 1939 sont articles intitulés " *les fameux mangeurs de coquilles*". Cet article est considéré aujourd'hui incontournable pour la connaissance des amas coquilliers des îles du Saloum et la récolte des mollusques.

En 1951, H. Bessac approfondi les travaux de Monod sur le site de Dioron Boumak. Il a trouvé des sépultures superposées sur un lit de poterie fragmenté accompagnées par des armes et des bijoux.

Les travaux entamés par Th. Monod, poursuivis par H. Bessac sont approfondis par G. Thilmans et C. Descamps dans les années 70.

Les contributions apportées par ces derniers ont permis de clarifier, d'approfondir et de relancer de nouvelles recherches. Ils ont également permis d'avoir une idée sur la vitesse d'édification des buttes de coquillages mais aussi la parution de séries de publications au cours des années 70 et 80.

En 2000, une équipe du laboratoire d'archéologie de l'Institut Fondamentale d'Afrique Noir (IFAN) de l'université Cheikh Anta Diop dirigé par H Bocoum a mis à jour d'importants vestiges archéologiques. Il a étudié le matériel céramique qui relève de traditions culturelles différentes et les inhumations accompagnées d'un mobilier métallique. "*C'est ainsi que la céramique des formations coquilliers est régulièrement dégraissée au coquillage brisé, qui constitue un marqueur et utile, notamment aux niveaux de l'identification des zones de distribution en dehors de l'emprise directe de l'atlantique*"⁴.

Les efforts fournis par ces auteurs au sujet des amas contribuent à une meilleure connaissance de cette aire culturelle qui a longtemps demeuré un mystère pour les populations locales.

Cependant, aussi volumineux qu'ils soient, ces travaux se limitaient seulement à signaler ou à informer sur la présence d'amas et de décrire la culture matérielle présent sur les sites.

A côté de ces sources archéologiques, on a d'autres sources à caractère historiques, géographique, ethnographiques et anthropologique

⁴ Bocoum. H. 2000, « cultures protohistoriques du Sénégal » : 285.

Concernant l'aspect métaphysique de la production halieutique, Henry Gravant(1990) donne une représentation de l'univers serer en trois mondes :

-le monde invisible du haut

-le monde terrestre diurne

-le monde nocturne

Ce système ancien de connaissances nous permet de mieux comprendre la réalité de conceptions existant dans la zone.

En 2000, A. Djigo s'est intéressé à l'aspect socio historique et culturel des amas coquilliers. Son mémoire de maîtrise à porter sur l'exploitation en carrière des butes de coquillage pour la construction de maisons et pour la commercialisation et les menaces que cela représente sur le patrimoine archéologique. Elle a aussi abordé dans son mémoire DEA (2001) les systèmes de croyances traditionnelles comme moyen de préservations des sites du delta du Saloum qui lui ont valu d'être classé comme patrimoine mondial de l'Unesco.

M.W. Diouf (2010) fait une comparaison entre les systèmes d'exploitation actuelle de mollusque et l'ancien système. Est-ce les ancêtres des Niominkas qui sont auteurs de la formation des amas coquilliers ? Dans ces recherches, il s'est focalisé sur les villages temporaires de cueillette de mollusque qu'il considère comme lieu d'excellence pour l'érection des amas coquilliers.

Benga Alvares(2006), s'est intéressé aux stratégies d'**exploitation rationnelle de l'espèce le plus exploité par les Niominkas (*Anadara senilis*)**. En faisant une analyse de l'indice de surexploitation, il a étudié les possibilités d'épuisement ou non des arches. Ainsi, Benga propose comme solution une vision écologique et écosystémique⁵, et ne pas se limité aux simples considérations biologiques et économiques.

Depuis quelques années, les réflexions menées dans le cadre du projet "*Femme et coquillage*" financé par la FIBA (*Fondation International du Banc d'Arguin*), s'articulent autour de la *bio-écologie* des coquillages exploités dans les îles du Saloum, des pratiques locales de gestion et du suivi. Ces travaux incitent à promouvoir des pratiques de gestion des ressources côtières et marines basées sur la gouvernance participative et l'intégration entre les approches

⁵ Benga, A. 2006, « Potentiel et production(s) : *Anadara senilis* dans la réserve de biosphère du delta du Saloum. Perspective d'exploitation rationnelle », thèse de doctorat, ucad, flsh, dép. géographie : 8

conventionnelles, expertes et les pratiques traditionnelles des communautés locales générées par des systèmes socioculturels ancestraux.

Comme son titre l'indique, cet article met en exergue un fait important et spécifique aux îles du Saloum : celui de "*l'aspect genre*" de l'exploitation des coquillages comme étant le « seul secteur de la pêche où les femmes contrôlent toute la chaîne de production allant de la collecte en passant par la transformation jusqu'à la vente du produit fini⁶ ». C'est ce que Hamady Bocoum désigne par le "*genre qui fait patrimoine*". Car selon ce dernier, « *si par le passé, on ne peut affirmer que l'exploitation fut une activité exclusivement féminine, il est incontestable que sa pratique actuelle, en exclusivité, par les femmes est un incomparable facteur de conservation* ⁷».

Marie Christine Cormier Salhem a évoqué le particularisme des Niominkas qu'elle considère comme résultante du facteur d'insularité qui est en grande partie explicatif de leur culture et de leur mode de vie. Cette spécificité s'explique par le fait que ces populations se trouvent à l'interface d'un monde contrasté océanique et terrestre et sur le partage d'influences entre les sérères des îles du nord et les socés des îles du sud.

Parmi les rares études consacrées à la valorisation des pratiques ancestrales de gestion des ressources et de l'environnement, Amadou Tidiane Cissé pense que la considération et la valorisation des savoirs endogènes doit constituer actuellement l'un des axes majeurs de la réflexion autour de la conservation des ressources et de l'environnement⁸. En effet, même si il ya eu une évolution qui tend à moderniser l'activité, la plupart des mesures locales de gestion de la ressource coquillière adoptées s'appuient essentiellement sur des connaissances traditionnelles. C'est pourquoi, nous pensons que cette activité est susceptible d'être considérée au titre de patrimoine technique dans la mesure où il relève de connaissances et de compétences opératoires.

4) Les axes de recherche

Notre étude se focalisera sur trois axes de recherches majeures.

- L'étude de l'évolution technologique sur les processus de transmission du savoir et les rapports sociaux de production.
- L'Identification des fonctions, des valeurs sociales, culturelles, symboliques et des systèmes traditionnels de gestion de la ressource coquillière.

⁶ FIBA. 2009, « femmes et coquillages, guide de suivi bioécologique des coquillages exploités dans les îles de Niodior, Dionewar, Falia et de Fadiouth »: 4.

⁷ Bocoum, H et al 2011, *le delta du Saloum. Entre terre et mer, un paysage culturel exceptionnel* : 42

⁸ Cissé, A.T. et al, 2004 « systèmes de croyances Niominka et gestion des ressources naturelles de la mangrove », in international symposium tropical Forest in a changing global context, RAOS, Unesco : 308

- La préservation, la promotion et la valorisation de la diversité des expressions culturelles à travers la technique et les savoirs locaux pour le développement local.

5) Les objectifs de recherche

Maintenir et valoriser les valeurs culturelles ne signifie pas qu'on veut figer ces peuples dans le passé. La finalité de cette étude sera de reconnaître légalement et de valoriser les savoirs traditionnels accumulés au cours du temps par les Niominkas. Ce travail cherche aussi à mettre en lumière la contribution des savoirs et savoir-faire traditionnelles à la conservation durable des ressources marines et côtières dans les îles du Saloum.

6) La méthodologie

L'ethnologie est le stade de la description et l'anthropologie est le stade de la comparaison à partir des différentes descriptions, dans le but de généraliser.

Ainsi, pour réaliser ce travail, nous avons procédé par différentes méthodes d'investigations:

Observer la construction des cultures par les acteurs eux-mêmes

- ✓ La recherche documentaire qui va nous amener à la quête de la littérature disponible pour une meilleure connaissance de l'état de la recherche sur notre sujet. De ce fait, nous nous sommes rapprochés des différents centres de documentation telle que les bibliothèques, les centres de recherches, les archives et les documents numériques. Ces documents imprimés constituent des sources non négligeables pour toutes recherches.
- ✓ Nous avons aussi effectué des enquêtes de terrains. L'ethnographie définit par Xavier Van Der Stappen (2006) comme "*l'étude descriptive de données relatives à la vie d'un groupe humain déterminé qui s'ouvre sur l'étude des systèmes sociaux, c'est-à-dire sur l'ethnologie et l'anthropologie sociale*". Elle va nous permettre d'avoir plus d'information sur notre sujet et de mieux connaître les acteurs du secteur halieutique dans le bas saloum. Sur la base d'un questionnaire, nous avons effectué des enquêtes à Bétenti et à Niodior deux villages du domaine insulaire saloumien. C'est ainsi que nous avons interrogés les chefs de villages, des exploitantes de coquillages, des pêcheurs, des hommes de cultures ainsi que des prêtresses. Une autre étape de ces recherches a constitué en une immersion dans le milieu avec les femmes productrices. La combinaison de ces différentes méthodes d'investigations nous permettra de mener un travail de qualité.

CHAPITRE I :

CADRE PHYSIQUE ET HUMAINE

Abstract

The fragmentation of the natural region of Sine-Saloum (1984) gave rise to the Fatick and Kaolack region to which the Saloum Delta belongs.

Located in central western Senegal, the Saloum Delta covers about 500,000 ha and lies between 13° 35 and 14° 10 north latitude and 16° 50 west longitude (Diouf, P. S. 1996). It is characterized by two distinct groups: from the south of Fatick to Toubacouta via Foundiougne and Kaolack, lies the continental part of the delta: "le niom-banta".

The second part is to the north and coincides with the island part with its multitudes of channels and bordered by mangrove forest. This island set in turn is divided into two groups of Islands. The "Gandul Islands" also called the islands in the north and the "Bétenti Islands" in the south.

These islands are crossed by three rivers that are the Saloum, the Jomboss and the Bandiala. The tip of Sangomar is considered the terminus of These "bolons" in the south because being the place where the river Saloum flows into the Atlantic Ocean, hence the designation of Saloum estuary (Sarr, M.2009:29). These inlets delimit what is traditionally called the geographical space Niominka or "Niombato"

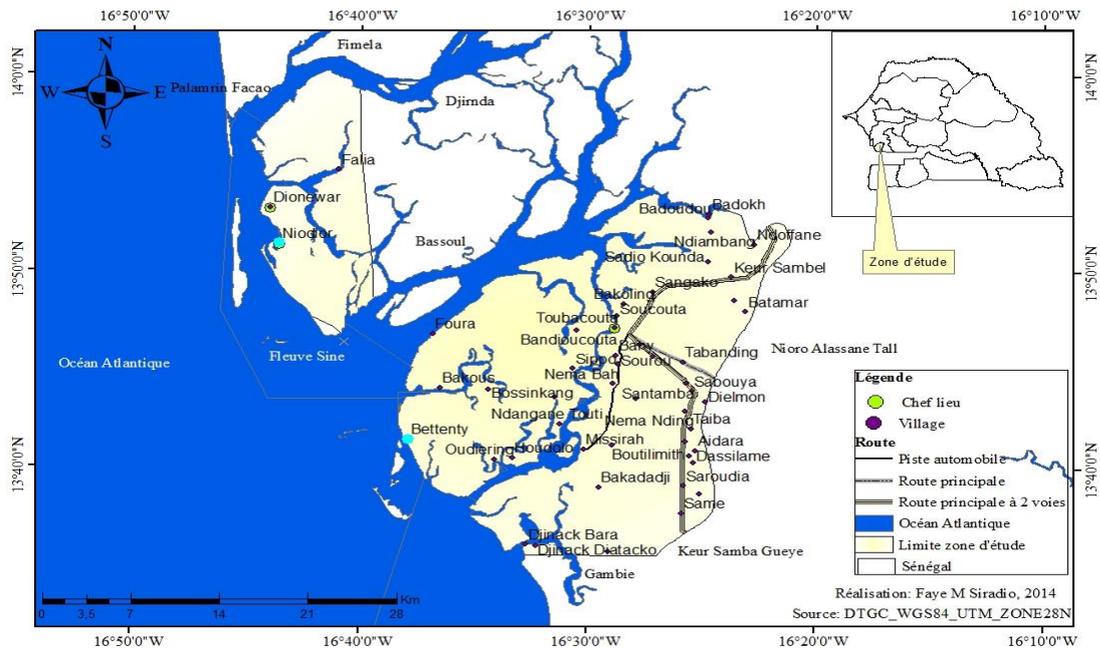


Figure 1 carte de localisation des îles du Saloum : source Khady Sarr

Dans cet archipel du Saloum, nous avons porté notre choix sur deux villages :

NIODIOR dans le « *Xirena*⁹ » (Benga, A. 2006 : 6) Ce village est le plus austral des îles Gandul. Il appartient à la commune de Dionewar. Dionewar constitue la limite septentrionale Niodior et un cours d'eau sépare les deux villages. Les deux villages sont connectés par un pont. Au sud il est limité par l'île de *Diofandor*, à l'ouest par le village saisonnier de *Kookoo* et par la *pointe de Sangomar* et à l'est par les îles de *Jiyoor* et de *Toumbé* ; qui selon certaines traditions villageoises relatées par F. Lafont (1938), Victor. M et Becker Charles (1979) furent les premiers emplacements des populations à la suite de leur perpétuel mouvement à la recherche d'un endroit fixe.

BETENTI, île du « *Niombato*¹⁰ » dans la partie septentrionale du domaine insulaire est un terroir éloigné de la terre ferme, à près de quatre heures de pirogue de *Jifère* et près de deux heures de *Missirah* (Djigo, A. 2000 :18). Ce village, le plus occidental de la communauté rurale de Toubacouta est limité à l'ouest par l'île au bœuf dénommé *Kookoo*, à l'est par les salins de *kassikon* et *worjana*, au nord par *Mbangurus* plus connu sous le nom de "île aux oiseaux" et au sud par *fanjong* qui constitue en même temps une frontière avec Niodior.

⁹ Nom traditionnel donné à l'espace géographique formé par les villages de Niodior, Dionewar, et Falia

¹⁰ Parti du niomi qui se trouve du côté de la mer

Dépendant tous les deux du département de *Foundiougne* et à la région de *Fatick*, ces deux villages se situent dans la réserve de biosphère du delta du Saloum (RBDS) et se trouve en périphérie immédiate du parc national du delta du Saloum (PNDS)

I: LE PAYS ET SES HABITANTS

A) Le pays

Le milieu insulaire se caractérise par son enclavement. Situées dans une zone de transition entre le domaine soudano guinéen au sud et le domaine soudano-sahélien au nord, les îles du Saloum sont localisées dans le delta du Saloum avec un écosystème particulier que leur confère la mangrove. Cette végétation et cette flore singulière et diversifiée est en relation avec la géomorphologie et la pédologie de la zone.

1-) Contexte géologique général du delta du Saloum

Les formes du relief de la zone du delta du Saloum sont liées à son histoire géologique laquelle est directement associée à la dynamique marine (UICN, 1999). Pour mieux comprendre la géomorphologie de ces îles nous jugeons nécessaire ici de faire un rappel sur le processus géologique qui a abouti à leur formation ; malgré qu'il est déjà abordé par plusieurs autres auteurs (Michel et Sall, M.1983 ; Thiam, M. D. 1986 ; Sadio, S. 1991 ; Cormier-Salem, M.C.1994 ; Diouf, P.S. 1996, Diarra, M.1999...etc.)

Cette littérature géologique se rapportant à la formation des rivières du sud de l'ouest africain, notamment du delta du Saloum et de ses environs, reste unanime sur le fait que ce complexe estuarien, est le résultat de plusieurs modifications et fluctuations climatiques du quaternaire¹¹. Thiam. M (1986) et Diouf. P. S. (1996) estiment que c'est pendant la phase climatique humide du Tchadien¹² (13000 – 8000 BP), que les réseaux hydrographiques du Sine-Saloum se seraient formés. Par ailleurs, la phase la plus importante dans l'histoire géologique des rivières du sud notamment des îles du Saloum, (M. C. Cormier-Salem, 1994, Diouf, P.S., 1996), est le *Nouakhotien* (8000-6000 BP). Il se caractérise par une aridité remarquable suivie d'une transgression marine qui atteint son maximum vers 5000 BP.

La transgression marine du *Nouakhotien* (5000BP) a provoqué des dépôts sableux qui forment des terrasses en bordure du plateau continental se transformant dans un certain cas en îles. Dans un rapport de l'UICN (de 1999), il est mentionné qu'après cette transgression marine, la houle du *Nouakhotien* a mis en place des cordons littoraux successifs qui ont fini par fermer partiellement le golfe à l'intérieur duquel il s'est opéré un dépôt de vase. A la suite

¹¹ Ère géologique la plus récente comprenant l'époque actuelle, dites aussi anthropozoïque parce qu'elle correspond à l'apparition de l'homme.

¹²

de la régression marine, d'anciennes vasières exondées se sont transformées en *Tannes* dépourvus de végétation (*tannes nues*). Cette évolution s'est poursuivie jusqu'à la période actuelle. Les terres laissées par la retraite de la mer ont été occupés il y'a longtemps par des populations qui se nourrissaient *d'arches et d'huitres*. Les dépôts de coquilles consécutifs à cette consommation ont été à la base de la formation des *amas coquilliers*.

Sur le plan de la morphologie, Marius, C. (1977) note une dissymétrie entre les deux rives du Saloum. Cette dissymétrie est à mettre en relation avec l'incidence des flux d'eau marine à l'intérieur des bolons. A cause de la flèche de Sangomar, le flot n'entraîne pas directement dans les marigots de la rive droite du Saloum alors qu'il pénètre en profondeur dans les marigots du *Diomboss* et du *Bandiala*. La conséquence est la constitution d'un réseau de chenaux directement ouverts sur la mer.

2) La pédologie

La pédologie du domaine insulaire du delta du Saloum est directement liée à ses facteurs morphologiques. Ici, il est important de rappeler les grandes formations sableuses du delta avec leur unité morphologique. La carte pédologique des îles du Saloum élaborées par Marius(1977) présente deux grands types de formations sableuses

-Les *sols sableux* des cordons qui forment au plan morphologique deux bandes parallèles alignées NNW/SSE dont l'un est situé à côté de la mer, allant de *Djinak* au sud à *Dionewar* au nord en passant par *Bétenti*, le second est localisé à l'intérieur du continent et couvre une grande partie de l'île de *Bétenti* tout en formant un escarpement au niveau de *Ndangane touti* et *Sipo*

-Les *sols minéraux* et les sols évolués qui occupent les terrasses marines sont bien représentées au nord du Diomboss, au niveau des *îles Gandul*, de *Ngajoor* à *bakalon* en passant par *Bassoul* et du bolon de *Guilor* aux formations du continent terminal.

Ces sols sous l'effet des déficits hydriques que connaît la zone du delta du Saloum ces derniers décennies sont soumis à la salinisation ainsi qu'à l'érosion hydrique et éolienne dont les effets ont été renforcé par la dégradation du couvert végétal notamment celui de la mangrove.

En résumé l'unité géomorphologique des îles du Saloum se présente comme suit :

-sur la bordure immédiate des bolons, la zone de fluctuations des marées correspond aux **vasières à mangrove** qui se caractérisent par une viscosité et une teneur en eau élevée (Djigo, A. 2000).

-à l'arrière des vasières se trouvent les **tannes** qui constituent une forme de transition entre la mangrove et la terre ferme. Les tannes sont des sols halomorphes très acide. Ils sont impropres à l'habitat et à l'agriculture, en raison de leur forte salinisation (Pélissier, P. 1966 ; Pierre. M et Sall. M, 1983. Cormier-Salem, M. C. 1994 ; Mané, I. 2010). Ces sols répulsifs et hostiles, faisaient jadis office d'habitat dans les villages saisonniers Niominka. Cela s'explique par le fait que l'architecture dominée par les huttes, était très sensible aux incendies. En période de haute marée ces sols sont inondés par les eaux qui, au retrait laissent de fines couches de sel non exploitable. Toutefois, ces sols abritent souvent des "*puits de sel*" aménagés par les populations. Les tannes sont divisés : en tannes nus inondables et en tannes herbues couverts par un tapis végétal. En raison de la péjoration des conditions climatiques de ces dernières années, leur superficie augmente progressivement.

-**Les cordons sableux** situés sur les parties topographiquement plus élevés sont édifiés les uns après les autres. Ce sont des assemblages de sable résultant des actions éoliennes sur le continent. Ils constituent l'essentiel des terres arables, qui sont piégées de part et d'autre entre lagunes, bas-fonds, et marigots. Ces dunes de sables sont assimilées aux sols Dior qui sont de nature meuble et perméable. Et grâce à leur fertilité, ils sont favorables à la culture pluviale du mil et de l'arachide. Pailleurs ils s'appauvrissent très vite (Michel. P, et Sall. M, 1983). Ici la végétation est de type soudanien et se caractérise par des savanes arbustives et des forêts boisés (Sarr, L. 2006). Ils sont orientés dans une direction nord, nord-ouest et sud, sud-ouest et constitue les zones de concentrations humaines.

-**les amas coquilliers** sont des amoncèlements anthropiques de coquillages pouvant dépasser une dizaine de mètre de haut. D'aucuns, les considèrent comme des sols rocheux en raison de leur composition¹³. Les amas sont associés à plusieurs vestiges archéologiques de nature et de périodes différentes. Ils sont utilisés par les habitants pour la chaux vive, dans la construction et le revêtement des maisons et des hôtels, et dans le bitumage des routes. La végétation de cette unité géomorphologique est relative à des colonies de baobabs, un arbre calcicole (Descamps. C. et Thilmans. G, 1974 et 1979). Ces arbres sont d'excellents indices pour la localisation des amas et tumulus coquilliers. Les unités géomorphologiques du delta du Saloum sont étroitement liées aux sols.

¹³ L'essentiel des amas coquilliers est constitué par deux principaux mollusques : *Anadara Senilis* et le *Gryphaea* Gasar.

3) La végétation

Dans les îles du Saloum, la végétation et la flore sont relativement diversifiées. Elle est en relation avec la géomorphologie et la pédologie de la zone (UICN, 2003 : 34). A Bétenti comme à Niodior, on peut noter deux(2) grands types de formations végétales : d'une part celles qui occupent les zones submersibles et leurs bordures, d'autres parts celles qui occupent les zones insubmersibles

- la *Mangrove* constitue l'élément dominant des zones submersibles et de leur bordure. Les trois principales espèces composant cet écosystème sont le *Rhizophora racémosa*, *Rhizophora mangle* et *Avicénnia africana*. Cette végétation caractéristique des îles du Saloum fournies du bois de chauffe et de service et constitue un habitat privilégié pour de nombreuses espèces halieutiques (huitres, crustacées poissons...etc.). « Comme dans un supermarché, on y trouve de tout » (Ndiaye, L : 2012).
- L'intérieur des terres qui coïncide avec la partie insubmersible ou le couvert végétal est de type soudanien. Les formations végétales y vont des forêts galeries aux savanes arborées en passant par les forêts claires et les savanes boisées qui sont en majorité composé d'espèces tels que les *palmiers à huile*, le *cocotier*, le *deutérium senegalensis* ou "*Ditax*" et des arbustes de types épineux.

4) Le climat

Le contexte climatique du Sénégal est celui d'un pays tropical chaud et sec au nord, chaud et humide au sud (Diarra, M.1999 :12).

Le climat de type soudano-sahélien constitue l'élément le plus déterminant dans des écosystèmes du bas Saloum. Selon Leroux(1983), c'est un paramètre du milieu physique qui est conjointement appréhendé par deux facteurs : le facteur géographique à travers la latitude et la position de Finistère ouest africain et le facteur aérologique à travers l'alternance des masses d'air que sont *l'alizé maritime*, *l'alizé continental* et la *mousson*.

A Niodior comme à Bétenti dans le cadre général du domaine insulaire, le cycle saisonnier est très contrasté avec l'existence d'une longue saison sèche qui s'étale sur huit(8) à neuf(9) mois durant laquelle combinaison régulière d'harmattan et de l'alizé maritime favorise la dominance d'un climat relativement frais. A cela succède une courte saison pluvieuse consécutive à l'arrivée de la mousson qui après un long parcours océanique arrive sur le continent avec une humidité élevée de l'air qui apporte de la pluie Plus de la moitié des précipitations se concentre entre Juillet et septembre. Les températures moyennes annuelles se maintiennent entre 26 et 31°C. Par ailleurs, la présence des *bolons* crée un « *microclimat* » tout le long du littoral où habitent les pêcheurs (UICN, 2003 :31).

Cependant, depuis quelques années, on note une perturbation dans le calendrier pluviométrique et la saison à tendance à s'écourter (Leroux. M. 1983 ; Diouf. P. S. 1996). La baisse de la pluviométrie et la dégradation des conditions climatiques dans le delta se traduisent par réchauffement climatique, la dégradation du couvert végétal et l'appauvrissement de la biodiversité.

A ce propos, Djigo, A(2000) a attiré notre attention sur un fait remarquable concernant les saisons dans le milieu insulaire du delta du Saloum. Notre lanterne a été éclairée par M. Ismaïla Sarr professeur d'Histoire et de géographie au lycée de Sebikhotane qui a passé toute sa jeunesse au côté de ses parents cultivateurs-pêcheurs à Bétenti. Il nous apprend qu'effectivement que bien connaissant les deux grandes saisons annuelles décrites ci-dessus (saison sèche et hivernage) comme partout au Sénégal, les *Niominkas* se réfèrent mieux à une subdivision saisonnière traditionnelle de l'année. Celle-ci est basée sur la température et la pluviométrie.

Chez les Socés de Bétenti, ils reconnaissent quatre périodes dans l'année :

- "*Tilikandi*" ou la saison sèche
- "*Samaa*" ou saison des pluies
- "*Kounthiamar*" ou fin des semis
- "*Sanjané*" ou période des récoltes.

Nos enquêtes à Bétenti nous apprennent également que l'année traditionnelle Niominka peut-être perceptible aussi à travers les vents. En effet à chaque périodes, soufflent un vent spécifique. Tout au long de la saison sèche souffle des vents appelé "*bulfatoo*" ; vent frais et humide semblable à *l'alizé maritime*, "*jooko*" ou vent qui vient du Nord et qui porte le nom de ce point cardinal. Pendant l'hivernage, souffle le vent appeler localement "*jaassooro*" venant du sud et qui porte également le nom de ce point cardinal et qui apporte la pluie comme le fait la *mousson*. A la fin de l'hivernage souffle un vent appeler traditionnellement "*Banjoo*" qui est un vent chaud et sec et comparable à *le harmattan*.

Le vieil Abdou Sarr de Niodior, pêcheur à la retraite aborde dans le même Sarr que le professeur Sarr sur la spécificité des vents par rapport aux différentes saisons annuelles.

Chez les Sereers Niominka également, l'année est subdivisée en quatre saisons traditionnelles:

- "*Seek*" ou période fraîche
- "*O-mbiit*" ou période des vents violents
- "*Iit*" ou période sèche
- "*I-ndiit*" ou période des pluies

Cette division traditionnelle de l'année en quatre (4) saisons notée chez les Niominka est assimilable en zone tempérées occidentale ou elle se divise également en quatre saisons exprimant ainsi le régime thermique, à savoir : le *printemps*¹⁴, l'*été*¹⁵, l'*automne*¹⁶ et l'*hiver*¹⁷. Le rythme des saisons a une répercussion sur la production halieutique dans les îles du Saloum. La pêche peut se pratiquer tout au long de l'année, par contre la cueillette des mollusques ne se pratiquent généralement qu'en saison sèche.

5) L'hydrographie

Trois bras de mer parcourent l'ensemble de la zone deltaïque du Saloum : le Saloum situé au nord, le *Jomboss* et le *Banjala* au sud (Unesco, 1983 :3)

-De direction Est-Ouest puis nord-sud, le Saloum, est la branche principale du fleuve. Long de 120km, il est navigable de l'embouchure jusqu'à Kaolack (Djigo, A.2000 :30). Dans cette partie de son cours, le fleuve est séparé de l'océan par une étroite langue de sable nommé la "*pointe de Sangomar*"(Lafont, F. 1938 : 385). La rupture de la flèche de *Sangomar* en 1987 vers *Jifère* a divisé cette branche en deux embouchures : l'une à *Sangomar*, et l'autre *Lagoba*.

-En situation d'interface entre terre-mer, le *Jomboss* s'érige comme une barrière entre le *Gandul* au nord et les îles Bétenti au sud et est à peu près parallèle au *Bandiala*. Il est de direction Nord-est avec une embouchure relativement large de 4km. Ses chenaux sont moins profonds que ceux du Saloum et peuvent quelque fois atteindre 25m. A l'instar du Saloum, il est alimenté par l'océan l'atlantique dans lequel il se jette.

-Le *Bandiala* est la branche occidentale du delta. Avec une largeur relativement faible (500m), il suit une direction générale Sud-ouest. Ses chenaux atteignent, à de rares exceptions les 10m. Les causes du fonctionnement inverse noté dans l'estuaire du Saloum sont multiples et selon Benga (1998) elles sont liées notamment aux déficits pluviométriques cumulés ces dernières décennies, laissant l'estuaire à la faveur de l'influence marine. En effet dans son cours, la marée monte jusqu'en amont de Kaolack situé à 112km de l'embouchure et aucun cours d'eau de quelque importance que ce soit ne vient à la rencontre de l'eau salée car les pluies représentent le seul apport d'eau douce (Bouso, T. 1994 :3).

¹⁴ La première des quatre saisons qui succède à où la température s'adoucit, la végétation renaît et reverdit.

¹⁵ Saison qui commence au solstice de juin et se termine à l'équinoxe de septembre. Elle correspond à la période la plus ensoleillée et la plus chaude de l'année.

¹⁶ Saison qui succède l'été et caractérisé par le déclin des jours, la chute des feuilles des arbres

¹⁷ La plus froide des quatre saisons de l'année, succédant à l'automne caractérisé le plus souvent par la neige.

Par ailleurs, selon Marius (1979) : le sine Saloum n'est ni un *delta* ni un véritable *estuaire*, il n'est aujourd'hui qu'une *ria* dont les trois chenaux principaux sont exclusivement parcourus par les eaux marines.

En effet, face au recul de la pluviométrie, à la complexité des formes liées à l'hydrodynamisme et aux apports sédimentaire notées au Saloum, il reste difficile de qualifier cette unité géographique : "*delta*¹⁸", "*estuaire*¹⁹", "*ria*²⁰" ? (Benga, A. 2006 : 94). Sur ce sujet Diop, E. S : 1990 intervient pour parler d'une similarité au système de type "*ria*". Barusseau, J. P et al. 1985 propose le terme "*estuaire inverse*" à cause de son alimentation en eaux marines la majeure partie de l'année.

5) La salinité

Elle traduit l'une des particularités hydrologique de l'estuaire et exprime concrètement la teneur en sel dissous de l'eau (Benga, A.2006 : 78). La salinité est fortement dépendante de l'alimentation à travers la pluviométrie. Dans le cas particulier du delta du Saloum elle est également liée à la faiblesse des pentes qui sont des éléments essentiels à la croissance longitudinale et latitudinale.

Concernant le Saloum, on note une augmentation de la salinité de l'aval vers l'amont toute l'année, avec un pic en fin de saison sèche.

Le Jomboss et le Banjala, moins étendus que le Saloum, connaissent des salinités moins élevées du fait que leurs eaux sont plus fréquemment renouvelées.

D'après Diouf, P.S (1996), Cette salinité connaît des variations dans le temps et dans l'espace. Les valeurs les plus basses se rencontrent au terme de la saison des pluies à cause de la forte dilution dans le milieu et qui permet une intense activité biologique.

Au terme de ce chapitre, "*l'estuaire inverse*" du Saloum da part sa forte dynamique littorale hydrologique et sédimentaire se révèle comme un véritable milieu complexe et instable. La variabilité saisonnière découle des perturbations climatiques que lui ont imprimées ses caractéristiques hydrodynamiques.

¹⁸ Dépôt d'alluvions émergeant à l'embouchure d'un fleuve et la divise en bras de plus en plus ramifiés. En quelque sorte c'est un cône de déjection

¹⁹ Echancrure du littoral que la marée laisse à découverte en se retirant, ou l'embouchure d'un fleuve dessinant dans le rivage une sorte de golf évasé et profond.

²⁰ Vallée encaissée d'origine fluviale envahie par la mer.

II : LES HABITANTS

Abstract

« *O kiin ten réfu ke moja na adna* », (Man is the key value of the world) accordant to the Niominka (Sakho.CH.S. 2015: 116) Thus, an anthropologique study on fish production cannot be made without taking into account "Men" because in the Niominka universe, as shown in the diagram above, man occupies a central place. Thus, in this chapter, we will focus on the person of the Niominka: his history, his existence in his environment and through his activities.

Various authors (Lafont, F; Pélissier. P; Martin, V and Becker, C etc.), have been interested in the origin of the current settlement of the Saloum Islands based on oral tradition collected in the field, written sources and archaeological sources. In the same vein, we also questioned village traditions in order to understand the origin of the island villages of Betenti and Niodior.

The current settlement of the islands is believed to be the result of a migration of "Guelwaar" manding from the Gabou. According to Henry Gravant, this Guelwaar migration occurred at the end of the 14th century. Following internal wars, they moved northward. After founding Koular, then Joal and Mbissel, they crossed the Gambia and reached the Saloum. They then landed north of the estuary in the area of and Sangomar. From the northern bank of the Saloum, the island of Mar and the tip of Sangomar, the companions of the first guelwaar began to populate the islands (Pélissier, P.1966: 234).

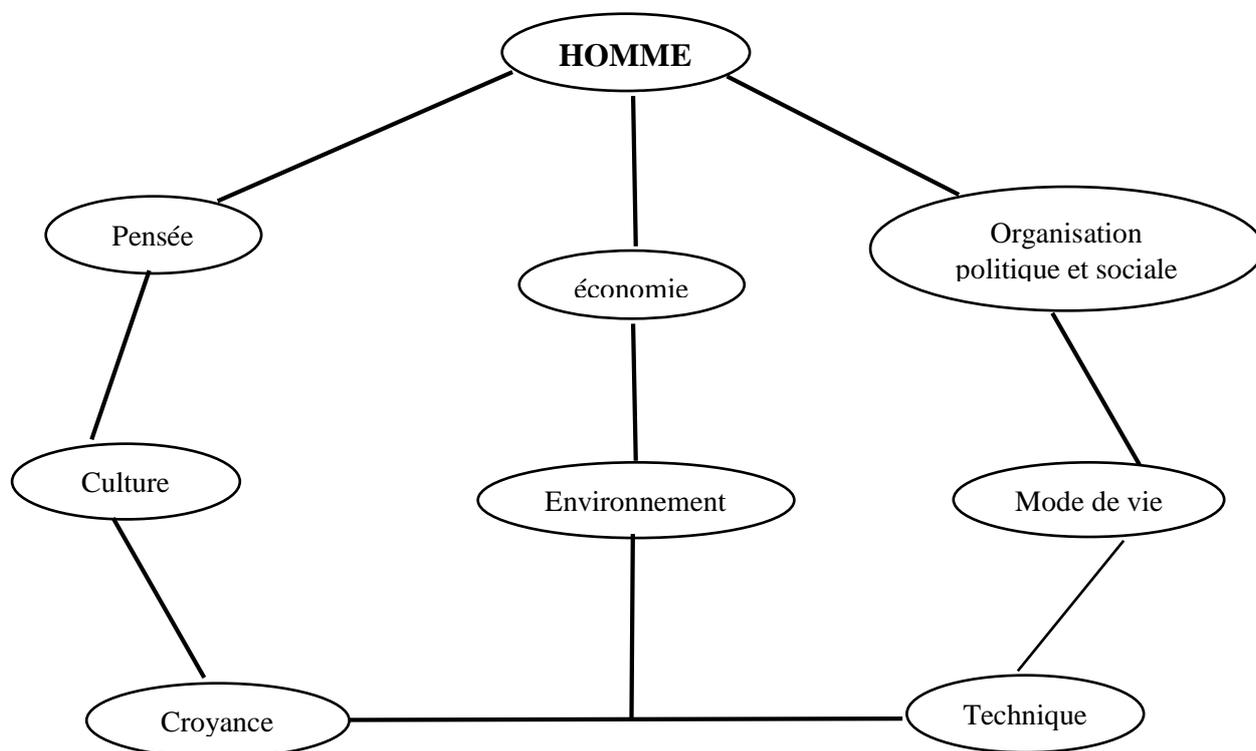


Figure 2 la société Niominka

Une incertitude se dégage concernant les premiers occupants des îles du Saloum. Selon Lafont (1988) l'existence de phaluns de coquillages permet d'établir que l'occupation de l'archipel du Saloum remonterait bien avant l'arrivée des guelwaar. En effet, les essais de datation des amas coquilliers montrent qu'ils datent de la période protohistorique ce qui témoigne d'une occupation très ancienne du domaine insulaire. Il est clair ici que l'occupation actuelle n'est donc pas la première dans la mesure où la population actuelle ne s'identifie pas à travers ces accumulations de coquillages qu'elle estime avoir trouvés sur place.

1-) Historique du peuplement

La tradition villageoise sur la fondation de Niodior nous est raconté par le chef de village de El hadji Mamadou Sarr, assisté par son jeune frère Abdou Sarr. Ils sont tous les deux descendants de la fondatrice du village.

La fondatrice du village de Niodior serait une femme nommée Bandé Niambo de "Tim Pata-pata". Elle serait originaire du Gabou précisément de Kansala. Son voyage est marqué par plusieurs escales dans différent pays. Ils arrivèrent à Jareng en Casamance puis en Gambie en passant par Kahoon et Doungite Mbidel dans le Sine. A cet endroit, ils passèrent l'hivernage à une bonne moisson en mil. A Kahoon, Bandé fit un rêve qui la prévenu qu'elle n'était pas encore arrivé à son lieu d'installation final. En effet notre informateur nous apprend que la migration de Bandé était guidée par une prophétie qui lui révéla qu'elle devait s'établir dans un endroit entourer d'eau et ou les produits halieutiques serait abondant. C'est ainsi que le groupe repris la route pour arriver à Sangomar ou ils traversèrent la mer par un radeau pour arriver au lieu-dit Njounjouré. Au cours de cette traversée miraculeuse, Bandé plongea sa main dans l'eau et en retira une poignée de sable. On raconte que c'est à partir de ce moment que la pointe de Sangomar à commencer à se déplacé continuellement (Martin et Becker, CH. 1979 :12). Bandé et sa suite s'installèrent d'abord à un emplacement appelé Toumbé situé au sud de l'actuel village. Ils quittèrent Toumbé pour fonder le quartier de Damal sur le site actuel du village.

D'après Abdou Sarr, étymologiquement, Niodior vient de "*nioojooyo*" qui signifie en socé « île propice à la culture du mil ».

Bandé et sa suite après leur installation, aurait reçus plusieurs vagues de migrants supplémentaires. de ces vagues de peuplement, résulte l'essentiel des populations autochtones actuelles d'où sont issus également les grandes lignés maternelles ou "Tim" en sereer (Benga, A. 2006 :96) C'est une famille matriarcale qui prend en compte tous les descendants d'un ancêtre en lignée directe avec une forte unité et qui s'acquièrent du coté la mère.

Damal qui est le plus ancien avec comme noyau la concession appelé "Mbin Bandé", ou réside le chef de village Mbin Maak, *Sinjanla* et celui de Baabak, sont les quatre quartiers traditionnels de Niodior. Dans ces quartiers, l'habitat est groupé en concessions à ménage regroupés (mbin) qui relèvent toujours d'un même ancêtre. Une observation personnelle "in-situ", nous montre qu'une rue principale assez large sépare ces quartiers en deux sens longitudinal. A ces quartiers dits traditionnel, se joignent les quartiers d'extension récente. Il s'agit des quartiers de Madina et Jongola. Dans ces quartiers nouvellement établis, les

maisons sont plus spacieuses avec une architecture plus moderne qui reflète le niveau de vie un peu avancé du village.

Aux autochtones, se superposent d'autres groupes culturels. Ils s'agit des haalpular dont la présence est remarquable à l'image de la famille Barro dont nous avons eu a rencontré le patriarche²¹. D'après ces dires, il serait originaire du Fouta au nord du Sénégal plus précisément de Aéré lao. Leur établissement dans le village remonterait à plus de deux générations. Ces familles ont aujourd'hui épousé la langue les us et coutumes villageoises à l'image des familles Kebe et Sakho d'origine soninké. Etabli à Niodior depuis des générations, ce sont eux qui exercent les fonctions d'imam et son chargé de l'enseignement coranique dans le village.

On rencontre également dans le village des peuls pasteurs temporairement établit, des Soussous originaires de la Guinée Conakry, des Manjaks et des Joola. Leur présence est à mettre en rapport la pêche et la récolte des mollusques.

Pour ce qui est du village de Bétenti, D'après les dires du chef de villages Cheikh Tidiane Diouf²², le fondateur se nomme Sandi Ndew de la famille maternelle "Waadu". Comme Bandé, il serait originaire d'un même foyer historique qui est le Mandé et était accompagné de sa sœur et de son fils Waly. Ils ont été contrainte à l'exile parce qu'ils fuyaient le serpent mythique du Wagadu²³. D'après notre informateur, la sœur de Sandi devait être donnée comme sacrifice au serpent, chose que ce dernier n'accepta point. C'est pourquoi ils se sont enfuis du Wagadu. Avec sa suite, ils ont transité par les pays sereer. Quand ils ont quitté le Wagadu Ils se sont arrêté successivement à Loul Sésséne dans le Sine, puis par Joal avant d'arriver à Sangomar et a Fanjong qui constitue aujourd'hui la frontière entre les Niodior et Bétenti. Les déplacements étaient dictés par des prédictions divines à travers des rêves. Sandi et sa suite seraient passé par Niodior et avait trouvait le lieu déjà occupé. C'est là-bas que Sandi donna sa sœur en mariage d'où le lien de parenté entre les gens de Tim waadu de Bétenti et ceux de Niodior. De fanjong, on pouvait apercevoir la terre ferme où il devait s'installer. Pour quitter cet endroit, il leur a fallu construire un radeau en paille qui fera naufrage au cours de la traversée et quelqu'un parmi les compagnons de Sandi y trouva la mort. Il est enterré sur une île du bolon de *bakuus*. M Diouf nous signale que sur la tombe de celui-ci, il a poussé un grand baobab qui abrite un serpent et une panthère. Après avoir rejoint

²¹ Boubacar Barro âgé de plus de 70 ans interrogé le 11 Mars 2016

²² Entretien tenue le 14fevrier 2016

²³ Le wagadu Bida, serpent mythique l'empire du Ghana qui a existé au moyen Age africain.

la terre, ils s'installèrent à Suukotoo²⁴ qui est considéré comme le premier emplacement du village comme son nom l'indique en socé. C'est par la suite qu'ils quittèrent cet endroit pour fonder Sibito, le premier quartier sur l'actuel emplacement de Bétenti.

En quittant la wagadu, Sandi aurait reçus de sa mère : unealebasse contenant, une pièce d'argent, une pièce d'or et une pièce en fer forgé. Après le naufrage et au moment de rejoindre la terre ferme, au lieu-dit Kumba kunda, laalebasse se cassa et l'or et l'argent tombèrent en mer et se perdirent. La pièce d'or s'est transformée en cimbyum (*yeet*) et l'argent en un gros bloc de pierre. Ce yeet et cette pierre ne peuvent d'être vu que par les descendants de Sandi de matrilignage Waadu et plus particulièrement ceux qui sont préposé à l'Alkalyaa²⁵. D'ailleurs notre informateur affirme avoir vu personnellement ces deux éléments mythiques avant son intronisation. Pour ce qui est du fer forgé, Sandi le déposa au pied d'un baobab à un endroit connu sous le nom de "woulignama" à Suukotoo. Celui-ci se serait transformé en varan qui serait rejoint par la suite par un serpent appelé "*Sambu Kolomba*" qui se réfugia dans un puits appelé "Mbadat" qui deviendra le génie des lieux. Ce puits a servi à alimenter la population en eau pour des besoins domestique. Il était aussi sacré car son eaux servait en même temps de liquide purificateurs pour éloigner le malheur et s'attirer le bien (Djigo, A. 2001 :39). Selon la conscience collective, c'est le même reptile que Sandi et sa compagnie ont fui au wagadu qui l'est a suivi. Depuis lors Cette endroit constitue un lieu de culte ou *Jalang* de la famille maternelle Waadu.

Aujourd'hui, ce sont les descendants de Sandi qui occupent les fonctions de chefs de village et résident à Sibito Yiraa Kunda.

A Bétenti, le village traditionnel se cantonne entre les deux artères dans le sens Est-Ouest. Du nord au sud, nous avons les quartiers Kanjanjaay, Sibito, Madina, Suukuta, Kasinjaan et Kasasaar. Comme à Niodior, l'habitat à Bétenti est groupé en concessions à ménages groupé (kunda).

Aujourd'hui, l'extension du village se fait dans toutes les directions sauf vers l'ouest ou la mer interdit toute tentative augmentant ainsi l'espace habité.

Parmi ces quartiers nouvellement établis, le premiers se trouve au nord ; est une ramification de Kanjanjaay et il se nomme Tranquille, Le second s'appelle Daru Kudus et constitue un prolongement de kasasaar.

Dans la manière d'occupé l'espace, on constate des traits communs entre Niodior et à Bétenti. Cette stratégie d'occupation, semble être le même dans presque tous les iles du Saloum. En

²⁴ Ancienne maison en socé

²⁵ Chefferie en socé

effet, on a pu constater le même structure de l'habitat à Falia²⁶ et à Moundé²⁷ lors d'une mission archéologique²⁸, ce que Péliissier confirme en ces termes : «*un trait commun à tous les villages s'impose dès l'abord : leur position sur des langues de sable directement cernées par un marigot navigable. Aussi dans les agglomérations importante comme Dionewar, que dans les groupements humains plus modestes comme Falia, dans ceux qui se disent sereer comme Niodior ou socé comme Djinak, les carrés sont groupés en villages cohérents, homogènes, souvent alignés parallèlement à la plage qu'ils surplombent immédiatement*²⁹ ».

Dans tous les cas, l'extension de l'habitat est toujours partie d'un noyau qui reste aujourd'hui Le centre du village et le lieu de résidence du chef de village.

Comme à Niodior, il existe à Bétenti des groupes culturels qui sont venu se joindre aux autochtones. Il s'agit de sereers originaire de Bassoul qui venaient souvent pêcher dans les eaux du village. C'est par la suite que l'Alkaly leur donna la permission de s'installer au nord-ouest sur un site à proximité immédiat de kanjanjaay. Cette endroit est appeler *Nounghoto* par les autochtones et qui signifie "la pointe" en langue socé

On rencontre également à Bétenti des Créoles et Manjaks de la Guinée Bissau reconnu sous l'appellation de "Mool". Comme ceux qui sont à Niodior, ils sont attirés par la pêche et principalement celle de la crevette.

Par ailleurs, l'histoire du peuplement de ces deux villages montre une parenté depuis le Gabou mais également au cours de la migration. Cela se justifie par le fait que la plupart de nos enquêtes à Niodior se sont déroulé en *socé*. La dimension légendaire relative à la fondation de ces deux villages aussi a beaucoup attiré notre attention dans la mesure où notre travail s'inscrit dans une dynamique de restitution des cultures et croyances Niominka. Cela se comprend, dans la mesure où le commencement de l'histoire de tous les peuples est rempli de légende et de mythe qui vont constituer l'essence de la communauté.

La présence du mythe du reptile associé à l'eau dans la l'historique de Bétenti est un élément déterminant. C'est comme pour la plupart des mythes de nombreux village en Sénégalie dans une aire qui partait historiquement et géographiquement du vieux *Wagadu-Ghana* comme l'ont précisé Lilyan Kesteloot et Anja Veirman(2004)³⁰. Ces auteurs rapportent à ce propos l'itinéraire de Boutor Ba qui a quitté le wagadu pour la région de Bakel puis remonte

²⁶ Village du Xirena appartenant à la commune de Dionewar.

²⁷ Village sereer du Gandul

²⁸ Mission qui s'est tenu du 27 juillet au 12aout 2016 avec Michel Wally Diouf dans le cadre de sa thèse de doctorat et dont les résultats ne sont pas encore disponibles.

²⁹ Péliissier, P. Les paysans du Sénégal, les civilisations agraires du cayor à la Casamance, chapitre 8 : les paysans navigateurs des îles, 2008 : 241

³⁰ Le mboosé, mythe de fondation et génie protecteur de Kaolack, sénégalia, Dakar 2004 : 43

le fleuve pour fonder à Guédé près de Podor le royaume du *Tékrur* avec un mythe de reptile pour fonder la royauté. En Gambie, en Casamance et en Guinée Bissau on retrouve également le mythe de reptile attaché aux familles royales fondatrices, comme la légende du "*Thyamaba Peul-subalbé*" semblable à celui du *Bida* du *Wagadu* et tant d'autres en Afrique noire.

La question des mythes et croyances, des traditions et coutumes sera élaborée dans plus de détails dans les parties qui vont suivre.

Nous ne pouvons terminer sans évoquer la question des lignées maternelles chez les *Niojoooras* et les *jamdooras*. Dans leurs récits, nos informateurs ont beaucoup insisté sur le *Tim/Sii*³¹ auxquels appartient tel ou tel personne. Le Niominka s'identifie toujours à sa lignée maternelle. Le terme socé "*Badinyaa*" pour désigner la parenté en est une preuve. Une définition du mot donnera "*ceux avec qui on partage la même mère*". L'appartenance à un matriclan n'est pas un coup du hasard, mais sur la base des liens de parentés. Il existe entre les Tim des liens à travers le mythe, les totems ou par les croyances qui se matérialisent par des relations de plaisanterie et d'alliance matrimoniale. Les Simalás et les Pata-pata sont arrivés ensemble, les Jaxanoora avec les Fééjoor.

À Niodior, les plus grands propriétaires terriens sont les Simalás dont l'ancêtre Mama Janké était une accompagnatrice de Bandé Niambo (Pata-pata). Elle fut la première à défricher les terres pour marquer ses territoires et ainsi détenir le droit de feu³². C'est le même cas à Bétenti avec les descendants de Sandi Ndew qui fut le premier occupant des terres. Les maîtres des eaux sont les Jaxanoora dont l'ancêtre détenteur des savoirs occultes de la mer est originaire de Joal Fadiouth dans le Loog.

Chez les Niominka, on retrouve une relation totémique très classique. Celle-ci lie une espèce animale ou végétale à un matriclan.

Dans la tradition Jaamdooras, l'abondance des produits halieutiques était déterminée par un fait particulier relatif aux lignées maternelles. Dans leur culture, quand quelqu'un décède, les habits du défunt étaient lavés à la mer. Si le défunt était de Sii kaajombo, le Cymbium devient abondant cette année. C'est la même chose pour l'arche qui est affilié au matriclan Kajaasii la baleine pour les "Fato-fato". Dans son article, "*Totem sereer et contrôle rituel de l'environnement*" de Marguerite Dupire (1991 :55) rajoute à ce propos que les le matriclan Jaxanoora commandait la mer et les poissons à Fadiouth et au sud de Palmarin (Iles du Saloum). Ils pratiquent des libations et des offrandes à Mama Nguedj pour l'abondance des

³¹ Lignée maternel en sereer et socé

³² Dans les sociétés traditionnelles africaines, c'était une manière de marquer les limites de son territoire en mettant le feu à la brousse et ainsi devenir propriétaire de l'espace brûlé.

poissons. Quand un jaxanoora agonissait, les poissons arrivaient en si grande nombre qu'on pouvait les attraper à la main.

Ce même système de représentation qui associent des espèces animales a une ligné est observé également chez les Lébous. Toutefois, si ces derniers considèrent que leur ancêtres peuvent se réincarner dans les espèces totémiques, les Niominkas ne se considèrent pas comme descendant d'un animal mythique, ni que leurs ancêtres se réincarne dans un quelconque animal. Ce type de représentation totémique a un caractère religieux et rituel. Par contre, même si cette croyance est toujours vivace dans les mentalités, les Niominkas contrairement au Lébous, ne pratiquent pas le "*culte de rap*³³".

Le tableau ci-dessous présente la liste des lignés maternelle que nous avons recensé à Niodior et à Bétenti

NIODIOR	BETENTI
Simala	Jaanoor
Pata-pata	Fato-fato
Thiofane	Waadu
Jaxanoora	Kajaasii
Waxadu	Kaajombo
Fouma	Kunu-kunu
Xalé-xalé	Wourouthie
Fééjoor	

Tableau1 : les différentes lignées maternelles à Niodior et à Bétenti

Selon le chef de village de Bétenti³⁴ il existe une parenté entre les lignés à l'image des "*Waadu*" de Bétenti et des "*Waxadu*" de Niodior ; appelé aussi "*Yookam*" par les sereers du Loog. Seule l'intonation diffère à cause de la langue. Nous tenons aussi à préciser que la ligné maternelle n'a rien à avoir avec la position sociale. Dans cette société sans classe sociale, aucun Tim n'est supérieure à l'autre; tous jouissent des mêmes droits.

³³ Pratique traditionnelle lébous qui fait appel à un ensemble de génies qui résident dans les arbres sacrés ou dans les autels qui leur sont dédiés (xamb) auxquels ils rendent un culte.

³⁴ Cheikh Tidiane Diouf interrogé le 14 février 2016

2) Les Niominkas

Parler des *Niominka* n'est pas toujours une chose aisée car le terme est ambigu et laisse voir plusieurs interprétations.

Dans son articles « *le Gandul et les Niominkas* »(1988), Lafont, F sépare le Gandul du reste des îles du Saloum. Bien que la zone insulaire soit constituée de deux groupes d'îles, il avance ici que le terme "*île*" désigne seulement les îles du Gandul et ces habitants sont les *Niominkas*. Cependant, compte tenu des informations recueillies sur le terrain sur la question à savoir qui sont les *Niominka*, nous avons retenu deux faits :

Étymologiquement, *Niominka* est un terme d'origine *socé* qui veut dire les gens du *niomi*³⁵. C'est la raison pour laquelle, Abdou Sarr de Niodior estime que les "*jaamdooras*³⁶" des îles du sud sont les mieux placés pour être désignés par ce terme.

Dans une deuxième lecture, le terme *Niominka* selon leurs voisins du *Loog*³⁷ désigne un groupe culturel, habitant les îles du Saloum et dont l'activité principale est la pêche chez les hommes et la cueillette des mollusques et la transformation des produits halieutiques chez les femmes. Ce fait vient se confirmer en ces termes de Péliissier, P. (1966 : 234), « *que, de plus en plus, le terme de « Niominka » qualifie l'ensemble des gens des îles ; pour les habitants du continent, en particulier, ce nom désigne moins un groupe ethnique particulier, que les hommes à qui la vie dans les îles et sur les marigots confère un certain nombre de traits communs...»*

Ce cas de figure, nous amène tout simplement à avancer que la spécificité et la cohérence de la population des îles du Saloum doit être analysée au regard de la position géographique de leur territoire (Sokhna, R. F, 2008 :352). En effet, l'étude du processus de peuplement de Niodior et Bétenti montre clairement que cette séparations sereer *Niominka* du Gandul et *socé* des îles Bétenti n'a pas de racine historique profondes dans la mesure où cette séparations n'est pas considéré par les insulaires eux même, comme l'affirme Djigo, A (2001) « *la conscience d'appartenir à tel ou tel groupe ethnique peut être, comme la langue, une notion acquise récemment. L'élément déterminant n'étant pas un critère de race ou d'ethnie mas plutôt un critère culturel.* »

³⁵ Royaume manding de la basse Gambie dont dépendaient les îles Bétenti qui ont également subi une influence culturel de la part de ce royaume.

³⁶ *Jaamdoor* est le nom donné à Bétenti par les serers *Niominka*

³⁷ Partie septentrionale du delta qui coïncide avec le département de Foundiougne.

3) Composition ethnique, religieuse et culturelle

Le bas Saloum est habité par deux ethnies principale : les Sereers dans les îles Gandul et les Socés dans les îles du sud.

Contrairement à leur voisin du Loog, la population du bas Saloum présente une homogénéité religieuse excepté quelques migrants temporaires qui partagent les activités de la mer avec les autochtones.

Les habitants de Niodior et de Bétenti sont essentiellement des musulmans. Cependant, avant l'entrée de l'islam, la religion des populations des villages insulaires se résumait à des cultes traditionnels (Diouf, M. W, 2010 : 31), raison pour laquelle on y trouve des sites sacrés de la religion traditionnelle appelé "*Jalang*" en socé "*pangool*" en sereer. L'islamisation n'est intervenue que dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle avec différentes étapes.

a) islamisation des îles

Les mémoires villageoises gardent encore le souvenir frais des guerres religieuses qui ont secoué les îles au début de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. L'islam dans les îles du Saloum est l'œuvre de *Ma Bâ jaxu*³⁸. Il afficha en 1861 sa volonté de conquérir les principautés mandings du Badibu et du Niomi, situées dans la moyenne vallée du fleuve Gambie. C'est cette perspective qu'il entreprend l'islamisation la région comprise entre la frontière Gambienne et le Saloum (Martin, V et Becker, C. 1979 : 31).

Le premier musulman de Bétenti se nommait Fodé Bakary sonko qui venait de Yéséw la capitale du Niomi. Il pria déjà en résidant au village royal, raison pour laquelle on lui demanda de partir et il alla se réfugier au village de sa mère qui n'est autre que Bétenti (Martin, V et Becker, CH. 1979 : 30). C'est ainsi qu'après moult négociations, les gens de Bétenti d'abord hostiles à l'islam se sont converti pacifiquement.

La conversion à l'islam des habitants de Niodior est le fait de Maba. Il y débarqua avec ses troupes et particulièrement avec Fodé Karamo Marone plus connu sous le nom de "*Maron-Baa*" de Bétenti. Les gens de Niodior affirmèrent qu'ils ne refusaient pas l'islam mais jamais ils ne l'embrasseraient par la force et qu'ils l'acceptaient par une libre décision (V. Martin et C. Becker, 1979 :16). Face à l'exigence de Maba d'une conversion automatique de tout le Gandul, une bataille éclata à entre les gens de Niodior et les disciples de Maba.

Par la suite, des guerres se sont déroulées sous la houlette des généraux mandings de Maba tels que de Fodé Senghor de Missirah, de Fodé Karamo Marone de Bétenti et de Fodé Saloum

³⁸ Figure emblématique de la guerre sainte en Sénégambie, roi du Rip c'est-à-dire la zone actuelle de Nioro

de *Sangako* (F. Lafont, 1938). Ces derniers ont reçu le soutien des villages de Niodior, Dionewar et Joogane pour combattre les villages de Falia, Thialane, Bassar, Bassoul et de Nganjoor.

Les batailles de Falia et de Moundé qui sont toujours fraîches dans les mémoires se soldèrent par des défaites des musulmans ou ils ont laissés leur tambour de guerre (à Falia). C'est à cette bataille également qu'est mort de Fodé Karamo Marone (*Lafont. F, 1938 et Pélissier. P, 1966*) ; dont la tombe érigé en sanctuaire se trouve à Suukotoo à trois kilomètres (3km) du village de Bétenti. Ce sanctuaire fait l'objet de fréquentes visites par les villageois et ceux venus d'ailleurs lors du "Gamou" annuel organisé par les descendants de cette figure emblématique de l'islam du domaine insulaire. Ce sont eux aussi qui occupent la fonction d'Imam à Bétenti.

Les guerres religieuses consécutives ou mouvement d'islamisation bouleversèrent complètement la vie dans les îles vers le XIXème siècle. C'est cette situation de conflit qui précipita le peuplement de toute la bande côtière qui constitue le "*Niombato*³⁹", mais surtout les bombardements du crocodile⁴⁰ français plus connu sous l'appellation de « *Cocoduu* » par les Niominkas.

Contrairement aux habitants de la petite côte où le christianisme est très répandu et dont ils sont apparentés : Fadiouth ; Mar Lodj ; Palmarin ; Mbodiène et Joal, le christianisme est absent dans tout le bas-Saloum. Ce fait pourrait être comme résultant probablement des difficultés d'accès des évangélistes dans la région en raison de son isolement et de son hostilité (Diouf, M. W. 2010 : 31).

b) La culture Niominka

Issus d'une partie de la dynastie guelwaar et originaire des pays du sud, les Niominkas ont une forte liberté de pensée et d'expression. Ce qui explique que la société Niominka soit une société aristocratique égalitaire et sans castes, ni classe. La seule différence considérée est la richesse et la position sociale en fonction des revenus. Un esprit d'indépendance parfois très prononcé se remarque chez les Niominkas. La culture n'est pas assez nourrie dans les villages

³⁹ En socé il signifie le "*niomi qui est à côté de la mer*" par opposition au niom-banta qui veut dire le "*niomi qui est en dehors de la mer*" ou simplement "*loin de la mer*"

⁴⁰ F Lafont, 1938 «*Le cocoduu* » est une canonnière dont le véritable nom est le crocodile, c'est un bateau conduit par des blancs qui a servi à bombarder les îles du saloum

de Bétenti et de Niodior. Les cérémonies culturelles se résument aux mariages traditionnels, à la circoncision⁴¹ et à la lutte traditionnelle.

- Le Kassay⁴² en socé ou "Ndut" en sereer est une épreuve d'endurance et une étape d'intégration dans la vie sociale pour un homme. Après l'opération chirurgicale, la retraite dans une concession isolée loin des regards de femmes s'accompagne d'un ensemble de festivité tout au long du séjour des "Ngansing"⁴³. Le "Kankurang"⁴⁴ est un élément caractéristique du patrimoine culturel en pays manding. Ce masque chargé de symbole, veille sur les initiés tout au long de leur séjour dans le "bois sacré". Ainsi, il est fréquent d'assister à Bétenti surtout pendant l'hivernage ou pendant les fêtes du calendrier scolaires a des sorties de kankurang faisant le tour du village.
- Le "Njom"⁴⁵, était un excellent facteur de cohésion sociale en pays sereer. D'origine sereer, Elle s'organisait après l'hivernage précisément à la fin des récoltes. Les séances de lutte traditionnelle sont organisées pendant la nuit. C'était une occasion pour les jeunes champions des villages voisins de mesuraient leurs forces. Ainsi, chaque village avait son lutteur qui devait leur assurer la victoire.

Dans la contemporanéité, cet élément de la culture sereer est professionnalisé faisant intervenir des "lutteurs gladiateurs" dont le seul but est le gain. En effet, nous assistons à de grands évènements, organisés par des promoteurs qui mettent sur la table des millions entre deux lutteurs. Ainsi tous les lutteurs locaux aspirent à rejoindre l'arène nationale et devenir un jour "roi des arènes". Des Niominkas ont eu à s'imposer dans ce milieu professionnel de la lutte sénégalaise. C'est l'exemple de Yakhya Diop Yékini originaire de Bassoul dans les îles Gandul et de Siteu originaire de Dionewar.

- La course des pirogues Selon Diamba Sarr, est une manifestation culturelle et sportive qui jadis a existé chez les bétintins à la fin des récoltes. Chaque quartier était représenté par une équipe de piroguiers munis de pagaies. S'était une course directe d'allée et de retour ou les jeunes devaient démontrer leur savoir et savoir-faire sur la

⁴¹ La circoncision consiste à couper le prépuce sur le sexe d'un garçon

⁴² Circoncision en socé.

⁴³ Terme socé qui désigne un circoncis ou *njouli* en wolof

⁴⁴ Masque et être mythique gardien des valeurs des peuples mandingues de la Sénégambie, le Kankurang apparaît généralement à l'occasion des cérémonies de circoncision. Classé patrimoine culturel immatériel mondial par l'Unesco, le kankurang, génie protecteur de la communauté mandingue, est également adopté par d'autres ethnies comme les Diola, Bainouk, Peuls du Fouladou, Ballantes, Manjaks, etc. il joue un rôle important de régulateur de la société. Garant de la sécurité des initiés à l'occasion des cérémonies de circoncision, il chasse les mauvais esprits, assure également la protection des fruits et productions agricoles, veille sur les comportements, l'environnement et généralement sur la consolidation du tissu sociale de la communauté. En plus de cette noble mission de gardien de la tradition, il allie l'utile et « l'agréable utile » en animant un spectacle ambulant très festif au rythme du Jambadong (la danse des feuilles).

⁴⁵ Lutte en sereer

maitrise de la navigation. La compétition se termine avec le premier à arriver sur le rivage au son des tam-tams. Hélas, de nos jours, pour assister à ce magnifique spectacle aux dimensions ludique et créative, faire un tour chez les lébous le lendemain de la fête de la korité ou de la tabaski. Contrairement aux Niominkas, Ces pêcheurs du Cap-Vert ont su garder et perpétuer cette tradition patrimoniale.

Néanmoins, au cours de ces dernières années ont assisté à une revalorisation de la culture dans ces villages par les jeunes à travers manifestation folkloriques et ludiques. Ainsi, le "*festival Xirene*", est organisé à tour de rôle par les villages du *Xirena* dans le but de revalorisé la culture sereers dans toutes ces aspects. Des ressortissants de Bétenti à Dakar ont initié le "*Kokookoto-Fest*". Cette manifestation à caractère culturelle a comme objectif de montrer à la jeune génération la culture et les traditions villageoises à travers des veillé culturel et des expositions.

c) Les migrations

Le phénomène de migration est devenu très importante au Sénégal et principalement dans les zones rurales et côtières.

La mobilité du Niominka est un phénomène relativement ancien. Cette dynamique qui lui est imposée par son environnement garde une longue histoire. Le développement technologique de l'équipage marin est un facteur déterminant dans cette mobilité. Cette dynamique démographique se caractérise surtout par les migrations saisonnières des pêcheurs et l'exode de la population active caractérisée par les mouvements saisonniers des pêcheurs et les vagues d'exodes saisonniers chez les jeunes vers les centres urbains tels que Dakar, Kaolack, Casamance et Banjul. En général, seuls les adultes actifs dans la pêche, les femmes mariées, les personnes âgées et les enfants restent en permanence dans les villages.

A Niodior comme à Bétenti, les migrations saisonnières des pêcheurs sont relativement orientées vers les villes côtières de la Sénégalie : de la presqu'île du Cap-Vert jusqu'à la république de la Guinée en passant par la Gambie, la Casamance et la Guinée-Bissau (Pélissier. P, 1966 ; Mané. I, 2010), où ils constituent de fortes communautés. Ainsi nous pouvons citer entre autre : *Joal ; Kaolack, kayaan ; Gunjuur en Gambie, Kafountine et Elinkine en Casamance*. Le retour se faisait lors de la saison humide à cause de la riziculture. Ce double mouvement est peut-être dû au double statut professionnel du Niominka : qui est pêcheur en saison sèche et riziculteur en saison humide (P. Pélissier, 1966).

Il faut cependant comprendre que le déficit pluviométrique suivi par la salinisation des terres arables ; engendrés par les aléas climatiques ont eu un impact doublement sur ces mouvement.

Aujourd'hui, le retour vers les villages n'est plus motivé par les travaux champêtres mais par les cérémonies traditionnelles et les fêtes religieuses⁴⁶.

Les Niominkas font partie des premiers qui ont tenté et réussi l'immigration clandestine vers l'Europe à bord des pirogues. De ce fait une forte communauté Niominka se trouve en Espagne et en Italie. Cette forme de migration a permis de relever le niveau de vie des insulaires et changé l'architecture des maisons. On rencontre à Niodior et à Bétenti, de nouvelles habitations en terrasse et même des maisons en étage appartiennent aux "*semestas*"⁴⁷. L'exode des jeunes et leurs déplacements vers les grands centres urbains sont relativement d'ordre économiques ou académiques. Elle concerne pour l'essentiel la frange active de la population. Ce phénomène est plus accentué chez les jeunes filles avec un pourcentage de près de 80% qui demeurent saisonnièrement et temporairement dans les villes (Mané I, 2010). Cette mobilité affecte également les garçons ayant abandonné prématurément les études et qui par la suite cherchent d'améliorer leur condition de vie. En somme, ce qu'on pourra retenir ici c'est que la migration des insulaires du Saloum est principalement d'ordre économiques. Faute d'équipement et de moyens financiers pour une exploitation et une valorisation des ressources naturelles dont regorgent ces villages, la migration s'impose comme un fait social pour une amélioration des conditions de vie.

4) L'économie rurale : caractéristiques majeures

L'économie locale dans ces îles s'organise autour de deux pôles. Le premier pôle englobe les ressources naturelles (la production halieutique et l'agriculture vivrière) et le second pôle implique le commerce. Pendant plusieurs années l'économie du bas Saloum porta sur cette bipolarisation (Benga A, 2006 : 114).

a) Les ressources naturelles

En 1966 Péliissier attire l'attention sur le caractère insulaire du Saloum qui est très décisif dans la mixité de son genre de vie. Les comportements des habitants sont modulés par la saisonnalité des activités. Les ressources naturelles constituent le support de l'économie locale. Leur exploitation, voire leur valorisation est un excellent moyen de combler les besoins et de lutter contre la pauvreté (Benga, Alvarez, 2006 : 114). En effet, ces ressources ont longtemps constitué la base de l'économie et de l'alimentation des populations. Les produits sont offerts par la mangrove, la mer mais également par la forêt

⁴⁶ La Tabaski ; la korité ; le Gamou ; la tamkharite.

⁴⁷ Appellation par lequel les socés désignent les immigrés ou modou-modou en wolof.

b) La pêche et la récolte des mollusques

La pêche et la récolte des mollusques se hissent au premier rang des activités des insulaires de Niodior et de Bétenti. Elles couvrent une portion significative des besoins et font naturellement office de commerce et d'appoint alimentaire depuis des années. La pêche pratiquée par les hommes se fait durant tout le long de l'année. Elle revêt un caractère artisanal et porte sur les poissons et crevettes. La cueillette des mollusques est l'apanage des femmes et est limitée dans le temps et dans l'espace. La collecte malacologique s'effectue sur les bancs de sable et dans les vasières à mangrove. Les produits collectés sont l'huître des palétuviers (*gryphea Gasar*); les arches (*Arcas senilis*) ; les *Cymbiums* et les *Touffas* (*Donax rugosus*).

Les activités relatives à la mer sont une longue tradition chez les Niominkas. Étant donné que notre travail porte principalement sur la production halieutique, cette question sera abordée dans plus de détail dans les parties qui vont suivre.

c) L'agriculture et l'élevage

L'exploitation des ressources halieutiques est associée à la production agricole qui revêt depuis longtemps un caractère substantif. Elle assure essentiellement la survie des hommes.

A Niodior, l'agriculture est pluviale et porte sur les principales variétés céréalières telles que : le *mil* et le *sorgho* plus un peu de l'arachide. A côté de celle-ci on notera un développement assez important de la culture maraîchère en raison de l'humidité du sol due à l'affleurement de la nappe. Les terres gagnées par poldérisation sont réservées à la culture du *Bissap*⁴⁸, des *haricots* et du *gombo*. Sur les mêmes surfaces se pratique des cultures de contre saison. Elles s'illustrent surtout par les tubercules tels que la patate douce et les légumes (Benga A, 2006 : 116). Quant à la culture du riz qui occupa depuis longtemps la tête de l'échelon (Lafont. F, 1938 et Pélissier. P, 1966), elle est aujourd'hui soumise aux aléas de la pluviosité qui auraient entraîné son déclassement par le mil. La riziculture se faisait dans les sols sablonneux et les bas-fonds argileux, dans les villages saisonniers proches du village. En effet, les terres de culture ne se limitent pas à l'île de Niodior. Elles s'étendent aussi à des campements de cultures comme *jiyoor* pour la culture du mil et *jimsaan* pour la riziculture (Sarr, M. L. 2014 :

⁴⁸ Hibiscus sabdariffa

77). A l'image de *Gnima Sarr*⁴⁹, les villageois garderons toujours en souvenir les belles hivernages passé dans ce campement temporaire de *jimsaan*⁵⁰. Le site fut abandonné pendant un temps a cause de la baisse de la pluviométrie. Aujourd'hui, quelques femmes du village tentent de relancer la riziculture sur l'île de *jimsaan*, cependant plus avec la même ampleur et le même enthousiasme qu'auparavant.

A **Bétenti**, l'agriculture est actuellement beaucoup moins développée qu'à Niodior, malgré une pluviométrie plus satisfaisante (Benga, A. 2006 : 116). Jusqu'à la fin des années 70, la culture du riz était la culture dominante dans les îles. Elle était pratiquée au niveau des villages par les femmes, mais aussi des superficies emblavées étaient localisées dans des îles de campagne (Sarr, M. 2010 : 36). Cependant, Pendant une dizaine d'année, la riziculture a été abandonnée. Cette culture vivrière qui a longtemps constituée un caractéristique de l'agriculture des gens de Bétenti et qui mobilisé de nombreuses familles a séjournée tout l'hivernage dans les « *jooyés*⁵¹ » est marginalisé au profit de la culture du *Bissap*. La culture de l'arachide était également pratiquée dans les îles par quelques producteurs, généralement assez âgés. Il y avait une très faible production de mil à Bétenti et aujourd'hui elle est abandonnée.

Cependant, depuis quelque années les populations commencent à relancer la riziculture dans les "*farooos*⁵²" à cause de la cherté de cette céréale sur le marché. Néanmoins, la culture de l'oseille n'est pas pour autant abandonnée dans la mesure où elle permet aux femmes productrices de combler une partie de leurs besoins financiers. En 2003, le *Bissap* se vendait si bien en Gambie que les femmes ont été rejointes dans cette culture par certains hommes (Benga, A. 2006 : 116).

Comme leur voisin de Niodior, les femmes de Bétenti pratiquent le maraichage qui est dominé par la culture de l'oignon destiné à la commercialisation. Il arrive de rencontrer des parcelles maraichères où l'oignon est associé à des légumes.

⁴⁹ Interrogée le 10 mars 2016 à Niodior au quartier *baabak* âgée de 75 ans

⁵⁰ Île exclusivement réservée à la culture du riz par les populations de Niodior et de Dionewar et qui se trouve près de Palmarin jahanor. A ne pas confondre avec le campement saisonnier de pêche et de récolte des mollusques qui porte le même nom. Ce dernier se trouve du côté de Moundé et est exploité par les habitants de ce village et ceux de Dionewar.

⁵¹ Terme socé qui désigne un hameau saisonnier pour la culture du riz et de l'arachide,

⁵² Terme socé qui signifie rizière

A l'agriculture est associé l'élevage des bovins, des ovins et des caprins. Il revêt un caractère familial. Niodior comme à Bétenti, le pastoralisme est un moyen d'investissement et est également vu comme un prestige. Ce trésor rend compte de la richesse des familles et du respect qu'elles jouissent à l'égard des autres. C'est un élevage de type traditionnel et collectif sous la conduite de groupe d'enfant. En saison sèche, le bétail est livré à lui-même à la recherche de pâturage tandis qu'en hivernage, il est parqué. Les ovins eux sont gardés dans les concessions toute l'année (Benga, A. 2006 : 118).

d) Les activités commerciales

L'humanité estuarienne des rivières du sud est loin d'être marginale comme le supposaient certains (Pélissier, P. 1966 et Salem, M. C. 1994). Les données fournies par ces auteurs sur le caractère commercial des Niominkas paraissent bien recoupées les témoignages des navigateurs portugais du XVI siècle.

Ces " *paysans navigateur* ".⁵³ Ont joué un rôle de premier rang dans le cabotage en Sénégambie après la seconde guerre mondiale. Ils développèrent un réseau d'échange en forme triangulaire qui se faisait entre le delta du Saloum-la Sénégambie méridionale et la petite côte du Sénégal (Pélissier, P. 1966 : 939). Le vieux Diamba Sarr de Bétenti qui fut un grand navigateur dans bolons et qui lui a valu le surnom de "*Diamba Sokone*" a eu a partagé avec nous son expérience à bord de sa pirogue dénommé "bonne part" qui a assuré les ravitaillements des bétintins.

Aujourd'hui, l'économie des insulaires est particulièrement tournée vers la Gambie ou les Sénégal selon la nature du produit. La régularité de la navette de Bétenti ou de Niodior pour la Banjul traduit une certaine économie tournée vers la Gambie, fait contemporain souligné par Pélissier depuis 1966 (Benga, A. 2006 : 118).

Le commerce à l'échelle local revêt différentes formes dont la plus développée se pratique pendant l'hivernage. Cette activité concerne principalement la cueillette des fruits du *Ditarium senegalensis* dans les parcs arborés des villages. Cette activité fournit des revenus pour l'économie des villages dans la mesure où les bénéfices sont partagés entre les exploitants et la caisse commune du village.

⁵³ *Les paysans du Sénégal. Les civilisations agraires du Cayor à la Casamance* », 939p. Pour reconnaître son caractère inventif, l'ancien paysan devenu un grand navigateur voir le plus grand en Sénégambie, Pélissier lui réserve exclusivement le chapitre huit dont le premier porte le titre « *de paysans navigateurs des îles* ».

e) Le tourisme

Le delta du Saloum est réputé être une zone d'une forte attraction touristique. Ce tourisme assez développé n'a pas encore profondément touché les localités de Niodior et Bétenti par opposition à celles de *Dionewar*, *Ndangane sambou* ou *Toubacouta* (Benga, A. 2006 : 120). La raison est à chercher dans la perception que les villageois ont du phénomène "toubab" qu'ils considèrent comme la principale cause de la dégradation des mœurs. A cela aussi s'ajoute le manque de structures d'accueil. Cependant, il n'est pas exclu de rencontrer quelque touriste dans ces villages. Niodior reçoit de touristes de Dionewar en visite pendant la saison touristique, le poste de garde Bétenti y amène souvent les touristes pour avoir l'autorisation de visiter *Mbangurus*⁵⁴.

Au terme de ce chapitre, nous pouvons retenir que le delta du Saloum se situe dans une zone critique à plusieurs points de vue:

- Le balayage par le FIT modifie de façon importante le régime et la direction des vents et des Houles conséquentes,
- La pluviométrie répercute cette situation en lui conférant un double variabilité, saisonnière et multi annuelle, voire multi décennale.
- La position géologique et géographique du delta implique une dépendance par rapport à plusieurs bassins versants dont celui, voisin, de la Gambie

Nous retenons également que les gens de Bétenti et ceux de Niodior sont à la fois agriculteurs, éleveurs et gents de la mer contrairement aux *lébous* de la petite côte et aux *guet-ndariens* qui sont exclusivement des pêcheurs. A cela s'ajoute d'autres activités secondaires génératrices de revenu et qui permettent à ces insulaires de relever leur niveau de vie.

⁵⁴ Plus connu sous le nom d'Île aux oiseaux. Elle est aujourd'hui un grand lieu de nidation pour les sternes royales et qui attirent beaucoup de touristes.

CHAPITRE DEUX : LE NIOMINKA ET LA MER

Abstract

The sea is a particular space characterized by the immensity of its expanse. It is the place par excellence where man learns to live with nature in direct confrontation with the elements (Reynier, CH. 2003: 26). Immersion in water means regression in the preform. "Hyphen, vector of civilization and nourishing source" is the exaltation of the lustral and marine waters of the Niominka domain. The African symbolism of the sea joins that of water as a symbol of the dynamics of life, a place of births, transformations and rebirths (Bruzzone, V. T. 1997:51).

The sea is thus a means of expression, which gives the Niominka community an original lifestyle. We find an almost constant reference to it, whether in their migratory routes, or in their political, social and cultural organization. The sea is thus for the islanders a symbol of vivacity and attribute thérapeutiques virtues to it.

In this universe, aquatic animals become the emblems of the sacred, at once ostentatious and harmful, forbidden and dangerous, pure and impure. Thus, the challenge is to place human beings and their socio-cultural and socio-symbolic constructions at the heart of the problem of their relationship with the maritime space.

To understand the uses of the sea among the Niominkas, it is necessary to retrace the conceptions that the populations have developed concerning their relationship with the surrounding natural elements, because the aquatic world appears as a set of codified signs and messages that it is important above all to know how to interpret in order to live harmoniously in it.

I : la royauté de la mer

La tradition orale fait remonter cette coutume depuis le Gabou au X^{ème} siècle. La royauté de la mer est une tradition propre aux Niominkas. Les informations rapportés ici ont été obtenue grâce la combinaison des travaux de Bruzzone V. T(1997), à la rubrique "*au cœur de nos cultures*" du journal télévisé de la RTS (Radiotélévision du Sénégal), et avec le soutien d'un informateur de Bétenti du nom de Babading Sarr, membre de la ligné maternelle *Jaxanoora*. Il s'agit de l'investiture de **M. Simon Njaré Soune Sarr**, douzième héritier sakuur de la ligné Njaré Sarr et vingt troisième des deux lignées qui s'est tenu en mai 2014 à Fadiouth.

Le titre de roi de la mer s'acquiert par alliance et l'élus est Choisi parmi les chefs de lignage des deux branches royales du matrilignage *Jaxanoora* de *Joal Fadiouth*. C'est une mission sacerdotale exclusivement réservé au grand "*Tokoore*⁵⁵" des lignés maternelle de "*Njaré Sarr*" et de "*Tiboy Demba*" et l'accession ce fait par alternance entre ces deux familles. Le roi de la mer communément appelée "*sakuur*" gouverne les villages du littoral d l'atlantique, de la petite côte à la pointe de Sanghomar ainsi que le domaine des pêcheurs *lébous*.

Tout comme le "*Lamane*⁵⁶" en pays sereer, le sakuur a une mission bien définit. Il a comme prérogatives de veiller à ce que la mer soit bénéfique et pacifique, et permettre une exploitation optimale et durable de ses richesses au profit de la société. Assurer la protection des populations en mer et dans la vie de tous les jours et d'écarter et de prévenir les maléfices sur les territoires qu'il gouverne. Comme redevance, Il perçoit le "*saxsaxal*" ou *dime maritime*.

1) La cérémonie d'intronisation

A l'instar de ce qui se passe lors du "*Xooy*⁵⁷", l'intronisation du sakuur ou "*Tod't*" en sereer a un caractère divinatoire et est riche en symbole et en signification.

Les rituels se déroulent dans le plus vieux quartier de fadiouth du nom de *Njanjaay*. L'élus est entouré de la *Linguère*⁵⁸ et du *bummi*⁵⁹. Il est assis sur un coussin blanc, tête

⁵⁵ Oncle maternel en sereer.

⁵⁶ Nom qui désigne le maître des terres chez les sereers

⁵⁷ Cérémonie de divination pré-hivernale chez les sereers au cours de laquelle les saltiguis prédisent des événements futurs.

⁵⁸ Terme sénégalais qui désigne l'aîné parmi les femmes de la famille royale

ournée vers le sud et recouvert d'un pagne blanc. La prêtresse qui dirige la cérémonie asperge du mil et du coton sur les trois prétendants. Ces deux éléments sont symbole du bonheur. Dans le coussin sur lequel est assis l' élu, se trouve une plante rampante appelé "*Furututu*" en sereer qui symbolise le développement.

Après cette étape, le sakuur est la délégation se dirige vers la plage avec unealebasse contenant différents produits halieutique. Il récite des incantations, crache dans laalebasse et verse le contenu en mer. Après cela, il promet de faire descendre la grâce divine sur les Niominkas. Il s'est aussi porté garant d'une protection et une abondance des ressources halieutiques à la population vivant au bord de la rivière de thiemassas à la pointe de sanghomar. Après tous ces rituels, **M. Simon Njaré Soune Sarr** devient officiellement "*23eme Sakuur maad no maax*" de Fadiouth.

Toute cérémonie rituelle traditionnelle revêt un caractère exotérique. Ainsi, les secrets qui accompagnent ce patrimoine culturel sont jalousement gardés. Néanmoins, avec l'aide de Babanding Sarr qui nous a remis un *flyer* rédigé par le professeur Raphael Ndiaye⁶⁰ lors de l'intronisation, nous avons au moins pu avoir la signification de la devise du sakuur. Elle a été prononcée pour la première fois par *Wali Mbamaan*, onzième sakuur de la lignée de Njaré Sarr. Les lignes qui vont suivre sont rapportées tels qu'elles ont été reçus.

DEVISE

<i>Wali kor yandé</i>	<i>Wali homme/champion de yandé</i>
<i>Ndigil a moya suum</i>	<i>Vérité est meilleure que le miel</i>
<i>Wené njiikka, wana njola</i>	<i>Moqueries des uns, rires des autres</i>
<i>To njaay mfar fa roog</i>	<i>Moi, Ndiaye, je m'en remets à dieu</i>
<i>Wali njaay</i>	<i>Wali Ndiaye</i>
<i>Wali njaay o bi roog</i>	<i>Wali Ndiaye, fils de dieu</i>
<i>Wali mat o mat o bit roog</i>	<i>Wali, assurément fils de dieu</i>
<i>O buxaam o bit roog</i>	<i>Tu m'aimes, fils de dieu je suis</i>
<i>O fonaam o bi roog</i>	<i>Tu me déteste, fils de dieu je suis</i>
	<i>Wali assurément fils de dieu</i>

⁵⁹ Vice-roi en wolof

⁶⁰ Poète et Directeur de la fondation Léopold Sedar Senghor

(WALI MBAMAAN).

2-) parenté entre Jaxanoora du loog et du Niombato

Cette tradition lignagère de la royauté de la mer est mal connue par les niojooras à l'exception de Alimatou Sarr Dieng qui a eu à recueillir certaines informations auprès de certains anciens du village mais qui ne sont plus en vie. Par contre, les jaamdooras s'y identifie et y croit. En présence de son frère cadet Almamy Sarr, Babanding Sarr affirme appartenir à cette lignée maternelle de Njaré Sarr.

Selon la tradition, rapportée par Bruzzone, un couple avait été chassé du Gabou: Kyan et Tiboy Après une longue marche interminable dans la forêt, ils s'étaient retrouvés au bord de l'océan. De la pointe de sanghomar, ils remontèrent vers le nord à la recherche d'eau douce. Ils la trouvèrent à Joal et décidèrent de s'installer dans l'île de fadiouth. *Tiboy* était de la lignée Jaxanoora et Kyan de celle des Féejoor. Leurs enfants se partagèrent le pouvoir sur la mer et sur la terre, étant donné que la cote était inhabitée. C'est ainsi que les jaxanoora sont devenu les gardiens des étendu salés du delta du saloum

A Bétenti, les détenteurs des savoirs occultes de la mer sont de la Famille de "*Funtu Bannaa*" qui appartient elle-même à la lignée maternelle Jaxanoora de Njaré Sarr. Celle de Bétenti serait apparentée à celle de Fadiouth. Selon les frères Sarr, leur ancêtres était victime de mauvais traitement et aurait été chassé du loog. C'est ainsi qu'elle s'est installer d'abord à Niodior, ensuite à Bétenti. Démentrice des secrets de la liturgie dans une langue sacrée et grâce à l'efficacité de son savoir concernant tous ce qui est en rapport avec la mer y compris les génies aquatiques, **Funtu Bannaa** emporta avec elle tous les produits halieutiques. Ainsi, après son départ, il eut "*kaaya*⁶¹" à fadiouth et environs. Pour remédier à cette situation, il a fallu que les gens de fadiouth vienne jusqu'à elle, lui présenter leur excuse pour qu'elle remédie à la situation de déficit. Ainsi, par la parole sacrée, elle ordonna à l'ensemble de animaux marins de se dispersé dans tous les eaux du delta du Saloum.

Pour appuyer les dires de notre informateur et montrer la relation entre ce *Tim* et les animaux marins, Bruzzone (1997 : 50) rapporte que "*dans le passé, lors de l'agonie d'un yaal xoox jaxanoora les poissons arrivaient dans la lagune de fadiouth en si grand nombre qu'on pouvait les attraper à la main*". C'est pour cette raison que ses descendants ont toujours été craints et respectés à cause de ce savoir magique qu'ils ont eu en héritage. Dans

⁶¹ Quand les pêcheurs rentre bredouillent lors des sortis de pêche.

le village, nul ne leur conteste la maîtrise exclusive des eaux et le pouvoir de provoquer certaines calamités. Ils étaient souvent consultés par les pêcheurs avant d'aller en mer.

La lignée des jaxanoora est subdivisée en quatre branches : les Njaré Sarr, les Tiboy Demba, les Jaxeer Gorane et les Téning Codou. Ces noms sont apparentés à la fondatrice mythique de ce matriclan dont le nom n'est pas retenu par la tradition orale. Faute de pouvoir remonter jusqu'à son nom, les générations actuelles récitent leur généalogie en terminant par une formule qui renvoi au nom d'un mollusque comestible : "*i nduufa-nduufa*⁶²". Ceci montre en même temps leur parenté avec les animaux marins.

Aujourd'hui cette croyance est encore vivace dans les mentalités et toujours détenu par des personnes. Hélas, elle tend à disparaître car ces pratiques sont contraires à la religion musulmane ; ce qui fait que la masse de cette connaissance reste inexploité.

3) parenté / ressemblance culturelle entre Subalbés et Jaxanooras

Les jaxanoora que la tradition orale présente comme un matriclan aux liens mystiques avec la mer et comme détenteurs de la "parole efficace" auraient fondés fadiouth et se seraient divisés en trois branches curieusement apparentés aux subalbés du nom "SARR" du fleuve Sénégal (Bruzzone, V. T. 1997 : 4).

Dans la société Toucouleur du nord du Sénégal, la caste des *Subalbés* est formée par les gens qui s'adonnent à la pêche. "*Vivant, le long du fleuve, et à proximité des cours d'eau, ils entretiennent des rapports spécifiques avec l'eau, le fleuve, les animaux et les génies aquatiques*" (SOW. I.1982 : 238).

Les informations reçues de Babading Sarr précisent que leur ancêtre maternelle (*Njaré Sarr*) serait originaire du Fouta plus précisément du village de Ngawlé⁶³ et serait une parente à **Penda Sarr**. Patronne des pêcheurs subalbés, Penda Sarr est une figure légendaire qui possède de vaste pouvoir magique et qui a noué des relations avec les poissons, les crocodiles et les génies aquatiques. Le nom du village de ngawlé a une résonance particulière car il évoque le savoir magique, la connaissance secrète du fleuve et des êtres qui y vivent.

Selon notre informateur, les deux femmes ne pouvaient plus vivre dans un même village à cause de leurs savoirs occultes sur les êtres du fleuve. Pour éviter d'éventuels querelles entre elles, les anciens du village ordonnèrent à l'une d'entre elle de migrer. C'est

⁶² Appellation sereer du murex noir ou tuufeu en wolof.

⁶³ Village de pêcheur subalbés de la vallée du fleuve Sénégal dans l'espace appelé le Fouta sénégalais

ainsi qu'étant la plus âgée, Njaré quitta le village de ngawlé en direction du nord pour arriver à Joal.

Sur le même sujet, Virginia T Bruzzone rapportent une autre légende qu'elle aurait recueilli à Joal fadiouth. Selon cette dernière, Njaré avait une sœur nommée Penda. Parti un jour pour la cueillette des arches, elle n'est jamais plus revenue. Sa pirogue avait chaviré et lorsqu'elle se croyait perdue dans les bolons, elle fut sauvée par des pêcheurs Tukuleurs du Waalo qui l'amènèrent dans leur village sur le fleuve Sénégal. Chez les Tukuleurs, à chaque fois qu'ils traversaient le fleuve, un jeune homme ou une jeune femme mourait. Pour remédier à cette situation, les villageois s'adressèrent à Penda qui accepta de leur montrer comment apaiser l'esprit du fleuve. Elle pilla du riz, le mélangea avec de la farine de mil et le versa en offrande au milieu de la rivière.

La recherche des traces des jaxanooras Njaré Sarr nous a conduit jusqu'à la vallée du fleuve Sénégal dans un village appelé Soubalo-Mboumba⁶⁴. Ce village est habité par des Subalbés chasseurs de crocodile et d'hippopotames. Sur place le chef du village Mamadou Diop nous a appris que Penda Sarr aurait été mariée à quelqu'un de ce village. Elle aurait par la suite divorcé et n'a pas eu d'enfant issu de cette union. Etant dépositaire de la tradition villageoise, il nous a fait savoir ne pas être au courant d'une quelconque ascendance de la famille de Penda au séné Saloum. Par contre, il confirme que les sereers avec le patronyme Sarr sont originaire de la vallée du fleuve Sénégal. Ils auraient fui à cause de l'arrivée de l'islam dans le Fouta car très attaché à leurs cultes traditionnels. C'est cette famille Sarr qui se proliféra dans les îles du Saloum. En effet la mémoire collective a conservé le nom de "*Mandiassa Sarr*" habitant de Moundé, provenant de Jiloor et aux origines Waalo-waalo. De ce fait la version de Babading Sarr semble plus plausible.

Cependant il faut noter que ces deux personnages n'ont pas vécu à la même époque. Ces récits cherchent à lier le destin de deux femmes parce qu'elles appartiennent à deux sociétés aux cultures presque identiques. Il y a également dedans, un besoin de magnifier les personnages qui ont marqué l'histoire de deux peuples pêcheurs de la Ségambie. Le plus intéressant dans cette histoire, c'est la place centrale que la tradition donne aux rites, rituels et croyances traditionnelles chez les peuples de l'eau.

Par contre les Subalbés contrairement aux Niominka ont su garder et perpétuer la tradition. Le "*pékaann*" ou le chant mythique des Subalbés en est une parfaite illustration. Au

⁶⁴ Village pêcheur situé sur la rive droite du fleuve Sénégal et habité par les Subalbés. Voyage effectué au courant du mois Mai 2017

fait le Pékaann n'est une poésie qui consiste à concilier la magie des mots à la puissance de la voix humaine, tout en véhiculant la bravoure, les moments solennels, la description, géographique, physique, naturelle, stratégique et les mystères du monde aquatique détenu par les dignitaires Subalbé (Oumar Ndiaye de Djewol: document numérique, consulté le 05 avril 2017)

D'après M. Diop, chef de village de soubalo mboumba, le Pékaann a toujours existé depuis l'aube de temps sous forme de poésie traditionnelle. Il n'était récité n'était qu'aux moments de pêche, de soirée entre pêcheurs, d'affrontement entre les pêcheurs pendant les combats avec les caïmans et à la course des pirogues.

Le grand maître de pékaann le plus connu du monde haalpular s'appelle Guélay Ali Fall. Il a été investi par les dignitaires subalbé pour être le porte-drapeau de Pékaann, grâce à son génie, son talent, son savoir du monde fluvial et la finesse de sa voix.

II : Techniques, cultures et croyances

Dans toutes sociétés, les représentations, les savoirs et les pratiques quotidiennes ont pour fondement sa vision du monde. Les pratiques ancestrales se rencontrent sur toutes les structures politiques, économiques, sociales, et religieuses. Ces pratiques traditionnelles sont considérées comme l'ensemble des éléments relevant de la culture de chaque peuple par lesquelles se manifestent les savoirs, les savoir-faire, les règles morales ou éthiques, les expressions techniques vivantes témoins de la créativité et du génie artistique d'une population susceptible d'être transmis aux générations futures. Les Niominkas comme la plupart des peuples africains évoluent dans cette logique

1-) les systèmes traditionnels de pêche : évolution et activités dérivés

L'économie des habitants des îles du Saloum est basée essentiellement sur la pêche et le prélèvement des produits de la mangrove. Chez les Niominkas, les activités ancestrales relatives à la mer ont toujours été traditionnelles et artisanales. La pêche artisanale mérite une description à la mesure de son influence. Elle est l'activité centrale pour une satisfaction alimentaire des insulaires, Cependant, il a existé chez les "*niojooras*" et les "*jamdoras*" des systèmes traditionnels de pêche et de récolte des mollusques très peu prise en compte ou même ignorés de nos jours.

- **Le Tawoung** est un système de pêche traditionnelle qui était pratiqué par les gens de Bétenti. Cette pêche en groupe se pratique en marée haute en face du village sur un espace appelé Bandaboo⁶⁵. Chacun se limitait à l'espace faisant face à son quartier. Le bolon est barré avec des palissades attachées avec des lianes faites avec de écorces de baobabs pour servir de ficelle. Quand le niveau des eaux baisse, les poissons se réfugent dans le bolon et comme ce dernier est barré, il n'y aura pas d'échappatoire et ils sautent dans les pirogues qui sont renversés à l'entrée du bolon.

Ce système de capture traditionnelle se pratiquait à la fin de l'hivernage (Kounthiamar). Le poisson capturé était distribué aux différents ménages du quartier pour compléter le repas familial. Le reste était vendu aux marchands locaux qui faisaient la transformation en poisson séché ou troquer contre les produits qu'ils ne cultivaient pas.

⁶⁵Appellation socée d'un espace se trouvant entre un bolon et le banc de sable devant le village

D'après les informations reçus du vieux Diamba Sarr⁶⁶, les *bandaboos* étaient des lieux où la pêche n'est autorisée qu'à des périodes bien déterminées de l'année pour permettre au poisson de bien grandir.

- A Niodior, a existé des systèmes traditionnels de pêches appelées "*a baal*" et "*i ngiif*". Selon Alimatou Sarr, le *baal* était pratiqué par les femmes dans les marres et les marigots. Elles capturaient les poissons avec desalebasses ou des paniers en jetant l'eau sur la berge. Le *ngiif* était pratiqué par les hommes avec la même technique que le *tawoung* des gens de Bétenti. Le lieu de pratique du *ngiif* est appelé "*Sonaan*" qui est sous la responsabilité du "*Lamane*"⁶⁷. Ces espaces sont interdites à la pêche pendant la période de reproduction des poissons qui coïncide avec la période de transition entre la saison sèche et la saison de pluies (juillet à août).

Tous les villageois étaient tenus de respecter les règles sous peines de sanction. Mais elle a disparu à cause du vandalisme dans la pêche artisanale. Ces techniques traditionnelles de pêche allant même jusqu'à la sacralisation de certaines pêcheries ont beaucoup contribué à la pérennisation des ressources halieutiques du delta du Saloum.

Ces systèmes de pêche avaient été signalés depuis 1938 par François Lafont dans « *Le Gandul et les Niominka* » en ces termes : « *le Niominka est avant tout un pêcheur* » « *le Kaya ou kayas, une sorte de grille faite de fibres de palmiers haute de 1,50m et de largeur variable. Les fibres sont reliées les uns aux autres par des cordelettes de baobab. Elles sont si rapprochées les uns des autres, que le poisson ne peut s'y engager et par conséquent ne s'y capture pas. Les kayas servent simplement à barrer les bolongs.*⁶⁸ ».

2) Les rites de la pêche

Auparavant, quand il y avait "*kaaya*", les gens de Bétenti sollicitaient l'aide du patriarche jaxanoora du village pour décanter la situation. Par des rites et des offrandes ce dernier assurait l'abondance et la pérennité des produits halieutiques. Il arrivait de préparer comme offrande à la mer de la bouillie de mil ou du riz aux poissons qui seront mangés sur la plage. Ensuite, tout le monde devait se laver la main à la mer de même que les ustensiles. Depuis l'avènement de l'islam, les Niominkas sollicitent des prières auprès d'un "*chérif*" pour remédier à la pénurie. Pour les besoins des prières, on amène chez le marabout, l'espèce qui se fait rare : exemple :

⁶⁶Entretien réalisé le 14 février 2016 à Bétenti

⁶⁷ Maître des eaux océaniques à Niodior.

⁶⁸ Lafont, F. (*Le Gandul et les Niominka*), 1938 : 418

pour les mollusques, on amène la coquille. Le plus souvent, c'est les femmes qui font ces demandes avant le début de la grande saison de cueillette à la fin de l'hivernage.

Mamadou Lamine Ndour⁶⁹ pêcheur en activité est un des rares pêcheurs à Bétenti comme à Niodior qui admettent faire des offrandes à la mer car c'est ce que ses maîtres lui ont enseigné. Il a accepté de partager avec nous son expérience. Ayant appris la pêche à Joal chez les sereers il y a de cela plus de trente ans, il continue de pratiquer ce métier. Ce dernier est aussi désigné comme le plus grand contrebandier entre la Gambie et Bétenti. D'après M. Ndour, la pratique de ces activités nécessite d'avoir un certain nombre de savoirs occultes car la juste maîtrise des techniques de pêche et de savoir identifier les bolons poissonneux ne suffisent pas. Les savoirs mystiques permettent aux pêcheurs de se protéger des esprits malfaisants vivant dans les marécages, mais aussi contre toute tentative d'attaque d'autres pêcheurs. En effet, il raconte qu'il arrive qu'un pêcheur soit victime des agissements mystiques d'autres pêcheurs par jalousie. Il n'a pas voulu citer de nom, mais il avance que les gens font recours à ces pratiques en cachettes pour nuire. Ne voulant pas révéler son secret à un profane, il nous a juste parlé de la pratique la plus courante employée par les pêcheurs lorsque le poisson se fait rare. Il s'agit d'une recette faite avec des plantes qu'on retrouve dans la forêt. Des feuilles de *ngusoo*, de "*Timing-Timing*" mélangé avec des algues cueillies en mer. Le pêcheur se lave avec cette décoction de plante accompagné d'une incantation de formules ésotériques (qu'il n'a pas voulu révéler), enduit ses filets et sa pirogue. Le résultat devient immédiat après ces libations.

La mentalité animiste pousse le Niominka à protéger sa pirogue contre d'éventuelles mésaventures. Alors, ne soyez pas surpris si vous trouvez au fond de la coque d'une embarcation des gris-gris. Ces talismans sont censés produire des effets miraculeux contre toutes atteintes mystiques et contre tous risques de naufrage en mer. Ancien navigateur, Diamba Sarr⁷⁰ explique qu'auparavant, les pêcheurs accordaient beaucoup d'importance à ces talismans. Capable de s'orienter en mer sans l'aide de GPS, il peut arriver qu'un mauvais sort soit jeté au pêcheur pour qu'il se perde en mer. Dans ce cas seules les gris-gris et les libations peuvent le sauver.

⁶⁹ Agé de 49 et interrogé le 27 avril au quartier kanjanjaay de Bétenti

⁷⁰ Interrogé le 14 février 2016 au quartier kasa-saar de Bétenti

3) Une activité tradi-moderne

La pirogue reste l'instrument par excellence de la pêche artisanale. La pirogue traditionnelle Niominka est une embarcation à fond plat construite à partir d'un tronc d'arbre complété par des planches. Elles comportent une quille faite d'un tronc d'arbre de caïcédra ou de fromager. Selon le type, les dimensions varient entre 9 et 20 m ; et selon la taille, elles sont motorisées ou non. En effet, la motorisation dans la pêche artisanale sénégalaise remonte aux années 1950 (Sarr, O. 2005 :86). Elle a créé un tournant décisif dans le déplacement dans îles et en particulier dans la pêche. Souvent, la pirogue est motorisée pour la pêche en haute mer, à rame pour la petite pêche et pour les plus jeunes en âge d'apprentissage.

Les pirogues Niominka sont généralement fabriquées par les charpentiers locaux. Leur construction n'exige pas l'usage d'outils sophistiqués ; ce qui favorise l'augmentation du nombre de pirogues dans la localité. Pour plus d'information, nous avons eu à visiter un atelier de fabrication de pirogue à *Niodior* au quartier baabak et à Bétenti au quartier *madina*. *Dianoune Diouf* fabricant attitré de pirogue à *Jaamdoor*, nous fait savoir que celui qui veut se faire construire une pirogue s'occupe lui-même de l'acquisition du tronc d'arbre et des autres matériaux nécessaires à la fabrication.

La saison traditionnelle de pêche était de janvier à juin. Mais avec la crise agricole et le coût élevé de la vie, les populations locales ont diversifié leurs activités vers le secteur halieutique. C'est pourquoi, la pêche se pratique toute l'année. Cette transformation "*des paysans pêcheurs*" en "*pêcheurs paysans*", a été favorisée par la situation de libre accès aux ressources halieutiques dans la pêche artisanale dans les îles du saloum.

Les captures de la pêche dans le Delta du Saloum en générale sont dominées par l'éthmalose (*tambadiang*) pour les besoins de la consommation locale et pour la transformation artisanale en poissons séché (*Guedj*). Les *mulets*, les *tilapias*, les *carpes* et autres poissons destinés à la commercialisation viennent en seconde position.



Figure 3 : espèces de poissons pêchés à la ligne à Niodior

La tradition Niominka voudrait que chaque membre d'un équipage a le droit de prélever des captures, une certaine quantité de poisson pour la consommation de sa famille sans que la valeur de la quantité prélevée ne soit déduite de sa part de rémunération. La solidarité villageoise autorise aussi chaque membre de l'équipage de pêche d'offrir du poisson à quelqu'un qui le sollicite car au-delà du facteur économique, la production halieutique est un moyen de régulation sociale chez les Niominka. Dans cette dynamique de solidarité, il est fréquent de voir des sorties de pêche qui mobilisent tout le village ou tout un quartier ; et dont les revus sont destinés à soutenir une personne qui est dans le besoins.

Le poisson n'est pas la seule espèce pêché à Bétenti et à Niodior. Il y a des ressources halieutiques exploitées à des fins purement économiques. Les débarquements de crustacés et de céphalopodes font partie de ces types de pêche. Ainsi, la pêche à la *crevette* est une activité Très développée dans ces villages insulaires surtout à Bétenti qui est considéré comme le plus grand centre de production de tout le delta du Saloum. Comme nous l'avons précisé dans la première partie, la pêche à la crevette est la principale attraction des étrangers à Niodior et à Bétenti. Les captures sont vendues aux "*bana-bana*" locaux. Ces derniers font la cuisson et le

séchage et le décorticage avant d'acheminer le produit finis vers la capitale sénégalaise. La croyance locale interdit à quiconque de brûler la crevette ; au risque de créer une pénurie en ce crustacé.



Figure 4 : crevettes fraiches



Figure 5 : crevettes sèches

Commentaire des images : Sur la première image, on peut voir des crevettes à l'état frais tel qu'elles sont pêchées. La deuxième image présente des crevettes à l'état sec après cuisson tel qu'elles sont consommées sur le marché national.

Avec plus de 20 ans d'activité, Djibril Ndong⁷¹ affirme qu'à cause des mesures juridiques sur les bolons, les captures en poisson ont fortement baissé. C'est la raison pour laquelle il a arrêté la pêche et s'est consacré à la cueillette des mollusques associés avec la pêche à la crevette.

La pêche des *poulpes* et des *crabes* aussi a connu un essor ces dernières années. Elles n'étaient amener que par les pêcheurs de crevette qui les attraper accidentellement dans leur filet et consommé par les enfants. Avec la demande et la chaireté de ces crustacés sur le marché, il arrive de voir à Bétenti des sorties de pêche motivé par la recherche exclusive de ces mollusques.

⁷¹ Interrogé le 22 Avril 2017 au quartier mbin maak de Niodior



Figure 6 : crabes à Pêchés à Bétenti

Le développement de l'économie de marché autour de la pêche a fait apparaître de nouvelles activités. Nous pouvons citer entre autre le *mareyage*. Il concerne les produits achetés auprès des pêcheurs et revendus dans les centres urbains comme à Banjul en Gambie, à Jifère ou aux usines de traitement et de conditionnement de produits halieutiques comme l'usine de pêche de Missira. Le mareyage est une activité exclusivement masculine chez les Niominkas.

Le principal handicap des pêcheurs et des mareyeurs de Bétenti et de Niodior est que les villages ne disposent pas de centre de mareyages, ni de complexe frigorifique pour la conservation à froid des captures, encore moins de moyens de transport tels que des véhicules frigorifiques, qui leur permettraient d'acheminer les produits sur de longues distances.

A certaines périodes de l'année, les capturent, excèdent les besoins alimentaires. Toutefois, il arrive des moments où le produit se fait rare. De ce fait, il importait d'adopter des techniques de conservation en vue de maintenir intact les produits halieutiques pour leur consommation ultérieure. Ainsi les Niominkas ont fait recours à diverses méthodes et un ensemble de procédé pour conserver ces produits tout en gardant leurs qualités.

Cette transformation artisanale qui jadis était essentiellement basée sur la récupération du surplus en poissons, s'est développée pour devenir une importante filière du secteur halieutique dans laquelle plusieurs personnes se sont spécialisées.

Communément appelé "*bana-bana*", s'y s'active quiconque dispose des moyens financiers sans distinctions de sexe. Mais il est important de préciser que cette filière est dominée par les femmes. La transformation artisanale concerne les poissons frais achetés par les femmes auprès des pêcheurs.

Les principales techniques de transformation artisanales utilisées par les autochtones sont : la *salage* et la *fermentation*. Le *fumage*, le *braisage* et la *cuisson* sont des techniques utilisées par des transformateurs étrangers installés dans le village depuis quelques années.

La technique du *tambadiang* par exemple, consiste à écailler les poissons, les faire séjournés dans de l'eau mélangée avec beaucoup de sel pendant 24h : c'est la fermentation. Le poisson est ensuite lavé à l'eau douce et sécher au soleil sur des claies.

Tous comme les produits frais, un quart des produits transformés est consommée localement et le est commercialisée dans des "*louma*" à *Passi* ou à *Kaolack*.

Cette filière dérivée de la pêche a connu un essor du fait du développement de la pêche artisanale. Cette évolution est bien sentie par les femmes de Niodior qui disposent d'un centre de transformation équipé avec des machines modernes. Ce centre regroupe les femmes du village en GIE pour la transformation et la commercialisation des produits halieutiques. Par contre, leurs homologues de Bétenti n'en disposent pas. Contrairement à Niodior, nous y avons remarqué une faiblesse de la dynamique organisationnelle car toute les productrices et transformatrices travail individuellement.

4) La pêche exceptionnelle : la chasse au lamantin

Surnommé " la vache de mer", ce mammifère marin peut mesurer plus de trois (3) mètres et peser près de 2 tonnes. Cet animal mystérieux a longtemps été considéré comme un être mystique du monde marin. Déjà dans la Grèce antique, le lamantin à donner naissance à

la mythologie des sirènes, créatures fabuleuses mi- femme mi- poissons. En Afrique aussi, il est à l'origine du mythe de *mami wata*⁷², la femme poisson à la longue chevelure qui nage nonchalamment en diffusant une pale lumière (Bruzzone, V. T. 1997 : 54).

Nombreuse sont les légendes africaine qui raconte racontent l'histoire d'une jeune femme qui serait transformée en lamantin. Le mythe commun à toute l'Afrique occidentale voudrait que le lamantin fût une femme transformé suite à une situation honteuse. Surprise nue au bord de la rivière par un homme, elle se jeta à l'eau pour cacher sa nudité et se métamorphosa en mammifère marin.

Dans l'univers, Niominka, les animaux aquatiques deviennent les emblèmes du sacré à la fois faste et néfaste, interdit et dangereux, pur et impur. Ainsi le lamantin est un animal sacré que seuls les hommes initiés peuvent chasser. A ce propos nous avons eu à rencontrer le M Abdou Sarr⁷³ le maître chasseur attiré de lamantin (Niodior) et Ibrahima Diouf⁷⁴ (Bétenti). Il porte le titre de "*danna i léémar*" à Niodior et "*nyon danno*" à Bétenti. Nos deux informateurs nous précises acquérir le savoir occulte de la chasse aux lamantins de leurs pères. Donc on peut considérer ce savoir initiatique comme une tradition familial chez les Niominkas. Abdou Sarr précise que son père aurait appris cette chasse a *Siwo*⁷⁵ chez un vieux qui aurait reçus cette connaissance des "*jiins*" en Guinée Bissau. Ainsi, les jaxanooras sont les grands chasseurs de lamantin dans le domaine insulaire car étant des *yaal xoox*⁷⁶. Seuls les hommes initiés peuvent chasser le lamantin car la connaissance des seules techniques de pêche est inopérante dans une telle chasse sans la maîtrise de la parole secrète.

Les chasseurs de mer partent la nuit avec les harpons en prenant des mesures de protection magique. Après repérage du mammifère, le chasseur saisi le harpon en récitant des incantations avant de frapper. Harponné, l'animal va au fond de l'eau ; et pour le faire remonter à la surface, le chasseur récite d'autres mots magiques. D'après nos informateurs, quand l'animal est blessé, il crache une substance qui peut provoquer une perte de la vue ou des maladies dermiques. Pour ce faire, le chasseur neutralise l'énergie que libère le corps de l'animal par des incantations. Par des mots magiques aussi le chasseur ordonne à l'animal de rejoindre le rivage du village. La capture d'un lamantin était un véritable festin au village.

⁷² Créature mythique chez les peuples de l'eau en Afrique de l'ouest, la mère des eaux à qui les pêcheurs doivent sacrifier pour apaiser les flots et rendre la pêche fructueuse

⁷³ Entretien réalisé le 2 juin 2016

⁷⁴ Entretien réalisé le 27 avril 2017

⁷⁵ Îles du Gandul

⁷⁶ La traduction littérale de ce terme donne « un personne grande tête ». On peut en déduire une personne qui a la capacité de voir au-delà des phénomènes naturels, capable de comprendre le surnaturel.

Chassé pour sa chair et son huile, le lamantin est aujourd'hui une espèce menacé d'extinction comme tous les autres mammifères marins. Il peut arriver qu'il soit chassé en Afrique pour des besoins de cérémonies traditionnelles. La considération mystique de l'animal peut constituer une manière de limiter sa capture et d'assurer indirectement sa protection. Toutefois, sa capture est formellement interdite par la loi sous peine de sanction et d'amande.

Aujourd'hui cette chasse est abandonnée à cause des mesures de protection qui interdisent la chasse à ce mammifère tout comme la tortue. Par contre, cette dernière continue d'être capturée clandestinement. La vente de la viande de tortue se fait dans la plus grande discrétion à l'insu des agents des eaux et forêt.

5) Mythes et légendes autour des lieux de production

La pêche est avant tout une activité traditionnelle et culturelle comme la chasse et la forgerie, la fonderie et la poterie. « *Dans l'imaginaire collectif séréère, la mer et les eaux ou les vents et les courants sont dangereux et violents, deviennent symboles du monde invisible. Les marais, les étangs les fleuves les bolons, la mer profonde sont peuplés d'esprits aquatiques* ⁷⁷ ». en se basant sur des faits historiques véritables, vécus par l'individu ou par le groupe social, l'homme a pu formuler l'hypothèse selon laquelle il existerait dans l'univers, en l'homme, ou en dehors de l'homme une réalité invisible instruite de la nature des existants sur lesquels, s'interroge ou pourrait s'interroger l'homme, et qui par de voies de communication appropriées, instruisait l'homme de la nature et de la production de certains existants du monde (Gnane, S.2000 :11).

Dans les îles du Saloum, particulièrement à Niodior et à Bétenti, le recueil des traditions orales combinées aux travaux d'Adama Djigo nous rapportent l'existence de mythes et de légendes portant, sur les amas coquilliers et certains bolons considérés comme des lieux sacrés parce supposés être le refuge de certains pangool ou de certaines forces maléfiques. C'est ainsi que nous avons recueilli la légende de ***Njalmé Njorène, du Ninka Nanka*** et de bolons dits hantés.

Selon les traditions orales, il habitait un personnage plus ou moins mythique à Diofandor plus précisément à Ndiorème (A. Djigo, 2000). L'histoire de cette créature légendaire qui se nommait Njalmé Njorène est très liée à l'origine des amas coquilliers. Selon la légende,

⁷⁷ Djigo, A (patrimoine culturel et naturel de la réserve de biosphère du delta du Saloum(RBDS) : Etude de quelques croyances, pratiques traditionnelles stratégies de production. 2001 : 9

ce géant capable de voyager à pied d'une île à une autre à travers les bolons, était un tisserand qui vivait de la récolte des mollusques. La croyance Niominka désigne *Njalme Njorène* comme étant l'édificateur des accumulations de coquillages protohistorique que l'on retrouve actuellement dans tout le delta du Saloum. Cette légende, jadis très ancrée dans l'imagination populaire aurait perdu aujourd'hui toute sa célébrité. Selon Safiétou Sarr, elle a permis pendant longtemps de moduler des comportements et empêcher toute activité destructrice sur les amas. Mais aussi une protection et une conservation de ces sites.

Les Niominkas comme la plupart des peuple africains, admettent l'antériorité des génies sur la terre, dont les îles, les eaux les marécages, les forêts etc ; se trouvent être leur habitat. Ainsi Dans le domaine insulaire saloumien, il existe des lieux considérés comme le domaine réservé aux *Ninki Nanka*.

Les descriptions de la créature montrent que c'est un reptilien à plusieurs têtes et semblable à un dragon chinois. Les avis sont partagés sur sa forme mais tous les témoignages suggère l'existence de cette animal mystérieuse qui vit au sein d'une nature de type mangrove ou qui se glisse sous terre. L'apparition de monstre fabuleux est se manifeste toujours par des dégâts désastreux. Des témoignages recueillis à Bétenti n'ont pas manqué de citer des bolons habités par le Ninki Nanka. C'est le cas du bolon nommé "*Doumbal*" Situé entre Missirah et Bétenti (Djigo, A.2000 :48). Selon un témoin qui nous a demandé de terre son nom⁷⁸, le bolon est habité par un Ninki Nanka ; et on raconte que les entêtés qui s'y sont rendus ont trouvé la mort par ce qu'apeurés par ce qu'il ont vu et qu'ils n'ont pas osé raconter. Notre informateur ajoute que son grand père fut parmi les victimes de ce monstre au même endroit et qui lui a couté la vie. De ce fait, les pêcheurs évitent ce chenal de même que les femmes qui pratiquent la collecte des mollusques.

Contrairement au "*monstre du loch Ness en Ecosse*" communément appelé "*Nessie*" qui est une véritable attraction pour les gens qui scrutent les bords du lac en espérant l'apercevoir, *le Ninki Nanka* est source de terreur et de malédiction chez les Niominka. Ce monstre ne peut donc être inclus dans le panthéon animique reptilien de la Sénégalie car aucun culte ne lui est rendu et personne n'avait le courage d'approcher les lieux désignés comme étant sa demeure.

⁷⁸ Interrogé le 28 avril 2017

A ces mythes et légendes s'ajoutent les mauvais génies. A Niodior, le *bolon de Toumbé* situé au nord du village est très redouté des pêcheurs à cause du génie malveillant qui l'habite et qui peut se transformé en n'importe quel espèce animal ou végétal. D'après Djibril Ndong ⁷⁹ âgé de 51 ans, il est interdit même de fréquenter Toumbé le jour du Jeudi et le vendredi et aux heures telles que : l'aurore, en mis journée, et au crépuscule Au risque de d'attraper dans ses filets un montre marin ou de faire une rencontre désagréable. Le pêcheur pourrait tomber malade d'un mal incurable jusqu'à ce que mort s'en suit. Nos informateurs n'ont pas manqué de nous donner des exemples de victimes dans le village et de préciser que le génie de Toumbé n'accepte guère des offrandes. Grace aux informations de la prêtresse Safietou Sarr, et aux travaux de Martin et Becker nous rapportons ici l'histoire du site de Toumbé.

Le village de Niodior était d'abord installé à Toumbé qui se situe au sud de l'actuel village. Bandé (fondatrice du village) et sa sœur y vivaient. Un jour, l'enfant de Bandé arracha le bracelet en argent du fils de Dado qui se perdit et ne put être retrouvé malgré les multiples de recherches. Dado exigea de s sœur le remboursement du prix du bracelet. Chose que Bandé refusa au début prétextant qu'elles sont de la même famille. Mais devant l'intransigeance de Dado, elle obtempéra. C'est à partir de ce jour que bandé quitta Toumbé pour aller fondé *Damal* sur l'actuel site du village car la cohabitation avec sa sœur était devenu désagréable. Dado resta seule à Toumbé ou elle mourut. On raconte que sur sa tombe à pousser un tamarinier. Cet arbre est considéré dans la culture africaine comme un arbre qui abrite toujours les mauvais génies. Selon notre informatrice, c'est l'esprit de Dado qui s'est réincarné dans le génie de Toumbé et qui continu toujours a manifesté son intransigeance envers les humains.

Mythe ou croyance, en tout cas, ce sont des réalités culturelles pour les Niominkas. A l'image des génies locaux chez les peuples vivants le long du littoral sénégalais comme "mam Ndew a Jiloor, Mama nguedj a Joal fadiouth, mam mindiss à Fatick, mam Njaré a Yoff, mam coumba Lamb à Rufisque, mam coumba bang à Saint-Louis etc", la population de Niodior et de Bétenti croit en l'existence de génies bienfaisants.

Sanghomar se trouve en face des villages du *Xirena*. Cette île s'est formée en février 1987 après la coupure de la flèche littorale au niveau de *Lagoba* au sud de *Jifère*. C'est un aussi un site historiquement connu comme étape dans les migrations vers les îles du saloum ;

⁷⁹ Interrogé individuellement le 22 avril 2017 au quartier mbin maak de Niodior

particulièrement celles des villages de Niodior et de jonwaar. En atteste des éléments symboliques de la croyance locale qui s'y trouvent

La pointe de sanghomar, est le siège de "*Mariama sanghomar*», *génie* protectrice des îles du saloum. Elle représenté sous la forme d'une *déesse indienne* sur des photos qu'on nous a montrées. La visite de ce sanctuaire de la religion traditionnel nous a permis de faire des observations et par la même occasion faire un pèlerinage⁸⁰. Le culte de ce lieu est assuré par la famille *Simala de jonwaar*. Le génie titulaire des lieux, reçoit souvent la visite de nombreuses personnes qui lui font des offrandes en nature au pied d'un baobab (colas bougie et des pièces de monnaie trouvé sur place). Non loin de l'arbre se situe un puits dont l'eau sert de liquide purificateur pour les pèlerins. A une centaine de mètre du puits est érigé un rectangle à usage de "*mosquée*" pour les recueils et les prières. On y trouve aussi une chambre construite en dure pour les besoins des retraites spirituels.



Figure 7 : Offrandes déposés au pied d'un baobab à Sanghomar



Figure 8. : Puits d'eau pour les libations a Sanghomar

⁸⁰ Voyage d'étude, du 9 Mai au 5 Juin 2016, dans les îles du Saloum (Niodior, Jiloor-simale-pointe de Sangomar).



Figure 9. : Espace de prière à Sanghomar.

Sur l'image, on voit un pèlerin entrain de prier et derrière lui se trouve un local pour les retraites spirituelles.

Figure 10. : moment de prière et d'offrande. Des étudiants déposants des pièces de monnaies comme offrande au sanctuaire de Sanghomar.

Les mêmes rituels ont été observés à *Simal*, village fondé par le *simalas* bien avant l'arrivée de maissa waly dione dans le sine. C'est cette meme lignée qui officie les rituels. Ils consiste a purifié la personne dans les "*eau lustrale de la source au lamantin de simal*"⁸¹ ». cette source d'eau douce se trouve cote a cote d'un bolon ; et pourtant leur eau ne se mélange jamais, d'où son caractère pur et sacré.

⁸¹Diouf. I « lieux de cultes, rites, sacrifices et prières à Rome et en milieu sérères : études comparative », Mémoire de D.E.A, FLSH, Département d'Histoire, UCAD, p8



Figure11. : la source aux lamantins. Sur cette image on peut voir la source d'eau douce à proximité d'un bras de mer entouré par une végétation de mangrove.

Figure 12. Pèlerins en train de se purifier avec l'eau de la source

Le génie de Mbangurus cité à Bétenti se manifeste par une lueur qui traverse derrière "Kookoo" toute les nuits et qui veille sur le village. A ce génie, il n'est voué aucun culte traditionnel. A cet effet, il semble que les socés du Niombato se sont beaucoup détachés de la relation traditionnelle contrairement aux sereers du Gandul et du loog.

III) LES CROYANCES SOCIORELIGIEUSES ET CULTES TRADITIONNELLES

Les sites et bolons sacré ont des rapports symboliques et particuliers avec les populations. C'est le cas de plusieurs sites d'amas coquilliers dans le domaine insulaire. Les buttes de coquillage des îles du Saloum sont avant tout des sites archéologiques. Mais, Outre leur caractère archéologique, ces sites coquilliers ont une dimension sacrée en ce sens que certains d'entre eux sont porteurs d'esprits (*pangols*) et font objets de pratiques cultuelles telles que des libations.

1) Le culte des pangols

Les sereer sont toujours restés attachés à leur ancienne religion du terroir. Celle-ci est basée sur la vénération d'un être surnaturel *Rog Sen*⁸² et sur le culte des ancêtres (*pangols*). Les *pangols* sont représentés à travers leurs sièges symbolisés par des éléments naturels et matériels (arbre, mer, fleuve, soleil, terre...).

Selon l'abbé Jacques Seck, cité par le Révérend père H, Gravrand (1990), le terme *fangool* se rattacherait à "*fang qool*" ou "*fang ngol*" et qui signifie quelque "*la chose de souche sacrée*". A ce propos, Faye, L. D, (1983), estiment que le terme pangol désignerait *l'esprit des ancêtres qui auraient été mutés en serpent*. Diouf, G. A (1983), considère les *pangols* comme des divinités intermédiaires entre *Rog* et les hommes. D'après Martin et Becker en (1979), les *pangols* peuvent désigner, un emplacement où se déroulent des réunions saisonnières ou exceptionnelles, une tombe, un sanctuaire établi par un ancêtre d'une famille, etc. Quel que soit sa signification, le *fangool* est pour les sereers, le socle sur lequel reposent les activités fondatrices de la vie des hommes et des réceptacles dotés d'une énergie vitale.

Dans les îles du Saloum, les *pangols* s'observent souvent auprès des baobabs se trouvant sur des amas coquilliers et près des cours d'eaux. Exemple, nous pouvons citer des buttes de coquillages de *Fandanga*, le site de *Péthiala* qui se trouve à Niodior et qui abritent des lieux de cultes. A Bétenti, nous pouvons citer *mbadat* qui se trouve sur le site de *suukotoo*. Même si la religion rationnelle est abandonnée à cause de l'islam, des cultes sont rendu aux génies de ces sites sacré jusqu'à nos. Ils sont pris en charge par les lignées maternelles qui leur sont apparentés et qui assurent les cultes. Leur accès est interdit à toute personne n'étant pas apparentée au *fangool*.

⁸²Terme sérère qui signifie quelque chose qui est omniprésent, terme par lequel ils désignent le " Dieu suprême"

2) La sacralisation des sites

Safietou Sarr âgée de 80 ans est la grande prêtresse et la "yaal-pangool"⁸³, à de Niodior. Au cours d'un entretien, elle est revenue sur les motifs de sacralisation de ces sites dites porteurs de Pangols.

La tradition orale rapporte que le site de *Péthiala* aurait été fondé, par les familles *Simala* et *Pata-pata* de Niodior. La prêtresse soutient que *Péthiala* fut édifié à l'époque de *Bandé Ñambo* et son groupe. Le site leur servait de dépotoir de coquilles d'arches et d'huîtres. Mais, Ils étaient étonnés de voir les amoncellements de coquillages disparaître d'un jour à l'autre, sans qu'il ait une idée du responsable de ces actes. Un jour, le génie des lieux fit son apparition sous la forme d'un homme en leur apprenant être l'auteur de la disparition des coquillages car étant son lieux d'habitat. Selon la légende, c'est depuis lors que les habitants rendirent les lieux sacrés et commencèrent à vénérer le génie par des libations. Le *fangool* de Péthiala est appelé *Ngonolie*, mais d'après notre informatrice, son vrai nom est Boucar Diouf, il serait originaire du sine.

À propos de leur sacralisation de site, nous avons jugé nécessaire de faire une confrontation entre la tradition orale et les sources écrites. À ce propos, la version de F. Lafont (1938) fait remarquer en effet, que le *fangool* dénommé *Mboulané*⁸⁴ serait l'une des filles de *Bandé*. Pour éviter qu'elle s'évade, sa maman l'aurait caché sous un canaris et à son retour, cette dernière transformée en Baobab. C'est de cette façon que le baobab y compris le site furent rendus sacrés par les membres de sa famille.

Le colonel Mamadou Lamine Sarr (2014), a lui aussi abordé cette question de la sacralisation de ce sites en ces termes : «*Ces filles de Bandé voulaient à chaque fois suivre la princesse dans ses déplacements et posaient d'énormes problèmes de gardiennage à la base arrière. Quand Bandé en fut informée, rapporte la légende, elle ordonna de les mettre dans deux canaris renversés et séparés, jusqu'à son retour. L'expérience ne se fera qu'une seule fois car les deux filles peules à la surprise générale se transformeront en baobabs. Ces baobabs jumeaux appelés Mboulané sont encore sur le site de Péthiala. On peut manger de leurs fruits à condition de jeter les graines dans la mer. Si quelqu'un déroge à*

⁸³ Gardienne des pangols en sereer

⁸⁴ Baobab qui se trouve sur le site Péthiala et qui abrite un fangool

cette règle, dit-on, il verra un incendie s'allumer et se propager dans sa concession.» (Sarr M, 2014).

Il y'a lieu de s'interroger donc sur toute l'histoire qui a présidé à leur implantation dans la région. Est-ce que les sites ont été de tout temps habités par ces *pangools* ? Ou bien sont-ils apportés par les différents clans, familles, ou lignées maternelles aussitôt pendant leur implantation dans le village ?

Le site nommé *Fadanga* est situé à 2,5km au Sud-est de Niodior. Il est un grand amas coquillier qui apparait sous la forme d'un rectangle. Ce site est le fruit d'une longue exploitation de deux types de mollusques ; *l'Anadara Senilis* (arche), et le *Gryphea Gasar* (huître de palétuvier) : « *qui ont fait depuis des siècles l'objet, d'une récolte intensive par l'homme*⁸⁵, [dans le delta du Saloum].». Il est bordé dans sa partie orientale ainsi septentrionale et méridionale, d'une mangrove très dense. A l'ouest il se situe à moins de 500m des terres cultivables. Entre ces deux espaces se trouve une bande de terre salée (tanne). Le site est surmonté par un regroupement de baobabs, visible de loin qui constitue.

Comme le précédent site et à l'image de la majorité des amas coquilliers du Delta du Saloum, *Fandanga* est un ancien établissement humain. Les observations *in situ*⁸⁶, ont permis de constater de nombreuses excavations liées aux activités anthropiques. Celles-ci ont considérablement métamorphosées sa morphologie physique. Selon ce témoignage de Thilmans G, (1997) : « (...) *l'amas dit Fandanga était frappé d'interdits lorsque nous le visitâmes en 1982 et les habitants nous reprochaient de l'avoir abordé. Actuellement un sentier le traverse. Il est fortement exploité et l'on aperçoit un fémur d'un tumulus tronçonné* » (1997 : 26). Sur ce site ce site se trouve un immense baobab habité par des esprits ; auquel est associée toute une histoire socioculturelle. On raconte aussi que sur l'amas existe un point d'eau douce dont personne ne connaît l'emplacement exacte. Il faut être chanceux pour le voir et si l'occasion se présente, la personne fait s'est ablution avec l'eau de la source pour se purifier avec pour bénéficier de ses bienfaits.

A l'instar des "*bois sacrés*" de *Péthiala*, l'amas de *Fadanga* serait un lieu hautement symbolique dans la vie socioreligieuse des populations surtout à l'époque où l'essentiel de celle-ci était des adeptes des religions traditionnelles. D'après notre informatrice, le site de

⁸⁵ Thilmans G, et Descamps C, 1977, « Amas et tumulus coquilliers du Delta du Saloum », p31.

⁸⁶ Visite de terrain effectuée le 11-Mars 2016

Fandanga serait historiquement et culturellement lié à la même famille *Simala* considérée par la tradition comme la préposée des cultes. L'histoire de sa sacralisation est à mettre en relation avec celle de la fondation du village de Niodior. Le *Tim Simala* s'est approprié de quelques terres par le droit du feu. Soucieuse de garder jalousement ses terres et de s'assurer de les mettre en valeur, elle y surmonta un *fangool* dénommé *Fandanga* dont le site porte le nom. Cette marque d'appropriation et d'appartenance aurait servi de modèle à toutes les lignées du village. D'après les informations obtenues c'est de cette façon que beaucoup d'amas ont été surmontés de lieux sacrés. La prêtresse Seynabou Sarr dit ignorée l'histoire de sa sacralisation et aucun document antérieur ne la mentionné. Elle précise aussi que les fonctions de chargé du culte qu'elle exerce sur site lui ont été confiées par les membres de la lignée *Simala* car elle est du *Tim Jaxanoora*. Ainsi des rituels sont organisés en faveur des esprits sous la houlette des lignées propriétaire.

Le contrôle de l'environnement n'était pas simplement lié à des questions de richesse mais également à des soucis religieux. Ainsi l'aspect social très développé prend la forme d'actions rituelles sur l'environnement dans l'intérêt de la collectivité (Dupire, M. 1991 : 58). On peut également noter que le soin apporté par la société Niominka dans la préservation de leur environnement végétal et animal dépasse le cadre religieux. Du control rituel de l'environnement, on passe insensiblement à sa protection. L'exploitation en carrière des amas coquillier du delta du Saloum en est un exemple pertinent. La relation entre sites et population a relativement évoluer ces dernières années. L'islam et le changement des mentalités ont eu un impact sur la valorisation des sites d'amas coquilliers. Essentiellement de confession musulmane, les populations de Niodior Bétenti, s'intéressent de moins en moins aux sites sacrés sauf à ceux qui abritent des *pangols*. Cette situation a conduit à une banalisation et à la profanation de beaucoup de sanctuaires. A cela s'ajoute les problèmes de la modernisation. La modernisation en corrélation avec le développement, participe activement à la destruction des amas par leur surexploitation soit pour les constructions d'habitats soit pour améliorer un peu leur condition de vie. La vente des coquillages constitue la troisième activité lucrative des populations derrière la pêche et l'agriculture (Benga. A, 2006).

3) La cérémonie de libation

Dans ces cérémonies Les pratiques culturelles sont particulièrement remarquables. D'après les informations recueillies auprès de Safiétou Sarr les connaissances occultes sont au centre même de ces cérémonies culturelles.

Au moment de l'invocation des divinités, les femmes préposées aux cultes sont habillées en tenue traditionnelle, portent avec elles *sept coquilles de Cymbium*, (*A thiangoor*). Elles se tournent vers le levant, les genoux à terre, têtes nues sans voiles, avec un langage dont le mystère n'est accessible qu'aux initiés. A ces litanies se superposent des formules coraniques. L'association de versets coraniques rend compte de l'évolution du rituel. Tout ceci est accompagné par des danses et des chansons. Les jours fastes pour des manifestations des *pangols* sont les lundis et les jeudis. Il y'a pas un calendrier fixe mis au point pour les rituels. Elles peuvent donc ce tenir à tout moment dans l'année à chaque fois que le besoin se fait sentir. La prêtresse précise que la cérémonie n'est pas ouvert au publique. C'est pourquoi elle se déroule dans l'espace sacré.

Les offrandes sont souvent des *beignets* préparés à base de mil sans saveure, du lait et quelques pièces d'argent. Ces offrandes sont déposées ou versées dans de pot en céramique (*Mbokin*). Il convient de préciser que dans ces "bois sacrés", les sacrifices d'animaux n'y sont point pratiqués. Selon les croyances populaires ces esprits surnaturels sont des musulmans et n'acceptent point les sacrifices qui exigent à verser du sang d'un animal ou d'un homme.

La société *Niominka* comme bon nombre de sociétés agraires, voue un culte a des êtres surnaturels. Une réjouissance collective est toujours espérée par la collectivité. C'est ainsi qu'en échange des offrandes et des libations accomplies à leur faveur, les *pangols* leurs assurent protection et interviennent efficacement dans divers domaines tels que : la pluie pendant l'hivernage, l'abondance des activités de subsistances (agriculture et pêche), la paix, l'entente sociale et la prospérité. A effet, la prêtresse évoque une anecdote lors de la construction du pont qui relie Niodior à Dionewar. Les ouvriers ont vu plusieurs fois leur fondement écrouler au jour d'après. Mm Sarr nous affirme que *Ngonolie* avait demandé des offrandes à ce sujet ; la population n'ont pas tenu compte de ses prédications. Mais quand la chose devenait inquiétante, les gens se sont tournés vers elle pour procéder aux libations. C'est à partir de ce moment que les travaux ont pu continuer jusqu'à leur

achèvement. Aujourd'hui, ce pont facilite la traversée à pied, en moto, en bicyclette, en charrette ou à dos d'âne entre les deux villages.

La culture matérielle dans cette cérémonie rituelle a beaucoup attiré notre attention. Notre informatrice nous en a montré quelque une que nous avons photographiée. Ce matériel est constitué entre autres par les *coquilles de Cymbium* appelés (*A thiangoor*) en sereer. Cette coquille à la forme bivalve joue le rôle de canari, pour le stockage de l'eau pour les génies. La présence de cette coquille de mollusque renvoie à la présence des organismes marins dans toutes les dimensions de la vie des Niominkas. Ils y'a aussi des pots en céramique, (*Mbokin*). En Sénégambie, les pots en céramique sont très fréquents dans les sociétés traditionnelles et conservatrices. En effet, nous avons eu à faire des études ethnographiques sur leurs techniques de fabrications dans des sociétés tels que les pays Baynouns et les Bedik à l'occasion de voyages d'étude. Ces récipients de tailles et de dimensions variables font office de conservations de l'eau dans les villages insulaires malgré la modernité.

Les instruments utilisés dans ces lieux de cultes remplissent généralement les mêmes fonctions que les précédents : bain rituel. Ils sont entre autres desalebasses, des vases, sauts. Laalebasse, est un instrument à fonctions multiples pour les ménages. Son usage pour la conservation du couscous et des aliments constitue sa fonction première. Elle symbolise aussi "*l'émergence*" car étant le fruit d'une plante rampante.

Les principaux acteurs des cultes sont les femmes. Elles sont les prêtresses des cultes. Ici l'initiation concerne que les femmes et les jeunes filles. Tandis que les hommes et les étrangers sont des profanes. Ça apparaît paradoxal de voire les femmes être les seules personnes habilitées à y accéder dans la mesure où dans la plupart des sociétés traditionnelles africaines, le pouvoir politique, et religieux sont en principe dévolus aux hommes. Ces derniers peuvent y accéder seulement en cas de force majeure. On peut y être accepté sinon on est malade ou si on est atteint par un esprit maléfique qui nécessite sur autorisation de la prêtresse de consulter *le fangool*.

Au terme de cette étude, on remarque la présence de l'eau dans presque tous les rituels. Cela est compréhensible car l'eau est source de vie. C'est dans ce contexte d'étude du symbolisme de l'eau que le révérent-père Henry Granvrand dans son étude *le symbolisme Sérér*, par de l'eau "*fo-fi*" comme un symbole de la vie et purification chez les

sérères. L'eau des purifications "o bogdah " sert à chasser le mal et les esprits maléfiques. Ainsi le bain dans une eau courante désintègre le mal et l'emporte au loin. L'eau de la première pluie conservée pendant la saison sèche donne longévité au nouveau-né. C'est la même perception qu'ils ont sur les produits halieutiques. Les coquillages, mollusques sont attachés à la féminité et font offices de talismans et de voyance (cauris). La d'ailleurs la morphologie de la coquille ou de la chaire de certains mollusques ressemble au sexe de la femme.

Les rituels se rapportant à l'eau ne se limite pas seulement chez les sereers. Depuis l'antiquité, Le *Nuun*⁸⁷ était considéré en égypte pharaonique comme le lieux de naissance de la vie. dans son étude comparative des « *Cours d'eau et croyances en Égypte pharaonique et en Afrique noire moderne* » (2006 : 133) Sarr, M. N, à mentionner le culte célébré en honneur au dieu du Nil : "Hapy". « *Ces offrandes étaient composées de denrées alimentaires, d'animaux domestiques, des fleurs de lotus, de l'encens, du pain, de la pâtisserie, des gâteaux et peut-être de la statue du dieu Nil, des fruits, des amulettes en vue d'éveiller et d'entretenir les forces de la crue, des figurines féminines afin de provoquer le rut du grand Nil aux vagues puissantes qui se lance sur la terre et engendre l'Égypte* ». En plus d'être des formes de manifestation de la religion traditionnelle africaine, tous ces pratiques ont servi de moyens aux populations à préserver et à sauvegarder leur environnement naturel.

4) les nouvelles mesures de protection.

Au Sénégal, la loi No 98-32 portant code de la pêche maritime stipule en son article 3 que " *les ressources halieutiques des eaux sous juridiction sénégalaise constituent un patrimoine national. Le droit de pêche dans les eaux maritimes sous juridiction sénégalaise appartient à l'Etat qui peut en autoriser l'exercice par des personnes physiques ou morales de nationalité sénégalaise ou étrangère* ». La gestion, la conservation des ressources halieutiques est donc une prérogative de l'Etat. C'est dans cette lancée qu'il a mis en œuvre des politiques qui définissent les systèmes d'exploitation durable des ressources pour préserver l'écosystème marin. La conservation de la biodiversité met aussi en contribution des organisations locales, des structures étatiques et des O.N.G environnementales. C'est dans ce contexte que le centre pour la gestion intégré des maritime et côtière (GIRMAC) financé par la Banque Mondiale et d'autres bailleurs de fond est installé à Bettenty pour l'encadrement et

⁸⁷ Terme qui désigne en Égypte pharaonique, les eaux du Nil.

le contrôle des pêcheurs. Il accompagne aussi les pêcheurs à ce doté de matériels de pêche et d'équipements moderne.

Face à la pression exercée sur l'exploitation de l'environnement naturel en général et en particulier sur les ressources halieutiques, leur gestion devient imminente. Face à cette situation avec des conséquences néfastes sur la biodiversité, un nouveau système de protection moderne est mis sur pied. Il s'agit des aires marines protégées (AMP). Définies par l'UICN comme *«tout espace intertidal ou infratidal ainsi que ses eaux sous-jacentes, sa flore, sa faune et ses ressources historiques et culturelles que la loi ou d'autres moyens efficaces ont mis en réserve pour protéger en tout ou en partie le milieu ainsi délimité»* (IUCN, 1988).

Depuis 2002, la DPN⁸⁸ a étendu son réseau avec la création de cinq (05) Aires Marines Protégées dont l'une d'elle, *l'AMP de Bamboung* se situe dans la zone insulaire des îles Bétenti. Les aires protégées sont créées par décret ou arrêté et sont dotées d'un règlement intérieur qui organise les modalités de gestion.

A la direction de l'aire marine protégée de " bamboung" qui se trouve à Toubacouta, l'adjoint au directeur de l'AMP, le lieutenant Cheikh Diagne⁸⁹ nous fait savoir que l'instauration d'une AMP s'accompagne fréquemment de mesures de régulation de l'accès à des zones où la pêche fait l'objet de restrictions spécifiques. C'est pourquoi la mission de conservation de l'environnement marin nécessite une maîtrise de l'espace pour gérer le développement durable et la diversité écologique du domaine marin.

Les AMP font aujourd'hui l'objet d'une attention particulière de la part des chercheurs en Halieutique et des gestionnaires des pêcheries. Cet intérêt vient notamment du fait que, malgré

La multiplicité des instruments d'aménagement mis en œuvre à travers le monde, les Problèmes de surcapacité et de surexploitation ainsi que les conflits qu'ils génèrent n'ont pu être évités dans la plupart des pêcheries (Sarr, O. 2005 :11).

Toutefois, la considération des savoirs écologiques locaux et leur valorisation apparaît comme une solution pour la gestion des écosystèmes marin et côtiers. En effet, les stratégies officielles de conservation, de protection et de sauvegarde de l'environnement adoptent généralement des attitudes d'ignorance et une distanciation vis avis du patrimoine endogène

⁸⁸ Direction des parcs nationaux

⁸⁹ Interrogé le 13 février 2016 à la direction de l'aire de marine protégé de keur bamboung à Toubacouta. L'entretien s'est fait en présence du sergent Oumar Faye, du sergent Pape Sarr, du sous-lieutenant Fodé Sissokho et du sergent Moctar Gueye qui était en stage.

(Gadou, Y. D. 2016 : 32). Nous considérons que s'il y a échec de beaucoup de projets de protection des ressources naturelles, c'est parce que les connaissances ancestrales sont le plus souvent ignorées par les experts. D'après le lieutenant Diagne la culture et les savoirs endogènes sont prisent en compte dans la gestion des ressources dans les îles du saloum, avec l'intervention d'un comité de sage formés par les villages membres de l'aire marine protégé de bamboung. En effet, l'Homme représente une partie intégrante de son environnement et ne peut être exclu de son système de gestion.

Toutefois, la création d'une réserve permet le repeuplement de la zone exploitée grâce à un transfert de ressources de la réserve vers ladite zone par des mécanismes divers, en particulier par la migration des individus. La pêche profite de ce transfert qui permet une augmentation des captures. Il paraît même que les acteurs les acteurs Niominka sont favorables à la régulation de l'accès à la ressource si cela repose sur le partage des responsabilités et le respect des traditions endogènes. L'acceptation de ces mesures par les pêcheurs démontre que les acteurs ne sont pas contre la réglementation de l'accès à la ressource. Cette perception des pêcheurs artisans a été surtout favorisée par la promotion d'une organisation interne leur permettant avec l'appui des partenaires, d'identifier des mesures concrètes pour l'instauration de moyens de régulation.

Outre ses conséquences sur le secteur halieutique, une AMP est aussi considérée comme un outil de développement économique. Elle représente en effet une opportunité de diversification économique, car elle favorise la promotion d'activités telles que l'écotourisme dont nous avons eu à faire le constat à travers nos différents voyage d'études dans l'aire marine protéger de *keur bamboung* (juillet 2013 et juin 2014).

Sur le plan social, la création d'une AMP peut faciliter le règlement des conflits, notamment dans la pêche, en facilitant la mise en œuvre d'actions collectives grâce à l'implication des usagers dans la gestion des ressources (Sarr, O. 2005 : 12). C'est la raison pour laquelle nous considérons que l'intégration des savoirs endogènes et des pratiques traditionnelles dans les politiques nationales de protection des ressources environnementaux sera un apport considérable dans la préservation de l'environnement du domaine insulaire.

Au terme de ce chapitre, nous pouvons retenir qu'au-delà du caractère économique, la chez les niojoooras et chez jaamdooras et reflet des valeurs et des croyances de la société. Les systèmes traditionnels de pêches ont permis à la protection des bolons et la conservation de la biodiversité.

Ainsi, il serait intéressant de voir quels peuvent être les apports des savoirs locaux, ceux des Niominka et Socé, dans la dynamique globale de conservation de la biodiversité

écologique.

Au moment où des plans de gestion de la mangrove sont en train d'être conçus, il serait bon d'intégrer les savoirs écologiques endogènes dans le processus de leur conception et de mise en œuvre. Si ce que l'on appelle aujourd'hui "le respect de l'environnement" et la "gestion durable des ressources naturelles" a des cas équivalents dans des cultures et sociétés dites traditionnelles (régies par des logiques endogènes et anciennes), c'est parce que ces dernières étaient fondées sur une conception, des règles et valeurs qui impliquaient voire édictaient un rapport harmonieux ou équilibré avec la nature (physique, animale et végétale)». En voici quelques illustrations : La sacralisation des sites fait que ces derniers même si ce n'était pas l'objectif recherché sont aujourd'hui les moins agressés dans la communauté rurale. L'injonction des génies protecteurs a favorisé le contrôle des Bolong par les Niominkas la limitation de l'exploitation des ressources aux autochtones et la limitation de l'exploitation. De plus, l'islamisation des sociétés traditionnelles sœurs a introduit un rapport de type nouveau entre l'homme et la nature parce que le fait de couper un arbre ou tout simplement des feuilles d'arbres sans en avoir besoin est associé à un péché. Celui qui abuse de la ressource végétale est selon le Coran un pécheur. En planter, c'est attirer la miséricorde divine sur soi, dit-on dans le texte sacré des musulmans. Ces représentations religieuses ont donc des incidences sur l'équilibre de la nature. Les savoirs écologiques locaux présentent un intérêt bien particulier mais il faut se garder de faire de l'ethnologue. Et puis, il y a chez les Niominka une forte croyance selon laquelle la mangrove est un don de Dieu. Par conséquent, la pérennité des ressources qu'elle génère est garantie par une divinité.

L'évolution de la pêche artisanale est essentiellement liée à la crise agricole et à l'accès libre aux ressources pour la pêche artisanale. Néanmoins, Un nouveau système de gestion des ressources halieutiques est mis sur pied. IL est basé sur le principe de la participation des usagers et vise et le renforcement des mesures de conservation par la création de nouvelles réserves marines. De cette gestion participative, émane l'implication des populations dans le secteur touristique qui pourrait être un facteur de création d'emplois en faveur des populations locales et réduire ainsi leur dépendance par rapport à la pêche et à l'agriculture.

CHAPITRE III: LA RECOLTE ARTISANALE DES MOLLUSQUES

Abstracts

Niodior and Bettenty each have a female population that plays a major role in the household economy, given the mobility of men in Niominka country. When men are subjected to this difficult exercise, women, the guardians of traditions, are called upon to meet the basic needs of their families (Benga, A. 2006: 146). Insularity and the vagaries of life force many households to depend on the harvesting of shellfish resources. The harvesting contributes enormously to the food and economic security of these populations. Temporary villages or kaad (Sereer) are periodic dwellings. Most often established near mudflats. They are occupied only on a temporary basis (Only the dry season), hence their name "seasonal villages". They differ from permanent villages by their choice of site, social organization, work organization and habitat.

I: LA CUEILLETTE DES MOLLUSQUES

La récolte coquillage comestibles débute généralement juste après la saison des pluies. Cependant, le début de cette activité en saison sèche n'est pas unanime. Les femmes de Niodior commencent en mi-novembre, tandis que celles de Bétenti débutent un peu plus tôt en mi-octobre. La récolte qui se poursuit jusqu'aux mois de juin-juillet devient intensive aux mois de mars, avril et mai. Les raisons de cette répartition temporelle de l'activité malacologique s'expliquent par deux faits essentiels :

- D'abord les collectrices sont préoccupées par les travaux champêtres durant l'hivernage à l'exemple des femmes de Bétenti qui pratiquent une agriculture de l'oseille, et de riz.
- Ensuite il est impossible de faire sécher convenablement les mollusques pendant l'hivernage, après la récolte à cause des pluies qui constituent le principal obstacle pour le séchage des mollusques. En effet, même si l'on suppose qu'il est possible de

collecter sous la pluie, il n'est pas envisageable de faire la préparation des mollusques durant cette période, car les risques de pertes sont nombreux. Les mollusques déjà récoltés ne peuvent pas durer plus de trois jours au risque de pourrir.

1- Les mollusques disponibles

Dans les bolons du domaine saloumien, la faune malacologique est très abondante. Les principales ressources coquillères exploitées dans les îles du saloum sont des espèces de l'écosystème estuarien. Ces espèces malacologiques représente une importante source de protéine. A cela s'ajoute leur intérêt économique. En effet ces mollusques font l'objet d'une bonne vente sur le marché plus souvent à l'état sec que frais.

a) l'Arche

Il est Plus connu sous les noms vernaculaire wolof de "*Paañ* ", "*i baañ*" en sereer et «*bossoo*" en socé .L'arche sénile était autrefois connue sous les noms de *Senilia senilis* puis *arca senilis* et aujourd'hui *Anadara senilis* (DESCAMPS C. ; 1989). Du point de vue morphologique, l'arche est un bivalve couvert d'une paire de coquilles triangulaire. Ce mollusque qui vie dans les biotopes lagunaires se ramasse sur les bancs de sable et dans les vasières en marais basse. Elle est la ressource la plus exploités dans les îles du saloum principalement dans nos villages d'études et mobilise la presque totalité des sorties de cueillette.



Figure 13 : des arches

b) Le Murex

Elle occupe la deuxième place dans les l'exploitation commerciale des produits halieutique. "*i nduufa*" en sereer, "*jandoufa*" en socé ou encore "*tuufeu*" est très prisé dans la cuisine sénégalaise comme condiment. Contrairement à l'arche qui ne s'exploite qu'en saison sèche, la cueillette du murex peut se faire durant toute l'année. Auparavant, la recherche de ce mollusque ne mobilisait que les femmes du troisième âge. Selon la tradition locale à Bétenti la récolte du murex par une jeune femme attire la poisse. Cette tradition n'est plus d'actualité car il arrive de voir même des filles mineures partir en pirogue ou à pied sur la vasière pour récolter des murex.



Figure 14 et 15: variétés de murex

c-) L'Huitre.

Il s'agit ici de l'huitre des palétuviers communément appelé "*yoxoss*" en wolof, a "*yuux*" en sereer et "*ngañaa*" en socé. *Gryphea Gasar* ou *Crosspostera Gasar* est une espèce qui a comme habitat naturel les racines des palétuviers. Ce mollusque est modérément exploité à cause des mesures de protection sur la mangrove. Les rares exploitantes ce limite au ramassage de ceux qui pousse dans la vase.



Figure 16 : Huitres de palétuviers

d) le Cymbium

Il n'existe pas de sortie spéciale pour ce mollusque pourtant très prisés par les femmes. Les captures se font au hasard lors de la cueillette des arches ou des murex. Il arrive aussi que des filets des pêcheurs qui raclent les profondeurs des filets les captures accidentellement. Dans tous les cas, il permet de se procuré un surplus de revenus aux femmes.



Figure 17 : Cymbiums dans leurs coquilles

A côté de ces coquillages comestibles, il existe ce qui sont cueilli pour d'autre fin. Il s'agit de petit coquillage ressemblant à des cauris (*à kodik en sereer*) pour en faire des colliers. Après fermentation, on sépare la chaire pourri et la coquille. Cette dernière est ensuite lavé et Persée pour servir de perle pour les cérémonies traditionnelles. Le même coquillage est aussi souvent attaché autour des reins des enfants et sert de gris-gris pour leur protection. Les coquilles des juvéniles d'arche aussi peuvent être utilisées pour les colliers. Pour ce faire, on fait séjourner les coquilles dans de l'eau douce pendant au moins un mois pour les décolorer et percer. Ces colliers sont vendus aux rares qui viennent à Niodior et à d'autres visiteurs de l'île.

2) LES PREALABLES A LA RECOLTE

A) L'Apprentissage

Les techniques de production ici sont à mettre en relation avec l'édification des amas coquilliers. En effet, le Delta du Saloum renferme d'importants sites d'amas coquilliers qui témoignent d'une occupation humaine et d'une économie de subsistance très ancienne. Il existe des amas néolithiques en Sénégambie comme ceux de l'embouchure de la basse Casamance. Par contre, ceux du delta du Saloum datent de la période protohistorique. Néanmoins nous pouvons évoquer ici une production assez éloignée dans le temps.

A ce propos, nous avons mené des enquêtes de terrain faites à Niodior et à Bétenti sur la relation entre ces sites protohistoriques et la population actuelles. Plus de la moitié des personnes interrogées affirment que leurs ancêtres ont trouvés ces amoncèlements de

coquillage sur place et donc aucune relation entre leur édificateur et les Niominkas actuels. Certains admettent que les amas sont de formations anthropiques. D'autres ont remis en cause la version que les *sanda* soit d'origine anthropique du fait de leur taille dépasse toute action humaine. Donc ils ne pouvaient être que naturels. Est-ce la raison pour laquelle beaucoup d'amas ont été sacralisé ?

Nous avons aussi cherché à savoir comment le transfert de technique et de culture a été fait entre deux populations qui n'ont pas vécu à la même période et pourtant qui ont pratiqué la même activité. La seule réponse reçus par rapport à ce fait est c'est le milieu et l'environnement qui détermine les activités des hommes.

Lors d'une enquête groupée à Bétenti⁹⁰ et à Niodior⁹¹, les femmes ont tous affirmées qu'elles ont appris la récolte en observant leur maman dans le travail. Donc en aucun cas, on ne peut considérer cette activité comme héréditaire ou transmissible. Par contre elle peut être considérée comme une technologie culturelle chez les Niominkas.

Néanmoins, nous pouvons affirmer que cette activités a permis au Niominka de trouver sa place dans un milieu entre terre et mer. La population pratique encore cette activité perpétuelle de récolte des mollusques, vieille de plusieurs millénaires, et continue d'amasser des coquilles vides après en avoir extrait la chair. L'observation des pratiques contemporaines permet de comprendre l'origine des amas coquilliers qui parsèment le paysage archéologique du littoral sénégalais.

Une telle analyse a été facile à mener sur l'activité tant par la meilleure conservation des techniques de production que par la spécificité des techniques de captures de différents mollusques. Elle consiste à:

- Savoir reconnaître les variétés de produits
- Savoir reconnaître les milieux biologiques de chaque espèce
- Maîtriser les techniques de collectes a et de transformation approprier à chaque espèce.

Connaissances et savoir-faire sont repérables dans la panoplie d'outils et de pratiques techniques retrouvées à travers cette activité. La mémorisation de faits visibles (observation et imitation des aînés) explique l'inscription de la récolte des coquillages dans les traditions et leur valeur d'indicateur culturel chez les Niominka. La maîtrise de la récolte des mollusques et la finesse dans le travail est donc corollaire de l'expérience personnelle qui ne nécessite pas un temps relativement long.

⁹⁰ Enquête effectué le 14 février 2016 au quartier kassa-saar à Bétenti.

⁹¹ Enquête effectuée le 22 avril au quartier baabak à Niodior.

L'exploitation malacologique à jouer un rôle socio-économique majeur dans le domaine insulaire. La récolte des coquillages est encore pratiquée par les femmes, qui perpétuent cette tradition bimillénaire. La conservation de la mangrove fait partie des savoirs faire précieusement conservés.

B) Reconnaissance et accès aux vasières

Longtemps fréquentées, les *sarés* sont perçus comme un héritage légué aux populations d'aujourd'hui par les ancêtres. Au cours de nos investigations, les femmes de Niodior et Bétenti nous ont fait savoir que c'est très facile pour elles de reconnaître les vasières malgré la densité de la mangrove. Elles connaissent parfaitement le milieu car elles y fréquentent depuis l'enfance en accompagnant leurs mères sur les lieux de récolte. Ceci suppose que non seulement il n'y ait eu pas de changement ni d'abandon définitif des vasières depuis plusieurs générations. Ces révélations amènent aussi à penser que les coquillages sont une ressource renouvelable ou même inépuisable.

D'après *Khoudia Ndiaye*⁹² la vasière peut être un banc de sable découverte à marais basse appelé "*a paass*" en sereer et "*léékung*". Il existe aussi des vasières où l'eau ne se retire pas entièrement en marais basse. Dans ce cas, la cueillette se fait dans de l'eau avec une technique bien particulière.

Ainsi, nous avons pu recenser les vasières les plus fréquentées à Niodior et à Bétenti qui sont répertoriées dans le tableau ci-dessous.

⁹² Interrogée au quartier baabak de Niodior réalisé le 22 avril 2017.

Niodior	Bétenti
sanghomar	Jamaan
juxaam	banguruss
Sangan-woussi	karérototo
golfo	kawati
lakira	suukoto
jumbass	bassajaa
janduufoo	Ansukala
Kooko	Buuba léékung
soonan	potoo
saassena	ñimamaak
a- kaad	tumanjamaa
buubo	Téréma-lékung
jonwaar	Konkordo-léékung
Kal-sango	kookoonding
Saré-jambal	kookooba
Saré-kossi	Bantan-léékung
tabaak	baaba

Tableau 2 : les vasières de Niodior et de Bétenti

Janduufoo et *baaba* sont des vasières où l'eau ne se retire pas marais basse. Ainsi elles sont fréquentées par les pêcheurs car étant des lieux de refuge de poissons en marais basse. *Saré-soonan* ancien aire marine protégé de Niodior, est la vasière où les plus jeunes apprennent à faire la cueillette car étant plus proche du village.

Le potentiel malacologique aussi est un élément déterminant d'une vasière. Les coquillages vivent en colonie et la prospection consiste à observer à l'œil nu la surface de la vase. En marée basse, si on remarque qu'il y a de petites élévations de dimensions différentes à la surface du sable ou de petits trous de respiration caractéristique dans le sable : ce sont les arches. On peut également enfoncer sa main dans la vase pour constater l'abondance des arches. Cette méthode de prospection est peu recommandée car elle comporte un risque de se couper la main par les coquilles tranchantes ou d'être mordu par un crabe. Pour le murex, on peut distinguer l'extrémité de la coque en surface ou des traces de sable plus foncée. Des

touffes d'algues, à la surface d'une zone de collecte en marée basse où la fouille des oiseaux de mer tels que les sternes et les mouettes, sont aussi de bon indicateur.

Si la récolte des arches et des murex nécessite une prospection au préalable, la cueillette des huîtres des palétuviers n'impose aucune prospection. Il suffit simplement de regarder sur les racines des palétuviers où ils s'accrochent solidement.

L'accès aux vasières varie en fonction de la tradition des villages dans les îles du saloum. Elles diffèrent d'un village à un autre. A *Jaamdoor*, les femmes nous ont renseigné qu'il n'y a aucune modalité ni de condition pour l'accès à la vasière, même pour un non habitant du village. Ce sont des espaces naturels et publics, appartenant à tous les villageois. Toujours fidèle à la tradition de solidarités et d'hospitalité, la collecte est permise même aux exploitants des villages voisins.

C'est tout le contraire à Falia où l'accès aux vasières est formellement interdit sous peine de sanction ou d'amende d'exercer toute activité malacologique durant la période qui va d'août à Novembre. Cette période coïncide avec la reproduction et le développement des mollusques. Lors d'une descente sur une vasière avec des femmes, en novembre 2016 à Falia⁹³, les femmes nous informent non seulement que l'activité est suspendue de juillet à décembre, mais elle est interdite à toute personne étrangère. Seuls les villageois ont la possibilité d'accéder à la vasière. Au cas échéant, il faut demander l'autorisation et l'accord du chef du village. Toute personne qui aurait enfreint cette loi est soumise à une sanction sévère. En effet la réaction des villageois n'a pas tardée à notre retour de la vasière auprès du chef de village dont la fille faisait partie de nos accompagnatrices.

C) Rites et interdits

A l'image des sites sacrés des amas coquilliers, il existait autrefois, dans la pratique de la Collecte des mollusques des rites observés et interdits. En dépit des offrandes ou des prières formulées en période de *kaaya*, il existe dans la tradition Niominka des formules incantatoires et des prières à réciter avant de se rendre sur les vasières en vue de faire une bonne récolte. Fatou bintou Sarr du quartier baabak de Niodior nous informe qu'on ne doit pas avertir quelqu'un quand on part pour la cueillette à Sanghomar, au risque de revenir les mains vides. Cette superstition traduit la discrétion et la bonté de "*Mariama sanghomar*".

Aujourd'hui, ces rites et interdits symbole de la religion traditionnelle ont cédé la place à l'islam. La récolte des mollusques n'exige aucun rite ni interdits de nos jours. L'on

⁹³ Lors d'un symposium sur les « » qui s'est tenue du 1^{er} au 3 novembre à l'ucad et qui a occasionné un voyage dans le delta du saloum (Toubacouta et Falia).

peut se rendre à n'importe quel moment sur les vasières, seulement il faut tenir compte aux jeux des marées. A Bétenti comme à Niodior l'activité malacologique de même tout d'activité génératrice de revenu peut s'exercer tous les jours exceptés les jours de fêtes (Tabaski, Korité) ou de cérémonies dans le village (baptême, mariage, deuil). Khoudia Ndiaye ajoute que le vendredi est un jour de repos pour les niodiora à cause de la prière. Si la cuisson des arches est une technique culturelle à Niodior contrairement dans la zone sud où on peut les faire griller, à Bétenti, il est formellement interdit de griller des arches au risque de causer une pénurie.

3) LES SYSTEMES DE PRODUCTION COQUILLIERE

A) Les villages temporaires de production.

Dans les îles du bas Saloum, la récolte des mollusques se pratiquait le plus souvent à travers des villages ou campements saisonniers. Cette forme de production serait probablement à l'origine de l'édification de plusieurs amas ou tumulus coquilliers dans cette zone.

Bonnardel est le premier à mentionner cette pratique en ces termes : « *De janvier à juin, saison traditionnelle de pêche, plus de la moitié des hommes sont dans les campements des îles en compagnie d'une épouse et des enfants en âge de participer aux sorties de pêche et à la préparation du poisson séché(...)* Ils partent tous, ou presque vers des lieux de pêche plus riches » (1977 : 852). Ces campements sont connus sous le nom de *kaad* en serere et *daaka* en socé. Ce sont des habitations périodiques établies le plus souvent près des vasières. Ils ne sont occupés qu'à une période provisoire (uniquement la saison sèche), d'où leur appellation de "villages saisonniers". Ils diffèrent des villages permanents par leur choix du site, l'organisation sociale, l'organisation du travail et l'habitat.

1-A) origine des kaad

Concernant leurs origines, Diouf, M. W (2010 :) évoquent d'une part les famines récurrentes provoquées par les guerres inter-ethniques ou religieuses, le manque de pâturages et de terres cultivables, et le désir d'une production massive de mollusques étaient les principales raisons de la création des villages saisonniers. Le manque de moyen de transport et le désir de séjourner dans ces sites pouvaient également influencer sur l'établissement des *Kaad*. En effet, n'ayant pas toujours de pirogue, les exploitants préfèrent s'approcher ou s'installer sur des zones de récolte pour mieux faciliter le déplacement et augmenter la production en mollusque.

D'autres parts, les villages saisonniers éloignés des villages permanents peuvent être considéré comme des lieux de refuge pour échapper au travail forcé imposés par les blancs durant l'époque coloniale.

2-A) choix du site

Le choix des villages saisonniers se fait de manière naturelle, libre et volontaire. Il se fonde exclusivement sur une simple observation de l'environnement. Les sites ciblés sont principalement des vastes étendus sur la terre ferme plus ou moins éloignés des villages permanents et situer souvent à proximité d'une vasière riche en mollusques pour faciliter le transport de la charge. Cependant, il existe des sites interdits pour l'établissement des villages saisonniers ou abandonnés pour des raisons précis. Ces endroits sont souvent considérés comme des lieux habités par des *jiins*. C'est le cas de *Toumbé* à Niodior cité plus haut situé Près d'une grande vasière qui abonde de mollusque, mais désertée du fait de sa mauvaise réputation.

3-A) évolution de la fréquentation des campements saisonniers

Les enquêtes de terrains nous ont permis de voir une nuance dans la production à travers les campements saisonniers. Dans le village de Niodior, les productrices se déplacent peut et préfèrent travailler dans les vasières et bolons en face du village. Par contre, à Bétenti, les productrices était d'une grande mobilité et de janvier à juin, plus de la moitié de leur effectif se rend dans les campements. Les enquêtes menées auprès des villageois nous ont permis de localiser des campements temporaires ou des villages saisonniers ayant servis pour la récolte des mollusques. A *Niodior*, nous avons eu connaissances de quelques campements saisonniers seulement : "*buubo*" qui se situe à l'embouchure du fleuve Saloum sur la pointe de « *Sanghomar* ». Les saisonniers résidaient là-bas pour y pratiquer la pêche et la cueillette. Avec la rupture de la flèche de sanghomar, cette île est aujourd'hui à moitié engloutie par la mer. Mais, elle est toujours occupée par des *guinéens* transformateurs de poissons frais en « *kethiakh* ⁹⁴ ». Sarr, M. L (2014 : 71) fait mentionne des campements comme "*Jimsaan*", "*Fa-fadaan*" et "*jogué*" tous appartenant à la population de Niodior, mais aujourd'hui ces lieux de pêche ne sont plus fréquenter par les *niojooras*.

⁹⁴ Poisson fumé

Par contre, à Bétenti, les pêcheurs sont d'une grande mobilité et ce système de pêche était très prisé par la population. C'est ainsi que nous avons fait le recensement des daakas pour les répertoriés dans le tableau suivant.

CAMPEMENTS TEMPORAIRES	UTILISATION
Jamaan	abandonner
koosoos	abandonner
Kaawati	fréquenté, activités diurne modérées
Suukotoo	Fréquenté activités diurne modérées
karérotto	abandonné
Nguso	abandonné

Tableau 3 : liste des campements saisonniers à Bétenti.

La toponymie de ces villages est significative en langue locale. Ils prennent souvent le nom du fondateur ou celui de lieu célèbre proche de la vasière.

A l'exception de *Suukotoo*, ces sites seraient des campements ayant appartenu d'abord aux serers qui y pratiquaient la pêche et la cueillette des arches. Ces derniers ont été chassés par l'*alkaly* de Bétenti. Le *daaka de Jamaan* et celui de *koosoos* ne sont plus fréquentés. Les femmes se limitent à la récolte directe sur la vasière et rentrer au village.

4-A) présentation physique d'un kaad

Auparavant, les producteurs passaient toute la saison sèche dans les *kaad* avec leur famille (y compris les hommes et les enfants). C'était donc une activité familiale. En effet la composition sociale à forte tendance féminine, constatée à l'heure actuelle dans les villages temporaires, s'oppose à celle d'autrefois (Diouf, M. W. 2010 : 84). Cela s'explique par le fait qu'en saison sèche, la production de l'agriculteur était en pause. Ceci combiné avec la quasi-inexistence d'écoles, les populations anciennes du delta du Saloum, particulièrement celles des îles du saloum, se contentaient de la pêche et de l'exploitation des mollusques pour survivre. A cette époque, la majorité de la population vivait dans les *Kaad* laissant les villages permanents déserts. Tous s'imprégnaient à cette grande mobilisation saisonnière qui débutait généralement au mois de décembre pour prendre fin aux mois de mai-juin, juste avant les premières pluies (idem). Les campements étaient joignables à pied ou par pirogue.

Pour mieux avoir l'idée d'un *kaad*, nous avons visité deux campements qui reflètent mieux l'image d'un site temporaire malgré qu'ils ne trouvent pas dans notre zone d'étude. Il

s'agit de *Nianiakha* situé à environ 700 m au sud de *Moundé* ; et de *jimsaan*⁹⁵ situé à environ 2 km au nord-ouest de *Moundé* et à 1 km au nord de *Falia*.

A la différence des villages permanents où l'habitat était construite en dure, dans les villages saisonniers, l'habitat est à la fois frustre et primitif. L'habitat dans ces kaad est formé de huttes faites de branchages de cocotiers et des cases en pailles. Ce type d'habitat rudimentaire rencontré dans les *kaad*, justifie le séjour éphémère et périodique des exploitants dans ces endroits.

Nous avons également eu à visiter le *daaka* de *kaawati*⁹⁶ à Bétenti ou on a pu observer que des traces de foyer de cuisson et de petits tas de coquillage. A *Nianiakha* et à *jimsaan* c'est des coquilles d'huitre qui y sont dominant. Cela se comprend puisque les deux sites se trouvent à proximité des forets de palétuvier. A leur opposé, *kaawati* présente une dominance des coquilles d'arche.



Figure 18 : Campement saisonniers de *jimsaan*, vue de l'ouest. Novembre 2016

⁹⁵Campement saisonnier situé au sud est du village de *Moundé* visité le vendredi 04 novembre 2016. A ne pas confondre avec le campement de culture exploité par les gens de *Niodior* et qui porte le même nom

⁹⁶ Campement situé à nord de Bétenti, visité le 24 avril 2017.

5-A) organisation du travail

Khady Bodian, exploitante à la retraite nous raconte comment était organisé le travail dans un *daaka*. Autrefois, tout le monde participait au travail dans les *Kaad* ; les hommes à la pêche, les femmes et les enfants (les filles) à l'activité de récolte des mollusques. Le travail s'organise de manière générale par classes d'âges. Chaque groupe exerce une tâche bien déterminée et différente des autres.

La production halieutique de même que le déplacement dans les îles du Saloum sont conditionnées par la **marée** : "*Mbissa*⁹⁷". C'est un phénomène de montée et de descente périodique du niveau des eaux marine provoqué par l'attraction gravitationnelle de la lune et du soleil. Ce mouvement horizontal connaît deux niveaux extrêmes : la **marée haute** qui correspond au maximum du niveau de l'océan et la marée basse qui correspond au minimum du jusant ou du reflux (kantoussan, A. 2006 : 81).

Ainsi, dès que la marée se retire, les femmes se préparent pour descendre sur la vasière et commencer la récolte.

C'était aux plus jeunes de faire la navette entre les pirogues et le lieu de cuisson sur la terre ferme. Elles sont chargées d'acheminer, à l'aide d'un panier, d'unealebasse ou d'une bassine, les mollusques fraîchement récoltés qui se trouvent à l'entrée de la vasière où sont débarquées les pirogues. La recherche du bois de chauffage, avec lequel on prépare la cuisson, est aussi de leur devoir.

L'opération de la cuisson et du lavage des mollusques est assurée par les femmes les plus expérimentées. Elles assurent la séparation de la chair et de la coquille ; un travail qui ne nécessite pas beaucoup d'effort physique, mais très risqué du fait de l'état tranchant des mollusques.

En somme, c'était un travail bien organisé et hiérarchisé à travers lequel il est possible de lire la différence et le respect du droit d'ainesse dans la société Niominka.

4) LA RECOLTE "*IN VIVO*".

Cette réflexion est le fruit des observations et des échanges réalisés auprès des femmes Niominkas à l'occasion des terrains d'étude. Durant une journée, nous avons suivi ces femmes sur les bancs de sable, et les vasières. Cette expérimentation a été aussi l'occasion pour nous de faire des observations participatives. Elle s'est déroulée en trois (3) étapes :

⁹⁷ La marée en sereer Niominka

- ❖ La première expérience s'est déroulée à Niodior le 1 juin 2016. Accompagné par notre guide *Alimatou Sarr* et d'une trentaine d'étudiant, nous sommes descendu sur la vasière. Le but de cette activité été d'expérimenté en tant que profane la récolte des mollusques. Ce fut aussi une occasion pour discuter avec les femmes trouvé sur la vasière et de partagé avec elles leurs conditions de travail.



Figure 19 : Immersion et initiations d'un groupe d'étudiants à la recherche d'arche à Niodior

- ❖ La seconde phase s'est déroulée à Falia à l'occasion d'un symposium international sur les amas coquilliers. Là-bas, les femmes ont tenu à nous montrer leur méthode de travail. Cette expérience aussi fut enrichissante en découverte de technique.



Figure 20 et 21: Femmes récoltant des arches sur une vasière Falia

- ❖ La troisième et dernière phase d'expérimentation s'est tenu 2017 sur une vasière avec des collectrices de Bétenti.



Figure 22 : femmes récoltant des arches sur un banc de sable à Bétenti

Ainsi, les lignes qui suivent relatent le travail de ces femmes, leurs savoirs sur les coquillages décrits, à travers les différents gestes technique mise en œuvre pour l'extraction de la ressource coquillière, la transformation, jusqu'au produit fini. En un mot, nous allons présenter la "chaîne opératoire" de la récolte de coquillages.

A-) immersion dans la récolte des coquillages.

A bord d'une embarcation traditionnelle à rame surmontée d'une voile fait de draps de lit et de pagne, nous avons embarqués en direction de la vasière nommée karéoto. L'équipage était exclusivement féminin dont l'âge varie entre la Cinquante et la trentaine. Au moment du départ, une femme, la soixantaine marmonna quelque mots et cracher en direction du couchant. Son acte traduit une certaine pratique religieuse dans l'activité. Nous avons également observé au-devant de la pirogue des gris-gris attachés sur la coque. Selon un membre de l'équipage, ces amulettes servent à protéger la pirogue contre tout accident en mer.

Arriver sur la vasière, tout le monde descend et se met au travail sans tarder. Nous avons trouvés des femmes en plein travail sur la même vasière. Ainsi, plusieurs équipages peuvent faire la récolte sur un même site sans problème. Eparpillées sur le banc de sable, la récolte est individuel, mis à part quelques-unes qui travail en duo.

1-A) Techniques de récoltes

- **L'arche**

Par observation et pratique nous avons pu distinguer différentes techniques de récolte :

La première consiste à plonger les mains dans la vase et de cueillir les arches. Sur les bancs de sable ou l'eau se retire complètement et laisse à découvert la surface de la vasière, la technique consiste à gratter le sol avec l'aide d'un instrument : cuillère, écumoire, fragment de coquillages etc. Ainsi, les arches se trouvant à une faible profondeur apparaissent au fur et à mesure du "*décapage*". Les coquillages ramassés sont regroupés dans la main. Une fois celle-ci pleine, elles déversent le contenu dans un petit récipient à côté d'elles:(bassine, seau, panier...). Les femmes attachent autour des reins un sac de riz vide. Celui-ci sert à stocker l'ensemble de la production de la collectrice. La bassine aussi est attaché au bout du pagne à l'aide d'une corde ou d'un morceau de tissu pour réduire les vas et viens vers la pirogue. La direction de la récolte dépend de la collectrice ; elle peut creuser en avançant ou en reculant, ou même latéralement. Cette activité a duré trois à quatre heures de temps.



Figures 23, 24 : technique de plongé des mains pour cueillir des arches.

Une autre technique consiste à jeter l'eau sur la vase à l'aide d'unealebasse. C'est celle-là que nous ont montré les femmes de Falia lors de la descente sur le terrain. Selon Fatou Sarr, cette technique appelé "*koojée*" en socé se pratique exclusivement sur la vasière nommée *jéré duwa* car c'est un banc de sable. Dans ce cas de figure, la vase est un peu élevée par rapport au niveau de l'eau. Courbé au niveau de la pente, à l'aide d'un récipient, elles jettent l'eau sur le sable. Ainsi, les arches se trouvant à une profondeur de 2 à 5 cm apparaissent au fur et à mesure des jets-d'eau, puis ramassés et mis dans un panier.



Figure 25 : technique du jet d'eau sur la vase pour faire sortir les arches.

Par ailleurs, il existe aussi une autre méthode de récolte d'arches qui est la "*plongée*". D'après Fatou Demba Cette méthode consiste à prospecter avec les pieds pour identifier les bancs d'arches, ou de murex puis à plonger, à creuser et à ramasser avec le récipient. Cette technique s'effectue à "*baaba*" : un chenal où l'eau ne se retire jamais, même en marées basse. Notre informatrice rajoute que c'est à cette endroit que les mollusques sont les plus grands par leur taille et donc plus rentable sur le marché. Cependant, cette méthode de cueillette comporte des risques car il faut être bonne nageuse pour pouvoir tenir sous l'eau.

Après trois heures d'horloge sur la vasière à la recherche d'arche, la marée commence à monter. Les femmes commencent à trainer vers la pirogue les sacs alourdis par le poids du coquillage. Elles avaient tous remplis leur sac et leurs bassines. Abord de cette embarcation

conduite par de femmes, les collectrices prennent congé de la vasière en direction du village. Par leurs geste et leurs comportement, on arrivait à voir en elles la maitrise de la navigation et surtout avec le vent qui a souffler forts ce jours. C'est grâce à cette maitrise et un esprit de solidarité féminine elles ont pu éviter un chavirement de la pirogue l'effet du vent et de la charge trop lourde. Un autre équipage a même accepté de prendre une partie de la charge car leur pirogue était plus grande.

Alimatou Sarr, notre guide à Niodior, nous a ordonné avant de quitter la vasière de faire un tri des produits récoltés. En effet, elle précise que depuis fort longtemps, après la cueillette, il est impératifs des laissé sur place les juvénile. Ainsi à l'aide du "*panier de Moundé*", ont met ensemble les arches et ont remis. Au fur à mesure de répéter le geste, les arches de petites taille tombe par les trous du panier qui mesure presque 3cm. Cette pratique sélective permet le repeuplement et le développement des arches. De nos jours, avec la modernité et la raréfaction des produits de la vannerie dans les iles du saloum, les femmes fonctionnent avec les moyens de bord. Elles découpent horizontalement des bidons d'huile de 20 litres dont le font seras trouer à l'image du panier mais plus résistant que ce dernier. Les femmes de Bétenti, prennent le soin de ne même pas récolté les arches de petite taille, car le décorticage des juvéniles demande beaucoup de temps.



Figure 26 : le triage



Figure 27 : le matériel utilisé pour le triage des arches

Arrivé au quai de débarquement, elles descendent et commencent à transporter leur production vers le rivage. Aidées par des enfants venus à leur accueil, le travail devient plus rapide. Elles prennent les soins de laver l'huître au rivage pour enlever la boue et acheminer la récolte à la maison.

On raconte qu'au paravent, toutes les femmes laissent leur production au rivage pour faire ensemble la cuisson le lendemain. Il était même interdit de faire cuire des arches ou d'écraser de murex à l'intérieur d'une concession au risque de s'attirer la poisse. Ceci pourrait expliquer les faits de la présence de coquilles qui couvrent le sol sur les quais à Niodior à Bétenti et dans tous les villages insulaires que nous avons eu à visiter.

- **La récolte de l'Huître**

Tout comme la récolte des arches, la cueillette des huîtres de palétuviers se pratique également en marée basse. Aissatou Sarr et Aminata Sarr⁹⁸, deux collectrices d'huîtres trouvées en plein travail de décorticage nous racontent leur méthode de travail. D'après elles, la cueillette du *yojoss* se passe, près des palétuviers. Muni d'une machette, d'un couteau, d'une bassine, les pieds enroulés dans un morceau de tissu, elles s'approchent de la mangrove où sont fixées les huîtres. Avec la machette, elles frappent les racines des palétuviers pour faire tomber les huîtres. Toutefois il est interdit d'utiliser des machettes tranchantes capables de couper les racines ou les palétuviers entiers. C'est pourquoi cette pratique est jugée « *dangereuse dans la mesure où elle détruit non seulement les populations des palétuviers mais aussi participe au déséquilibre de*. Pour les mêmes raisons, il faut avoir de prime abord l'autorisation des gardes forestiers du poste de surveillance côtière de Bétenti pour pratiquer la cueillette des huîtres. C'est pour cela que nos informatrices précisent qu'elles se limitent au ramassage des huîtres qui poussent dans la vase non loin du village.

Remarque : les techniques sont les mêmes pour la récolte du *Paañ* et du tuufeu. Il suffit juste d'avoir une bonne vision et des aptitudes de reconnaissance des différents mollusques.

L'arche et le murex sont les principaux mollusques recherchés par les femmes Niominkas.

Cependant, elles ramassent tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage au moment de la cueillette : *Cymbium*, *Tympanotonus radula* (à Niodior) et d'autres variétés de murex (*sangarajé*).

- **Inventaire du matériel de collecte.**

La pirogue est le moyen de transport par excellence dans la collecte. Conduite par les femmes elles même à l'aide des pagaies, elle peut transporter 5 à 8 personnes. Elles aussi être motorisée et conduite par de jeunes garçon par un homme adulte. Celle-ci de plus grande taille peut contenir jusqu'à 20 personnes avec leur charge. Dans ce cas, elles devront payer un tarif qui tourne entre 500 et 1000 franc CFA par personne. A défaut d'une embarcation, les femmes peuvent se rendre sur les vasières les plus proches à pied.

En plus de la pirogue, les pagaies et le voile tous le matériel de récolte est artisanale et rudimentaire. C'est souvent de vieux objets abimés et dur que les femmes utilisent. Il faut aussi préciser que l'instrument de récolte varie selon l'espèce de mollusques récoltés. Pour la collecte des arches, les femmes utilisent le plus souvent, une cuillère, un couteau, une

⁹⁸ Interrogées le 25 avril 2017 au quartier kasasaar de Bétenti

écumoire cassée, un fragment de coquille de *Cymbium* etc. Pour la cueillette des huîtres de palétuviers, la machette et le couteau sont les outils les plus convenables.

En ce qui concerne les récipients utilisés, la bassine (grand et petit model) est la plus fréquente. Elles utilisent aussi des calebasses, des paniers et des seaux.

Le port vestimentaire, aussi est assez particulier. Elles précisent qu'il est plus convenable de porter un pantalon et en Tee-shirt pour faciliter le déplacement dans l'eau. Attention, elles sont obligées de cacher le pantalon sous le pagne au moment du départ car la coutume villageoise interdit à la femme de s'habiller comme les hommes. Seule les plus jeunes osent sortir "nue". Avoir un pagne sur elle leur permet aussi de cacher leur corps au moment du départ avec les habits trempés. Rares sont celles qui portent des chaussures plastiques des bottes ou gants pour éviter d'éventuelles blessures causées par les coquilles tranchantes.

2-A) La transformation.

Elle peut se faire le même jour, comme nous l'avons fait à Falia ou le lendemain car les mollusques peuvent tenir deux jours hors de l'eau sans pourrir. Cette opération se fait en trois étapes pour l'arche et l'huître.

➤ La cuisson :

Les mollusques sont mis dans une grande marmite et déposée sur un feu ardent avec du bois de palétuvier. L'eau est facultative dans la cuisson des mollusques et mêmes de crustacé car ce sont des espèces qui produise de l'eau en contact avec le feu. Cependant, la préparatrice y verse une petite quantité d'eau pour mouiller le fond de la marmite.

Il arrive des fois que la préparatrice couvre la marmite avec un morceau de tissu trempé avant de fermer avec le couvercle. Elles précisent que cette méthode a pour but de retenir la vapeur d'eau et permettre une cuisson rapide.

Sous l'effet de la chaleur, les valves s'ouvrent et le contenu de la marmite entre en ébullition. De temps en temps, la préparatrice remue les mollusques avec un bâton ou une écumoire. Pour que les mollusques soient bien cuits. L'opération peut durer trente à quarante-cinq minutes.

Les arches cuites à point sont vidées de la marmite, avec une écumoire ou une "louche". Au même moment, elle écrase les coquillages sur une planche en bois ou le couvercle de la marmite placé à la verticale dans une bassine. Cette opération permet de séparer la chair de la coquille, d'ouvrir les valves qui sont restées fermées au moment de la cuisson et facilite le décorticage.



Figure 28 : la cuisson des arches

➤ **Le décorticage**

Pour l'arche, il se fait en deux étapes. Avant de procéder au décorticage, la dame fait passer le produit au tamis avec le même bidon d'huile coupé et troué : c'est le "*passoir*". Ensuite, les arches sont noyées dans une bassine remplie d'eau douce. Avec un panier en plastique et par une technique bien particulière elle sépare la chair qui se dépose directement au fond de la bassine et les coquilles restent dans le panier.

Ensuite vient le moment de procéder au décorticage manuel. Pour ce faire, le produit est entassé sur une natte ou une toile en plastique. L'opération consiste à séparer à la main les coquilles et la chair. Cette étape de la transformation prend beaucoup de temps. C'est pourquoi souvent elles sont aidées par leurs camarades, des enfants (surtout les filles qui sont en âge d'apprentissage) et même des hommes. Avant, de faire sécher les arches, elle prend le soin de les laver à l'eau douce.



Figure 29 : le dorticage des arches

Concernant, l'huitre, pour ouvrir les valves il est impératif d'utiliser un objet tranchant comme un couteau ou un fragment de coquille d'autres mollusques. Cette technique étant la seule possible comporte des risques car les femmes se coupent souvent les femmes les mains.



Figure 30 : le décorticage des huitres

Le décorticage et le Savage sont accompagnés d'un rejet des coquilles non loin du lieu de cuisson. Ces déchets coquilliers forment au fur et à mesure de petits amoncellement de coquillage. Ce qui donne une caractéristique particulière aux quais des villages insulaires du Saloum.



Figure 31 : déchets de cuisson

➤ **Le séchage :**

C'est la troisième et la dernière étape de la transformation des mollusques. Le produit lavé est étalé par terre au soleil sur des nattes ou des toiles en plastique. Les radiations solaires absorbées par la terre participent au séchage. Cependant, elle précise que le produit ne doit pas être en contact direct avec le sol au risque de détériorer la qualité du produit fini. Il arrive de voir des femmes étaler leur production sur une claie pour éviter le sable soulevé par le vent. La durée du séchage dépend de l'intensité du soleil. Elle varie entre deux à trois jours. Arrive même qu'il se limite à une seule journée de séchage en période de canicule. Toutefois, plus la durée du séchage est longue, plus le produit est conservable plus longtemps. Après ces différentes étapes, le produit est apte à la consommation et à la commercialisation.



Figure 32 : le séchage

➤ **La transformation** du *murex* et du *Cymbium* se fait autrement. Cependant, les techniques sont différentes selon le village

A Bétenti, la transformation de ces espèces consiste à écraser la coquille avec une barre pour en extraire la chair. Pour l'étape de la fermentation, du *tuufeu*, il est mélangé avec du sel dans un récipient pendant deux jours. Pour le *yeet*, la fermentation consiste à enterrer la chair pendant deux jours le mollusque dans un trou creusé au sol. Après l'étape de la fermentation, le produit est lavé à la mer et mis à sécher au soleil.

Si c'est dans le Gandul, la fermentation se fait directement dans la coquille. Après trois à quatre jours, la chair commence à entrer en état de putréfaction. A partir de ce moment on peut faire la séparation de la chair et de la coquille avec la main. Une fois la chair enlevée, elle est exposée au soleil pour le séchage.

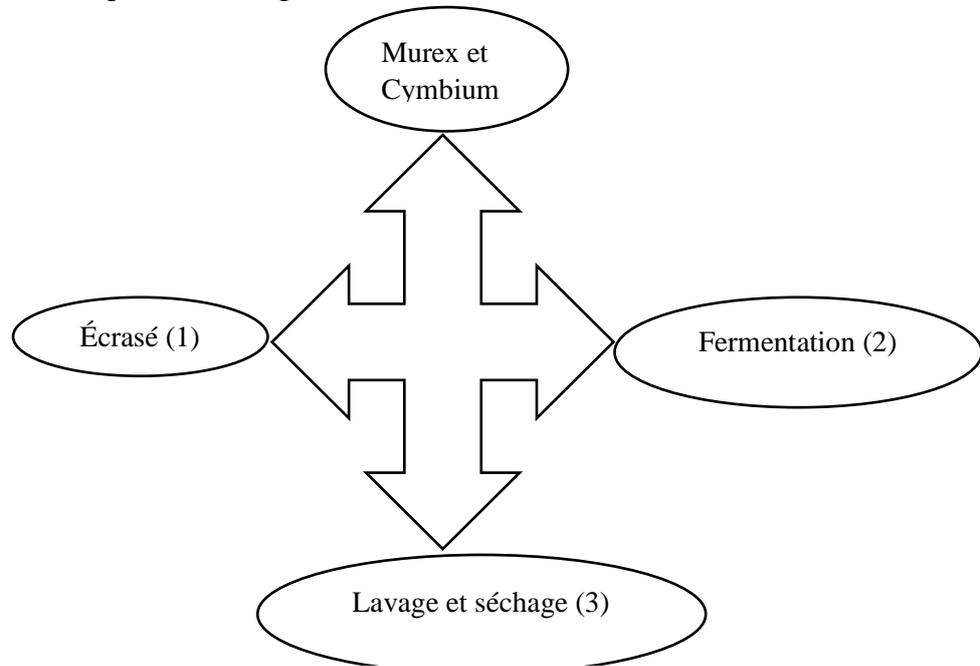


Figure 33 : chaîne opératoire schématique de la transformation du murex et du Cymbium

Une autre méthode semi industrielle consiste à écraser, à laver et sécher directement après le débarquement sans fermentation. Cette technique est surtout utilisée par les femmes transformatrices urbaines de *Joal*, de *Mbour*, et de *Soumbédioune*. La même technique est utilisée par les femmes du groupement "*a Safaa*" du centre de transformation de Niodior. A propos de ce centre évoqué plus haut, il montre une évolution dans la transformation des produits halieutiques chez les femmes de Niodior. Il est équipé de machines modernes qui sont chargées de la cuisson à la vapeur, du décorticage, un four pour le séchage et une machine pour le paquetage du produit fini (voir photos ci-après). Avec ces nouveaux équipements, le travail pénible se limite à la cueillette sur la vasière. Néanmoins toutes les femmes ne sont du village ne sont pas affiliées à ce centre. La majorité d'entre elles travaillent individuellement. Ce sont celles avec qui nous avons effectué la quasi-totalité de notre travail de terrain.



Figure34 : transformation industrielle à Niodior

En somme, les femmes, depuis leur enfance, ont une relation étroite avec la mangrove et ont consolidé par leur expérience et la transmission de savoirs, de savoir-faire et de connaissances naturalistes qui leur permettent d'évaluer leur milieu, d'identifier ses changements et d'optimiser leur travail.

II: LA VALEURE DES COQUILLES

Une fois traités, les valves issues des mollusques sont soigneusement entreposées près des maisons ou ils forment de petit amoncellement. Bien qu'étant des déchets de transformation. Le miracle dans l'exploitation du coquillage est que rien ne se perd. Ainsi, outre la chair qui est la raison première de l'activité, les coquilles d'arches et d'huitre ne sont pas sans valeurs

A) LE COQUILLAGE "MONNAIE"

A Bétenti, chaque transformatrice possède un endroit personnel où elle dépose ses valves. La coquille est souvent une monnaie d'échange entre les propriétaires de pirogue et les exploitantes. En effet, l'utilisation d'une embarcation artisanale par des femmes était régit par un contrat d'intérêt. Les closes concernent les coquilles des mollusques. Ainsi toute femme qui embarque dans la pirogue devrait verser les valves de sa production sur le dépôt coquillier du piroguier. Ces déchets de transformations sont gardés précieusement car elles sont d'une grande utilité. Cette forme de valorisation renvoie à la valeur monétaire dont les coquillages ont eu dans l'antiquité africaine. En effet, même si les valves d'arche et d'huitre n'ont jamais servi de monnaie, néanmoins, il en existe d'autres dont la valeur monétaire est bien connue à travers le monde.

Le voyage et l'éloignement du lieu d'origine font subir aux coquillages une métamorphose produisant une valeur symbolique jusqu'à faire de ces derniers des monnaies. L'exemple bien connu dans la littérature anthropologique est le cas des "*cauris*". En provenance des îles Maldives et passés par les pays européens, ils connurent un succès spectaculaire en Afrique à travers la traite négrière. En Amérique, ces mêmes *cauris* ont perdu leur valeur monétaire mais sont devenus des supports de protection magique.

De nos jours, même si ils ont perdu leur valeur monétaire, l'aspect symbolique perdure toujours. Dans les sociétés traditionnelles africaines comme celle du Sénégal, les cauris font office de d'objets divinatoires. Communément appelé "*pétaaw*" en wolof, ils sont utilisés par des voyantes qui prétendent être en mesure de prédire l'avenir avec ces coquillages. Ils sont également utilisés comme objets de protection contre le mauvais œil en les mauvaises langues. C'est pour cette raison qu'on en voit souvent sur des amulettes avec des gris-gris.

Une voyante nous raconte que le port d'un cauris sur soi est comme porté une armure contre toutes attaques verbales. Un cauris qui se brise est synonyme qu'il est débordé par les mauvaises langues sur la personne.

B) LA VALEURE SOCIO-CULTURELLE DES VALVES.

- **dans la construction :** le coquillage est utilisé dans la construction en dur en remplacement du béton. Ce matériau coquillier peut servir au pavage, au dallage, et au remblayage des routes et des maisons. En effet, La presque totalité des vieilles concessions à de Bétenti et de Niodior sont construites avec des coquillages. Ce matériau de construction est bien visible sur les façades effritées des bâtiments. Cela est dû au fait que les valves ne présentent pas une bonne adhérence avec le ciment et se gonfle au fil du temps. Ce gonflement entraîne des fissures et une usure rapide du bâtiment (Djigo, A. 2000 : 85). Elles sont aussi utilisées comme élément de décors des cours des maisons.

L'utilisation des coquilles dans la construction en dur est une technique culturelle propre aux Niominkas. Isolés dans la mangrove, ils ont inventé une technique avec les ressources disponibles. C'est dans ce contexte qu'ils ont élaboré la méthode de calcination des coquilles d'arches pour obtenir de la chaux.

Cette technique consiste à superposer de gros morceaux de bois de palétuvier en forme circulaire : on l'appelle localement "*Four*". La hauteur de ce four de réduction artisanale varie entre trois et quatre mètres. Ensuite, il est rempli de valve et brûlé à une température assez élevée pour permettre que les coquilles soient complètement calcinées et réduites en chaux. Les quantités importantes que nécessite le four les obligent à exploiter même les anciens amas coquilliers. C'est avec cette chaux qu'ils fabriquent des briques pour la construction. Elle est aussi utilisée pour la peinture des maisons.

- **la commercialisation des coquilles :** la chair des mollusques n'est pas le seul produit commercialisé. Les coquillages, le plus souvent fossiles sont exploités par des autochtones et vendus en Gambie, à Foundiougne et à Kaolack. Exemple, l'axe Joal-Diffère, en passant par Samba-Dia, a été pratiquement construit de coquillages venus du domaine insulaire saloumien. Cette activité lucrative est à l'origine de l'exploitation de beaucoup d'anciens amas dans le delta du Saloum.

Un exploitant de Niodior nous explique comment il procède dans l'extraction des coquillages fossiles. Tout d'abord, il commence par creuser le pied de l'amas avec une pelle pour faire dégringoler l'amoncellement. Ensuite avec un grand tamis appelé "*passoir*", sépare le sable des coquilles qui seront entassées isolément non loin de l'amas d'origine. Après l'obtention d'une grande quantité, le transport se fait par une charrette de l'amas vers la maison. Notre informateur précise qu'en creusant, il tombe souvent sur des restes humains ou des pots entiers en céramique. Dans ce cas, il dit qu'il rassemble les os et les enterre ailleurs, loin de l'amas et continue son travail. En visite sur l'amas de Fandanga, il nous a même montrés le dernier emplacement qu'il a creusé et où il a trouvé un crâne humain accompagné d'un pot en céramique qu'il a ramené chez lui.

Pour le prix, le sac de coquillage se vend entre trois mille et cinq mille francs CFA à Kaolack. Cette activité si lucrative produit un revenu essentiel au jeune exploitant qui n'est pas prêt à abandonner même avec la sacralisation et la patrimonialisation des sites d'amas coquilliers. En plus de cela les coquilles fossiles des amas de Niodior sont très prisées sur le marché à cause de leur taille plus petite que celle des autres îles.

Les valves des huîtres sont très riches en calcium et constituent un élément essentiel dans l'alimentation de la volaille (Kantoussan, A. 2006 : 96). Les éleveurs mélangent des coquilles d'huître réduites en poudre dans l'alimentation de la volaille.

Toutes ces utilités des coquilles participent à la sur exploitation des mollusques et à la destruction des amas coquilliers. En effet, ces vestiges archéologiques ont disparus à cause des actions combinées de l'homme et de la nature. L'érosion marine en passant par le couvert végétal dont les racines perturbent les couches stratigraphiques sont les principales menaces naturelles. Par contre les facteurs anthropiques concernent l'exploitation en carrières des amas protohistoriques. L'exploitation intensive a déjà conduit à la destruction de certains amas comme celui de Faboura par exemple, complètement démantelé pour les besoins de la construction d'une route. Il a aussi leur utilisation comme surface agricole. En effet, nous avons pu observer par nous même que l'amas coquillier de *Ndafafé* et celui de *Thioupane* a Falia font office surface agricole pendant l'hivernage.

C) Patrimoine et Aménagements touristiques

Les menaces qui pèsent sur ce patrimoine mondiale nécessite de veiller à l'application des sanctions contre toutes atteintes à leur survie. Sur le plan juridique, nous pouvons citer la loi 71-12 du 25 janvier 1971 fixant le régime des monuments historique et celui des fouilles et découvertes. Son décret d'application n^o 73-746 d'aout 1973 aussi vise à la protection du patrimoine et prévoit des sanctions contre leur destruction.

Aujourd'hui le tourisme est cité comme l'une des activités en plein essor dans le delta du Saloum. Ce cadre exceptionnelle de découverte paradisiaque de par sa beauté attire bon nombre de visiteur. Contrairement à la station balnéaire, les îles du saloum n'en bénéficient guère. Niodior et Bétenti arrive loin derrière Dionewar en matière de tourisme. C'est dans ce contexte que nous proposons un aménagement des monuments historiques et culturels dans ces villages pour enrichir l'offre en matière de produits culturels.

Pour se faire nous préconisons l'aménagement de plusieurs infrastructures culturelles comme un "écomusée». Il servira à conserver les vestiges archéologiques trouvés fortuitement et toute autre culture matérielle.

La Création de maison de culture et de campements culturels dans la zone tampon, octroierait un bon séjour aux touristes dans les îles surtout dans les villages où les biens culturels sont très abondants. Cependant, faut de prima bore sensibiliser les populations sur l'importance historique des amas coquillier, leur enjeux touristique et économique.

En effet tout le projet touristique entamer dans ces villages ce sont soldés par un échec car la population est très réticente au "*phénomène toubab*". Elle considère cela comme un moyen de dégradation des mœurs et n'hésite pas à employés des moyens mystiques pour faire fuir les porteurs de projet hôtelier ou culturel. En témoigne cette maison de la culturelle qui n'à jamais était achevés a Bétenti et qui aujourd'hui sert d'espace de jeu pour les enfants et de dortoir pour les animaux domestique.

Nous proposons aussi de recourir à une patrimonialisation ethnographique par des « *techniques vernaculaires* ». Elle doit reposer sur une étude détaillée des processus techniques et du matériel de production. C'est la seule façon d'évaluer les éléments empruntés, similaire ou exclusive à la société Niominka. De ce fait, il sera possible d'identifier l'élément l'innovation technique et technologique apportés par la modernité par rapport aux techniques traditionnelles.

CONCLUSION GENERALE

Après une observation et des enquêtes approfondis, nous pouvons affirmer que les systèmes d'exploitation des mollusques relatés par les voyageurs européens qui auraient aboutis à **l'édification des amas coquilliers** est similaire à celui des populations actuelle qui habitent les îles du saloum en l'occurrence : les Niominkas. On pourrait même admettre que le second n'est qu'une copie du premier et que la technologie qui caractérise la collecte actuelle n'est que le reflet de la modernité.

Concernant la technique, nous pensons qu'il n'y a pas eu de transfert de culture n'y de technique entre les populations protohistorique, et les Niominka. Il faut plutôt évoqués ici les capacités adaptatives des populations des îles du saloum qui ont su exploités leur environnement par rapport à leur

La filière halieutique reste aujourd'hui majoritairement artisanale, tant pour la production que pour la transformation. Cela ne l'empêche pas d'être bien organisées dans certains villages. Toutefois, le constat d'une raréfaction des espèces a donné lieu à des mesures de protection de certaines zones propices à la reproduction. Pour compenser les difficultés engendrées, certaines populations, vivant traditionnellement de la pêche, ont dû développer d'autres activités génératrices de revenus.

La relation entre technique et imaginaire est aussi analysable dans ce travail. En effet, le Niominka comme tout africain croit à l'existence d'être sur naturel et invisibles. Dans ce même contexte, la sacralisation de certains sites a participés à leur protection contre les actions de l'homme et leur pérennisation.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

OUVRAGES GENERAUX ET ARTICLES

Adanson M, 1757, *Histoire naturelle du Sénégal-Coquillage avec relations de voyage fait en ce pays pendant les années 17-49-53*. 190 p.

Aubertin C, Rodary E, 2008 « Aires protégées espaces durables » édition Institut de Recherche au Développement (IRD), p.276.

Ba Abdou B, 1972, « Essai sur l'histoire du Saloum et du Rip », in Bull. IFAN, B, XXIV^e, n°4,

Ba, O.et al, 2006 « évaluation économique des ressources sauvages au Sénégal. Evaluation préliminaire des produits forestiers non ligneux, de la chasse et de la pêche continentale », UICN Sénégal : p41-44-48

Bocoum, H. et al, 2011, *le delta du Saloum. Entre terre et mer un paysage culturel exceptionnel*, Unesco: 27-42

Bocoum, H. *les cultures protohistoriques*, 2000 : 286.

Barusseau J.P., Diarra M, 2004, « L'évolution fini-holocène du Delta Saloum, cadre temporel et environnemental de l'édification des amas Coquilliers », in *Colloque International Anthropologie, Archéologie, Muséologie en Afrique de l'ouest. Hommage à Guy Thilmans*. Dakar, Gorée, St-Louis, 13 au 16 décembre 2004.

Becker C, 1993, « Vestiges historiques, témoins matériels du passé dans les pays séréres », *Annales de Démographie Historiques*, Revue population, C.N.R.S. –O.R.S.T.O.M., Dakar, p. 403-429.

Becker C Martin V, 1974, « Notes sur les traditions orales et les sources écrites concernant le royaume du Sine », *Bull. de l'I.F.A.N.*, série B, n°4, p. 742-755.

Becker C., Martin V, 1979, « Documents pour servir à l'histoire des îles du Saloum » in *bull.de l'I.F.A.N.*, t. 41, Série B, n°4, p.722-774.

Becker C, 1981, *Atlas de protohistorique sénégalienne*. Paris-Kaolack, C.N.R.S. 100

- Becker C et Martin V., 1981, *Revue Sénégalaise D'Histoire*, « Essai sur l'histoire du Saloum », p. 3-24
- Berthelot, S.1940, *de la pêche sur la cote occidental de l'Afrique et des établissements les plus utiles au progrès de cette industrie*, paris, Béthune : 303
- Bessac H., 1953, « Contribution à l'étude des buttes à coquillages du Saloum ». *Notes Africaines.*, n°57, p.1-4.
- Besançon, J. 1865, *géographie de la pêche, géographie humaine*, paris, Gallimard : 523
- Bibliographie historique du littoral sénégalais et de la pêche maritime (milieu du XVème – début du XXème, CRODT/ISRA
- Boulègue J., 1966, « Contribution à la chronologie du royaume du Saloum », *Bull. de l'I.F.A.N.*, série B, T. XXVIII, n° 3 et 4, p. 660-661.
- Boulègue J., 1981, « Les pays wolof et sérère et le monde mandé au moyen âge », in *Ethiopique : Revue négro africaine de littérature de philosophie*, n°28. p. 168-173.
- Bouso, T.1996, « la pêche artisanal dans l'estuaire du sine –Saloum, approche typologique des
- Breton, Y. 1981, « l'anthropologie sociale et les sociétés de pêcheurs : réflexions sur la naissance d'un sous-champ disciplinaire » in *anthropologie et société*, volume I : 7-28
- Bouso, T.1991, « exploitation des stocks dans l'estuaire et les bolongs du sine- Saloum » CRODT/ISRA : p 3-4-5-6
- Cissé, A. T et al. « Systèmes de croyances Niominka des ressources naturelles de la mangrove », RAOS, Unesco, 2004 : 308.
- Chauveau, J.P, 1982, « la navigation et la pêche dans l'histoire du littoral sénégalais (XVe- XIXe siècle) » communication du colloque de la section sénégalaise de l'association des historiens africains, Dakar : p27
- Chauveau, J.P. 1986, « une histoire maritime africaine est-elle possible ? Historiographie et histoire de la navigation et de la pêche africaines a la cote occidentale depuis le XVe » in *cahiers d'études africaines*, volume 26,
- Descamps C et Thilmans G et Thommeret Y, 1974, « Données sur l'édification de l'amas Coquillier de Dioron Boumak, (Sénégal) », *Bull. A.S.E.Q.A.*, n°48. p.67-83. 101

- Descamps C et Thilmans G, 1979, « Les tumulus coquilliers des îles du Saloum (Sénégal) », A. S. E. Qua. Afr., Bull. Liaison, Sénégal, n° 54-55 p.80-90.
- Dia, I.M. M, 2003 « élaboration et mise en œuvre d'un plan de gestion intégré de la réserve de la biosphère du delta du Saloum » UICN Sénégal : p1-34-37-38
- Diop E.H.S, 1951, « Etudes Géomorphologiques de la pointe de Sanghomar et des Îles du Saloum de Gandul- (Îles du Saloum Sénégal.) »
- Diouf, E.1975, « pêche, un secteur de pointe », in le moniteur africain No 730 :p10-12
- Diouf, P.S, 1990, « bilan des connaissances sur l'estuaire du sine-Saloum », rapport de l'ORSTOM- Montpellier : p 7-15
- Diouf, P.S, et al, 1992, « bio-écologie et structure des peuplements de poisson de l'estuaire du sine Saloum », rapport final EPECC : p 15-34
- Diouf N, Becker C., Martin V., 1972, « Chronique du royaume du sine par Niokhobaye Diouf, suivie de Notes sur les traditions orales et les sources concernant le royaume du sine, par Charles Becker et Victor Martin », Bull. I. F. A. N, Sénégal, série B, t. XXXIV, n°4. p.702-777
- Cissé, A. (1998), « les pratiques culturelles en Grèce à l'époque classiques », Mémoire de Maitrise, UCAD, département d'Histoire, p. 49
- Diouf. I « lieux de cultes, rites, sacrifices et prières à Rome et en milieu sérères : études comparative », Mémoire de D.E.A, FLSH, Département d'Histoire, UCAD, p8
- FIBA, « femmes et coquillages, guide de suivi bioécologique des coquillages exploités dans les îles du Saloum», 2009 : 4.
- Garçon, A. F. « les techniques et l'imaginaire, une question incontournable pour l'historien » 2005 : 3.
- Gravrand H, 1983, *Civilisation sérère-Cosaan*. Dakar-Abidjan, N.E.A., p.362.
- Gravrand H, 1990, *La civilisation sereer-pangol le génie religieux sereer*. N.E.A., Dakar, 473p. 102

- Gravrand H, 1973, « Le symbolisme sereer, Psychopathologie africaine », IX, 2, 237-26 p
- Gravrand H., 1980, « Le Gabou dans les traditions orales sereer », *in colloque international sur les traditions du Gabou* du 19 au 24 mai 1980. Fondation L. S. Senghor, Dakar, p 20.
- Gravrand H., « La pensée africaine aperçue à travers les systèmes religieux et la prière ». 4 p
- Hountondji, P.J, 1994, *les savoirs endogènes : pistes pour une recherche*, paris, Karthala : 345
- Kalis, S. 1997, *Médecine traditionnelle, religion et divination chez les sereer du sine du Sénégal*, Paris, Harmattan, 335
- Kesteloot, L et Veirman, A. 2006, *le mboosé mythe de la fondation et génie protecteur de Kaolack*, sénégalia, Ifan, Dakar
- Kesteloot, (1997), *La religion traditionnelle des Sereer, des Lébou et des Wolof*, in : Lenoir, F., Tardan-Masquelier, Y. (dir. publ.), *Encyclopédie des religions*, Bayard Éditions, tome I : 1173–79
- Lafont F, 1988, « Le Gandul et les Niominka ». Bull. Com. Et. Hist. sc. A.O.F., t. XXXI, n°3, p .385-458.
- Lake, J.1947, *histoire de la navigation, son commencement, son progrès et ses découverts jusqu'à présent*, paris, volume II
- Lebrun J., Marius C., Perraud E, 1976, « Caractérisation de la pédogenèse durant le dernier millénaire sur les amas coquilliers des îles du Saloum (Sénégal) », Bull. de l'A.S.E.Qua., n°49, p. 13-25.
- Léon, l'africain. 1830, *de l'Afrique-la description de ce pays, tome II*, paris, 581
- Mauny R, 1957, *Tableau géographiques de l'ouest africain au moyen âge d'après les sources écrites, la tradition et l'archéologie* .Dakar, Mun .IFAN n°61, Dakar, 587 p
- Mauny R, 1973, « Datations au C14 d'amas artificiels de coquillages des Lagunes de Basse cote d'Ivoire » *in West African Journal of Archeology (w.A.J.A.)*, Vol.3, p.207-214
- Mauny R, 1952, « Poterie énigmatique de Joal (Sénégal) », *Notes Africaines*, n° 55, p. 71-72. 103

Mauny R, 1957, « Buttes artificielles de Joal-Fadiouth », *Notes africaines*, n°75, p.73-78.

Marcel Mauss et Henri Hubert. (1899), *essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, année sociologie, tome II, p.14

Martin V., et Becker C, 1977, « Lieux de cultes et emplacements Célèbres dans les pays sereer ». C.N.R.S., p 51

Martin. V, Becker. C, 1984, « Inventaire des sites protohistoriques de la Sénégalie », CNRS, Kaolack : 272.

Mbow M. A, 1992, « Les peuplements humains anciens du littoral atlantique sénégalais : les amas coquilliers anthropiques et les recherches pluridisciplinaires. » actes de l'atelier sur les gestions des ressources Côtières et littorales du Sénégal. Gorée 27-29 juillet, U.I.C.N.-I.F.A.N.-Isra, p.29-42.

Mbow M. A, 1993, « Patrimoine archéologique de la Réserve de la biosphère du Delta du Saloum. Etat des lieux et proposition de valorisation », Rapport de Consultation pour l'Elaboration de plan de Gestion Intégrée de la R.B.D.S/U.I.C.N

Monod Th, 1939. « De fameux mangeurs de coquilles. » *Notes Africaines.*, Sénégal, n°4 p .55.

Monod Th, Teixeira Da Mota A. Et Mauny R, 1951, « Description de la côte occidentale d'Afrique (Sénégal au Cap de Monte, Archipels) ». Par Valentin Fernandes (1506-1510) ». *Mém. n°11 Centro de Estudos da Guiné Portuguesa Bissau*, 223 p.

Nickels M, 1950, *Mollusques testacés marins de la côte occidentale d'Afrique*. Paris, 250 p.

Pélissier, P.2008, *les paysans du Sénégal. Les civilisations agraires du cayor a la Casamance*, Dakar, paris : p 231-232

Saint-Seine J, 1939, « Lettre à Th. Monod, Toubacouta », 12-IV. Arch. Insti .Noire, Sénégal, Doc. XV-5 .Correction de l'orthographe.

Sakho, C. S. 2015, « éthique animique et usage de la nature : ontologie et pratiques Niominka dans le delta du saloum au Sénégal » in *culture et religion en Afrique au seuil du XXIème siècle* : 116. 104

Sall M, Diop E. S, 1975, « Le Gandul et les îles Bétenti ». Etude géomorphologique Bull. Asso. Séné. Et. Quat.afr., n°44-45, p. 47-54.

Sall M, 2005, *Traditions céramiques, identités et peuplements en Ségambie. Ethnographie comparée et essai de reconstitution historique*, BAR International Series 1407, 286 p.

Sarr, M. L, 2014, *l'éducation du jeune sereer Niominka*, Harmattan : 71-73

SARR., M. N. (2005-2006) « Cours d'eau et croyances en Égypte pharaonique et en Afrique noire moderne, p133, article paru dans <http://www.ankhonline.com>, consulté le 10 Aout 2016.

Seck A. A, 2006, « L'arche (Anadara senilis.) L'espèce dominante des amas coquilliers du Sénégal », in *Ségalia. Etude sur le patrimoine ouest-africain, Hommage à Guy Thilmans*, Éd. Sépia, France, p. 319-322.

Sène. A, (2004), « Les structures anthropologiques de l'imaginaire en Afrique Noire traditionnelle », thèse de doctorat troisième cycle en sociologie, Université Pierre Mendès, France, p.18

Thioub I, 2007, *Patrimoine et sources historiques en Afrique*, Intercommunications & E.M.E, U.C.A.D, (Sénégal), & Union académique internationale. 179.

Thomas, L.V et Luneau, H. 1996, *la terre africaine et ses religions, traditions et changements*, paris, harmattan : p 345

Thomazi, A. 1947, *histoire de la pêche des âges de la pierre à nos jours*, paris, Payot : 645

Van der Stappen, X. « l'ethnographie : un travail à part » in *l'homme et l'objet, une longue histoire*, 2006 : 15. 105

THÈSES ET MÉMOIRES

- Ba, A.T et al, 1999, « flore et végétation ligneuse de la réserve de biosphère du delta du Saloum état actuels, tendances évolutives et facteurs structurants » Rapport de consultation pour l'élaboration du plan de gestion intégrée de la RBDS/UICN
- Benga, A. G. F, 1998, estimation du niveau de prélèvement de ressources littorales à partir d'un suivi des femmes de Bettenty, mémoire de maitrise, département de géographie, FLSH, UCAD : 226.
- Bocoum, H.1995, « la contribution de l'archéologie protohistorique a la connaissance de l'histoire du Sénégal, suivie de quelques propositions sur la sauvegarde de sites archéologiques » in ICMAH congrès, 12-19
- Boulègue J., 1968, La Sénégambie, du milieu du XVe siècle au début du XVIIe siècle .thèse ronéat, Paris
- Bruzzone, V.T.1992-1993, Les rites et les mythes lies à la pêche en milieu sérère, mémoire de DEA, département de philosophie, UCAD, Dakar, 319p.
- Bruzzone, V. T., 1996, « La royauté de la mer à Fadiouth Aspect de la religion traditionnelle sérère (Sénégal) ». Thèse 3è cycle d'Anthropologie, U.C.A.D., Dakar, 205p
- Cissé, A. T., Ghysel, A., et Vermeulen, C., 2004, « Systèmes de Croyances Niominka et gestion des ressources naturelles de mangroves », in *International Symposium Tropical Forest in a changing global context Royal Académie of Overseas Sciences United Nations Educational, Scientific and Cultural organizational, Brussel, 8-9 November, p307-332.*
- Descamps, C. 1995, « à propos des amas coquilliers sénégambiens », in ICMAH congrès Dakar-Sénégal, ICOM-comité national français.
- Diop, E.S, 1975, Etude géomorphologique de la pointe de Sanghomar et des îles du Gandul (îles du Saloum-Sénégal), travail d'études et recherches, maitrise de géographie, UCAD :183
- Diouf, I.1999-2000, lieux de culte et sacrifices à Rome et en pays sérers, mémoire de DEA, département d'Histoire, UCAD 106

Diouf M. W, 2010, Les amas coquilliers des îles Gandul (Falia, Dionewar et Niodior) : approche ethnoarchéologique et culturelle, Mémoire de maîtrise UCAD /FLSH, 138 p.

Djigo, A. 2001, patrimoine culturel et naturel de la réserve de la biosphère du delta du Saloum (RBDS) : étude de quelques croyances, pratiques et stratégies de protection, mémoire de DEA, département d'Histoire, UCAD : 1-5-9-37-38-39-48

Gnane, S.1999-2000, problématique des savoirs endogènes : statut ontologique et fonction épistémologique du fangool dans la culture sereer, mémoire de DEA, département de philosophie, UCAD, Dakar : 11-12

Kaly J-L, 2000-2001, Contribution à l'étude de l'écosystème, mangrove de la Petite côte et essai de reboisement. Thèse de doctorat du 3^è cycle U.C.A.D., Dakar, 208 p.

La royauté de la a fadiouth-aspects de la religion traditionnelle sereer (Sénégal), thèse de doctorat, 3^{ème} cycle d'anthropologie, département de philosophie, UCAD, 1997.

Mané I, 2010, Exploitation des produits halieutiques à Niodior : exemple des Mollusques UCAD /FLSH, 92 p

Ouédraogo, T. P.1978-1979 la conception du sacré dans la pensée traditionnelle négro-africain (exemple des mossi de la haute volta) mémoire de maîtrise, département de philosophie, UCAD

Sow, I.1976, fonctions symboliques et signification symboliques à faire à partir des mythologies, rites et coutumes de plusieurs ethnies au Sénégal, thèse de doctorat 3^{ème} cycle de philosophie, académie de lion, université Jean Moulin

Thiombane, M.1998, conservation et gestion durable des sites historiques et archéologiques des amas coquilliers du delta du Saloum (Sénégal) mémoire de DEA, chaire UNESCO-UCAD, département de géographie, FLSH : 57

Werner, B. 1995, Exploitation et gestion de la réserve de biosphère du delta du Saloum (Sénégal), mémoire de maîtrise, communauté française de Belgique, faculté des sciences agronomiques UER de sylviculture : 95 107